MÉMOIRE

ÉPIGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

SUR

LES TOMBEAUX DES ÉMIRS BENI-ZEIYAN,

ET DE BOABDIL, DERNIER ROI DE GRENADE,

DÉCOUVERTS À TLEMCEN,

PAR M. C. BROSSELARD,

ANCIEN PRÉFET D'ORAN,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
COMMANDEUR DE L'ORDRE DE CHARLES III D'ESPAGNE,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

EXTRAIT DU JOURNAL ASIATIQUE (Janvier-février 1876).



PARIS.

IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LXXVI.

DÉDIÉ

À

LA VILLE DE TLEMCEN.



MÉMOIRE

ÉPIGRAPHIQUE ET HISTORIQUE

SUR

LES TOMBEAUX DES ÉMIRS BENI-ZEIYAN,

ET DE BOABDIL, DERNIER ROI DE GRENADE,

DÉCOUVERTS À TLEMCEN,

...data sunt ipsis quoque fata sepulchris.
(JUVEN. X.)

Ce travail d'épigraphie, appuyé çà et là d'un commentaire historique, contient l'exposé des recherches que nous avons faites à Tlemcen, il y a quinze ans, dans le but de retrouver les tombeaux des émirs Beni-Zeiyan, les anciens seigneurs du pays.

Pour mériter d'être recherchés, ces tombeaux rappelaient-ils quelque grandeur, des noms et des faits dignes de se perpétuer dans la mémoire de la postérité ? A cette question l'histoire répond affir-

mativement. De Yarmoracen, fondateur de la dynastie abdelouadite, jusqu'à l'émir Abou-Hammou-Mouça II, qui la restaura, les Beni-Zeiyan laissèrent une trace brillante de leur passage, se distinguant par leur esprit d'entreprise et leur bravoure chevaleresque dans les combats, par une politique habile et tolérante, par la protection aussi généreuse qu'éclairée qu'ils accordaient au commerce, aux sciences, aux arts et aux lettres. Une considération surtout nous frappe, c'est qu'ils poursuivirent avec une invincible opiniâtreté la réalisation d'un grand dessein, qui consistait à organiser un État autonome dans des limites géographiques bien définies. La conception idéale de Yarmoracen ne se réalisa peut-être pas aussi complète qu'il l'avait rêvée, mais ses efforts, du moins, et ceux de ses successeurs ne furent point stériles, car après un siècle de luttes héroïques contre deux dynasties rivales et de perpétuels combats contre des tribus puissantes et jalouses de leur indépendance, le nouvel État se dressait fièrement au centre du Maghreb, sur les ruines du vaste empire des Almohades. On l'appela le royaume de Tlemcen. A un jour marqué par la Providence, il était destiné à devenir une terre française et à s'appeler l'Algérie. Que nous faut-il de plus ? Dût-on ne reconnaître aux émirs Beni-Zeiyan d'autre mérite que celui d'avoir constitué cette grande et belle unité territoriale, et d'avoir été les premiers souverains d'un pays que nous sommes appelés nous-mêmes à féconder par les bienfaits de notre

civilisation, qu'à ce titre seul leur mémoire mériterait de ne point périr.

Ces réflexions encourageantes justifiaient à nos yeux le but des recherches que nous voulions entreprendre. Mais comment s'orienter? De quel côté, sur quels points diriger les investigations? Si j'interrogeais la tradition, elle restait muette, ou ne me répondait que par des indications erronées. Était-ce bizarrerie du sort, effet des révolutions ou ingratitude des hommes? Tlemcen, qui avait conservé et entretenu avec une sorte d'idolâtrie, à travers les âges, les sépulcres blanchis de ses marabouts, avait perdu jusqu'à la trace des tombeaux de ses rois. On me montrait, à la vérité, dans un coin obscur de la grande mosquée, la place présumée de la sépulture de Yarmoracen. La tradition s'en était transmise de génération à génération; mais c'était tout. Quant aux émirs de sa race qui avaient régné après lui, la durée de trois siècles, on ne pouvait dire ni où avaient été leurs tombeaux, ni ce qu'ils étaient devenus [1]. Il n'en restait plus nul vestige, et le souvenir même s'en était effacé. Je désespérais donc de réussir dans mes recherches, lorsque le hasard, me servant à souhait, vint me mettre tout d'un coup sur la voie.

[1] La dynastie des Beni-Zeiyan, qui s'était d'abord appelée des Beni-Abdelouad, régna dans le Maghreb central, dont Tlemcen était la capitale, de 1239 à 1554 de J. C., sauf une période de vingt-deux ans, de 1337 à 1359, pendant laquelle Tlemcen fut au pouvoir des sultans mérinides de Fez.

Les musulmans lettrés de Tlemcen font grand cas d'une compilation biographique intitulée le Bostan, où sont consignés les mérites de leurs savants les plus fameux et les miracles de leurs marabouts les plus vénérés [1]. Or, il m'arriva qu'en lisant dans ce livre la vie du cheikh Ibrahim-el-Masmoudi, je fus frappé de la mention suivante : « Il mourut en « l'an 804, et fut inhumé dans le lieu de sépulture « des Zeiyan, rois de Tlemcen. » C'était pour moi un trait de lumière, car le mausolée de Sidi-Ibrahim existe encore de nos jours. Il occupe donc une partie de l'emplacement qui servait, il y a cinq cents ans, de cimetière aux émirs Beni-Zeiyan. A peu de temps de là, je rencontrai une autre indication non moins précieuse. Elle me fut fournie par Ibn-Khaldoun. Cet historien raconte la mort tragique du sultan Abou-Hammou I^{er} et il ajoute à la fin de son émouvant récit : « On enterra Abou-Hammou dans « le cimetière de la famille Yarmoracen, au vieux « château (قصر القديم) [2]. » Encore un point vers lequel nos recherches devaient être dirigées pour retrouver les tombeaux des premiers émirs Abdelouadites. Mais, au préalable, il s'agissait de déterminer exactement la place qu'avait occupée autrefois l'édi-

[1] Voici le titre complet de cet ouvrage: البستان في ذكر الاولياء والعلماء بتلمسان. Il a pour auteur Mohammed-ben-Mohammed-ech-Cherif-el-Meliti, surnommé Ibn-Meriem. Il fut achevé en l'année 1011 de l'hégire (1602), et contient, par ordre alphabétique, cent soixante-dix-huit biographies de personnages originaires de Tlemcen, restés célèbres par leur science ou leur piété.

[2] *Hist. des Berbères*, traduction de M. de Slane, t. III, p. 401.

fice connu déjà, du temps d'Ibn-Khaldoun, sous le nom de *vieux château*. Je ne désespérais pas d'arriver à ce résultat.

Ainsi l'histoire venait de me fournir deux points de repère excellents. Je ne tardai pas à en trouver un troisième, et voici dans quelle circonstance. Un jour que je me promenais dans la riante campagne des environs de Tlemcen, en société de plusieurs indigènes, nous fîmes halte, mes compagnons et moi, dans le petit bois de térébinthes séculaires qui ombragent les abords du mausolée élevé en l'honneur de l'ouali Sidi-Yakoub. Il y a, en cet endroit, plusieurs petits édifices en ruines. Je fus frappé de l'élégance architecturale de l'un de ces monuments, de forme octogone, et dont l'arcature ogivale, aux arêtes dentelées, accusait un art encore savant, et certainement antérieur aux époques de décadence. Je demandai à mes compagnons s'ils pouvaient me dire quelle avait été autrefois la destination de ce joli édifice. Le mieux avisé et le plus lettré d'entre eux me répondit que, suivant la tradition qui avait cours, c'était le tombeau de la fille d'un sultan; mais, ajouta-t-il aussitôt, comme s'il se repentait d'en avoir trop dit, Dieu seul sait ce qu'il en est. Je le remerciai, à part moi, de ce renseignement inattendu, et je résolus d'en vérifier plus tard l'exactitude.

En résumé, j'avais maintenant, pour me guider dans mes recherches, les données suivantes. D'abord une tradition universellement admise qui pouvait me

mettre sur la trace de la sépulture de Yarmoracen; ensuite, deux témoignages historiques d'où il paraissait résulter que l'emplacement attenant au mausolée de Sidi-Ibrahim, de même que celui sur lequel s'était élevé autrefois le vieux château, avaient été successivement ou simultanément consacrés à la sépulture des émirs de la dynastie Abdelouadite; enfin un renseignement, très-vague à la vérité, mais appuyé néanmoins sur une tradition ancienne, d'où je pouvais inférer que le petit bois de Sidi-Yakoub avait été également un cimetière réservé aux membres de la famille royale.

Muni de ces indications, il ne me restait plus qu'à lever les difficultés qui retardaient le moment où je pourrais en faire usage. Enfin, au commencement de l'année 1860, il me devint possible de faire procéder à des fouilles suivies dans les quatre endroits dont je viens de parler. Ce sont les résultats de cette opération qui vont être exposés ci-après[1]

I.

SÉPULTURES DE SIDI-IBRAHIM.

Le mausolée de l'Ouali Sidi-Ibrahim-el-Masmoudi et la mosquée qui porte son nom sont situés au centre

[1] Ce travail était destiné à faire suite aux mémoires que nous avons publiés en dix-sept livraisons, de décembre 1858 à mai 1862, sous le titre *Inscriptions arabes de Tlemcen*, dans la *Revue africaine*, journal des travaux de la Société historique algérienne, dirigée, à cette époque, par notre savant ami, le regretté Adr. Berbrügger.

des quartiers Souk-el-Fouki, Riadh-ben-Farès et Bab-el-Hadid, habités par les Koulouglis. La mosquée, assez vaste, puisqu'elle occupe un espace d'environ six cents mètres de superficie, n'offre rien de remarquable dans son architecture. C'est un vaisseau lourd, obscur, et de peu d'élévation; les parois de ses nefs sont nues et sans ornements. Elle a, d'ailleurs, subi plusieurs restaurations du temps des Turcs, et même sous la domination de l'émir El-Hadj-Abd-el-Kader, et il est à croire qu'elle y a plutôt perdu que gagné. Le minaret seul, qui n'a pas été remanié, a conservé son caractère original : régularité symétrique dans la construction, style correct, solidité à l'épreuve du temps, ornementation élégante et sobre, arabesques émaillées, d'un dessin gracieux; enfin, tout le cachet d'une époque où l'art mauresque, bien que n'étant plus à son apogée, n'était pas encore à son déclin. Il n'a qu'une vingtaine de mètres d'élévation, mais il est bien pris dans sa petite taille. L'artiste peut y trouver un sujet intéressant d'étude. Quant au mausolée, qui n'est séparé de la mosquée, du côté du minaret, que par un espace de quelques mètres, il est beaucoup plus digne d'être remarqué. Carré parfait à sa base, il mesure six mètres de côté. Son élévation atteint douze mètres, et la coupole qui le couronne ne manque ni de hardiesse ni d'élégance. L'intérieur en est fort beau, mais nous n'y pénétrerons qu'un peu plus tard. Au milieu de la cour de la mosquée, la vasque dans laquelle se déverse l'eau pour les

ablutions est taillée dans un bloc de granit qui a pour support un fût de colonne couronné par un élégant chapiteau, et dans l'espace compris entre les quatre angles de ce chapiteau se déroule une inscription gravée en caractères presque microscopiques. Elle a été rongée par l'eau et la mousse à tel point qu'elle en est devenue indéchiffrable. Nous avons pu cependant, à l'aide de la loupe, y lire encore assez distinctement le nom du sultan Abou-Hammou.

C'est en effet au règne de Mouley-Abou-Hammou-Mouça II qu'il convient de faire remonter la construction des deux édifices dont il s'agit. Elle dut être achevée dans l'année 765 de l'hégire (1363-1364), en même temps que celle du grand collége auquel le sultan donna le nom de Medressa-el-Yakoubiya, en mémoire de son père Abou-Yakoub. Ce collége, dont nous avons pu nous-même voir les derniers vestiges, qui n'ont entièrement disparu que depuis une vingtaine d'années sous des constructions françaises, faisait face à la mosquée du côté du nord, et n'en était séparé que par une cour d'une soixantaine de mètres de longueur. Dans la pensée de son fondateur, la mosquée n'avait été érigée que comme une dépendance de la Medressa, pour l'usage exclusif des professeurs et des étudiants. C'est, du moins, ce qu'on peut inférer d'un passage de Yahia-ibn-Khaldoun, qui, décrivant avec de grands éloges cette pieuse fondation d'Abou-Hammou, n'oublie pas de mentionner « un oratoire avec un minaret incrusté

de faïence qui imitait la mosaïque [1]. » Comment ne pas reconnaître, à ce trait descriptif, le minaret dont nous avons esquissé, quelques lignes plus haut, le dessin architectural, si digne encore d'arrêter nos regards par son ingénieuse ornementation?

Dans l'origine, le mausolée qui n'est plus connu depuis longtemps que sous le nom de tombeau de Sidi-Ibrahim, avait été affecté par Abou-Hammou à la sépulture de son père, Abou-Yakoub, et de ses deux oncles, Abou-Sâid et Abou-Tsabit. Ce fut seulement quarante ans plus tard qu'on y enterra le cheikh Sidi-Ibrahim; mais la mémoire du marabout a survécu, dans les souvenirs populaires, à celle des émirs; on a oublié les princes, on vénère encore le saint homme, et son nom a prévalu dans la dénomination donnée au monument.

C'est, dans l'histoire de Tlemcen, une figure vraiment originale que celle d'Abou-Hammou. Il était peu belliqueux, certains même l'ont taxé de poltronnerie; mais il eut le bonheur de restaurer la dynastie Abdelouadite, et un long règne de trente ans, à travers des vicissitudes de toute sorte, prouve en faveur de son habileté politique. Protecteur zélé des hommes qui se faisaient un renom dans la science, il s'adonnait lui-même aux lettres, qu'il aimait, composait des vers et trouvait des poëtes pour célébrer

[1] Ce passage est cité par M. l'abbé Bargès dans son intéressant ouvrage intitulé : *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom*, Paris, 1859, p. 354, 355. Ce livre abonde en précieux renseignements puisés aux sources.

ses louanges. Enfin, il couronna par une mort tragique une vie pleine d'aventures romanesques. Toutes ces circonstances réunies lui ont valu un nom à part, et après Yarmoracen, c'est le prince dont la mémoire est restée la plus populaire parmi les musulmans de Tlemcen. Or, entre autres traditions qui ont cours sur son règne, on raconte qu'Abou-Hammou, en vrai sultan des Mille et une Nuits, aimait à se rencontrer avec ses sujets, et qu'il en usait très-familièrement avec eux. Il écoutait volontiers leurs doléances, et se plaisait à leur rendre la justice en personne. Puis il venait, à certains jours et sans suite, s'asseoir au milieu des thalebs de sa Medressa pour assister comme un simple disciple aux leçons des doctes professeurs qu'il savait lui-même choisir, et qu'il traitait, suivant leur mérite, avec une royale munificence. De la Medressa au mausolée de son père il n'y avait qu'un pas. Abou-Hammou s'y rendait sans plus de cérémonial, et y tenait audience pour tout le monde. Voilà ce que raconte la tradition, et nous avons entendu quelques indigènes, moins détachés des vieux souvenirs du pays que la généralité de leurs compatriotes, attribuer encore aujourd'hui au tombeau de Sidi-Ibrahim le nom de Mahakma (tribunal) d'Abou-Hammou. Le sultan, qui, en raison de la triple fondation qu'il y avait faite, avait sa Medressa-el-Yakoubiya en grande prédilection, finit par convertir une partie du terrain enclavé dans ses dépendances en un lieu de sépulture pour sa famille. C'est là sans doute qu'il vou-

lait reposer lui-même à côté de son père et de ses oncles; mais, si telle fut sa volonté, elle ne fut pas respectée, car c'est ailleurs que nous retrouverons son tombeau. En tout cas, le cimetière royal, désigné dans le Bostan sous le nom caractéristique de روضة الزيان من ملوك تلمسان [1], reçut de nombreux hôtes par la suite, ainsi que nous avons pu nous en convaincre.

A l'inspection des lieux, on peut aisément se rendre compte aujourd'hui de l'emplacement qu'occupait, il y a cinq cents ans, le cimetière des Beni-Zeiyan. Il devait embrasser une superficie d'environ mille mètres, dans le quadrilatère limité maintenant, d'un côté, par le mausolée et la mosquée, de l'autre, par l'îlot de maisons françaises bâties sur les ruines de l'ancienne Medressa; enfin, par l'alignement des rues Haëdo et Sidi-Ibrahim. Comme une partie de ce terrain est devenue voie publique ou propriété privée, le seul endroit accessible aux recherches est la petite place de trois cents mètres environ qui sert à dégager les abords du mausolée. C'est, par conséquent, dans cet espace restreint qu'ont dû être circonscrites les fouilles dont nous allons parler.

Je fis d'abord creuser dans la partie du terrain qui sépare la mosquée du mausolée. Les premiers coups de pioche mirent à découvert des tombes dont les plus anciennes ne remontaient pas au delà d'un siècle. A un mètre au-dessous apparurent une

[1] A la fin de la biographie du cheikh Sidi-Ibrahim-el-Masmoudi.

seconde couche de squelettes et des épitaphes dont la plupart dataient d'un siècle et demi, quelques-unes de deux siècles et plus. Elles rappelaient, en général, les noms de personnages qui avaient été considérables dans leur temps, et presque tous de nationalité turque. Ces résultats ne répondaient pas à notre attente. Nous eûmes un moment d'hésitation. Convenait-il de pousser plus loin l'entreprise, ou n'était-il pas plus sage de s'arrêter, et, si nous avions fait fausse route, de nous donner le temps de la réflexion pour recommencer ensuite nos recherches à une place mieux choisie ? Bien que nous eussions pris la précaution de nous faire assister par des notables musulmans chargés de recueillir les ossements mis à découvert par les fouilles, et de les transporter avec les cérémonies d'usage dans le lieu actuellement consacré aux sépultures, cependant, ce que nous faisions là ne ressemblait-il pas à une profanation? Aller plus avant, n'était-ce pas s'exposer à froisser ce sentiment si respectable de vénération qui s'attache aux restes des ancêtres ? Quelques-uns le pensaient, et je me sentais ébranlé. Mais enfin mon impatience d'atteindre au but désiré, ou de me convaincre de l'inutilité de mes efforts, l'emporta sur ces scrupules, et ma résolution, nettement affirmée, de ne point céder à ce moment de découragement, finit par triompher de l'hésitation des plus timorés. On continua de creuser. Arrivés à la profondeur d'un peu plus de deux mètres, nous découvrîmes un nouveau lit d'ossements confondus

pêle-mêle avec des fragments de faïence émaillée, de mosaïques et de marbres artistement sculptés ou recouverts d'inscriptions. Des épitaphes gisaient renversées sur cet amas de débris. Avec quelle émotion je soulevai ces pierres depuis si longtemps muettes et qui allaient enfin me révéler leurs secrets! Et quelle ne fut pas ma joie d'y découvrir toute une royale généalogie, les noms fameux d'Abou-Hammou, de Yarmoracen! Les tombeaux des Beni-Zeiyan étaient retrouvés.

Les résultats que nous venons de décrire sommairement autorisent les inductions suivantes. Jusque vers la fin du XVI^e siècle, le cimetière d'Abou-Hammou fut respecté; les tombeaux des princes demeurèrent intacts. On voit seulement que quelques familles de haute naissance avaient obtenu par faveur spéciale le privilége d'y être inhumées. Environ cinquante ans plus tard, l'abaissement de la noblesse tlemcénienne étant consommé, les familles turques qui tenaient au pouvoir s'arrogèrent, avec bien d'autres droits, celui d'occuper, même dans le domaine des morts, les places privilégiées. Les anciennes tombes disparurent sous les nouvelles, et cela l'espace d'un siècle environ, jusqu'à ce que, la nécropole regorgeant d'habitants, il fallut encore une fois, devant une nécessité pressante, sacrifier les sépultures du temps passé à celles du temps présent. Le cimetière de Sidi-Brahim (nom nouveau qui, insensiblement, remplaça l'ancienne dénomination) ne fut définitivement abandonné qu'à une

époque assez rapprochée de celle où la ville de Tlemcen est tombée en notre pouvoir. Quant à la tradition des sépultures royales, elle était, comme nous l'avons dit, depuis longtemps perdue. Telles ont dû être, je me l'imagine, les vicissitudes que subit la destinée de ce cimetière aristocratique. L'état des ossements retrouvés aux diverses profondeurs, les dates, les noms et qualifications retracées sur les nombreuses épitaphes que nous avons recueillies, tout concourt à donner à ces inductions un caractère de grande probabilité.

Nos fouilles dans le cimetière d'Abou-Hammou durèrent plusieurs jours, exécutées par des ouvriers indigènes, sous la conduite intelligente de M. l'architecte Maigné. Tout le terrain libre en avant du mausolée fut exploré. Malheureusement, les difficultés de toute nature inhérentes à cette opération empêchèrent peut-être qu'elle ne donnât tous les résultats que nous nous en étions promis. On mit au jour, indépendamment d'un très-grand nombre de tombes d'un médiocre intérêt pour nous, quantité de pierres funéraires remarquables, soit par l'originalité du travail, soit par les inscriptions poétiques ou tirées du Coran dont elles étaient ornées. Évidemment, ces pierres appartenaient aux sépultures zeiyanites; mais dispersées comme elles l'étaient, et en l'absence d'épitaphes correspondantes, c'était une découverte sans profit pour le but que nous poursuivions. Nous les avons fait néanmoins recueillir avec soin, et elles ont dû être conservées au

musée de la ville, où les artistes et les voyageurs curieux d'archéologie peuvent les visiter.

Les tombeaux de la famille d'Abou-Hammou, que nous avons retrouvés dans un état de conservation suffisante pour ne laisser planer aucun doute sur leur identité, sont seulement au nombre de huit. Avant de transcrire le texte des épitaphes, il ne sera pas hors de propos, ce nous semble, de donner quelques indications préalables au moyen desquelles le sujet gagnera beaucoup en clarté.

Considérée dans sa disposition extérieure, toute sépulture musulmane se compose de cinq pièces essentielles. Il y a, d'une part, les deux pierres droites, rectangulaires ou à sommet arrondi, qui se posent perpendiculairement, l'une à la tête, l'autre aux pieds du défunt. Sur la première est gravée l'épitaphe, et l'autre porte une inscription poétique ou certaines sentences choisies dans le Coran, et qu'on pourrait dire appropriées à la situation, parce qu'elles ont toujours trait au néant de ce monde, à la vanité des grandeurs humaines, à la nécessité de la mort et à l'attente d'une vie plus heureuse ou de châtiments terribles. Ces deux pièces principales sont appelées par les Arabes Chouahed, et Rouciyat dans le langage courant de Tlemcen. On remarque ensuite les pierres posées de champ sur les deux côtés de la tombe, et qui en forment l'encadrement latéral : elles portent le nom significatif de Djennabiyat. Enfin, la partie médiale, recouverte d'une dalle de marbre, de pierre ou

d'ardoise, quelquefois de briques, souvent même d'un simple gazon, est ce qu'on appelle le *Ouasth-el-Kaber*. Il n'est pas rare de voir dans la dalle qui recouvre ce tumulus une petite cavité disposée, à une de ses extrémités, du côté où repose la tête du défunt. C'est une pieuse main qui l'a creusée pour recueillir l'eau du ciel qui doit rafraîchir la sépulture de la personne aimée. Telles sont les pièces fondamentales à défaut desquelles une tombe musulmane ne serait pas disposée selon le rite légal. Aussi les retrouve-t-on toujours sur la sépulture du pauvre comme sur celle du riche. La différence dans les matériaux mis en œuvre marque seule la différence des conditions. Le pauvre n'a ni pierres sculptées ni épitaphe; de simples pierres brutes recouvrent sa tombe, mais elles sont disposées suivant la prescription religieuse, qui n'est jamais enfreinte. Les tombeaux des Beni-Zeiyan, dont plusieurs se sont offerts à nous dans un état relativement remarquable de conservation, réunissaient les cinq pièces essentielles dont nous venons de parler. La matière employée est ordinairement le marbre onyx translucide des riches carrières de Tlemcen. Sur les Chouahed, l'inscription se trouve encadrée dans un cartouche affectant quelquefois une forme semi-ogivale, et toujours festonné de gracieuses arabesques. Ce qui est plus digne encore d'être remarqué, c'est la forme à la fois élégante, distinguée et vraiment originale des Djennabiyat, sorte de parallélipipèdes à pans coupés, avec plusieurs rangées

de cannelures évidées sur les côtés. On peut croire que leur usage constituait une marque distinctive exclusivement réservée aux tombeaux princiers, car nous ne nous rappelons pas en avoir vu de semblables sur d'autres sépultures. La plate-forme du tumulus devait être pavée de dalles de marbre, quelquefois aussi de carreaux de faïence émaillée ou de mosaïque, ce qui expliquerait la quantité considérable de fragments de ce genre de matériaux que les fouilles ont mise à découvert. Quant à la disposition intérieure des caveaux funéraires, nous aurons plus loin l'occasion de la décrire.

Passons maintenant à la transcription des épitaphes, classées suivant l'ordre chronologique [1].

1.

Marbre onyx rectang. Haut. 0m,91 ; larg. 0,30. Onze lignes.

الحمد لله وحده
هذا قبر السلطان مولانا
محمد الواثق بالله امير المسلمين
بن مولانا ابو حمو امير المسلمين
بن مولانا ابي يعقوب بن مولانا
ابي زيد بن مولانا ابي زكرياء
بن يغمراسن بن زيان رحمهم
الله وبرد ضريحهم وكان متوفاه

[1] Nos copies sont la reproduction exacte des originaux, avec les incorrections qui s'y rencontrent çà et là.

في يوم الثلاثاء سابع يوم من ذى

قعدة عام ثلاثة عشر وثمانماية

رحمهم الله ورحم المسلمين اجمعين

Louange à Dieu seul! Ce tombeau est celui du sultan notre maître, Mohammed, qui mettait sa confiance en Dieu, émir des Musulmans, fils de notre maître Abou-Hammou, émir des Musulmans, fils de notre maître Abou-Yakoub, fils de notre maître Abou-Zeid, fils de notre maître Abou-Zekeria, fils de Yarmoracen-ben-Zeiyan. Que Dieu étende sur eux sa clémence et rafraîchisse leurs tombes! Son décès a eu lieu le mardi septième jour de dou'l-kâda de l'année huit cent treize (813). Dieu leur fasse miséricorde, ainsi qu'à tous les Musulmans!

La date que nous venons de relever sur cette épitaphe correspond au 20 mars 1411 de notre ère.

Il n'y a peut-être pas d'exemple, dans l'histoire, d'une période aussi troublée, aussi agitée par les discordes et les déchirements intérieurs, que le fut celle qui s'étend de la mort du sultan Abou-Hammou à l'avénement de son dernier fils, l'émir Abou'l-Abbas-Ahmed, de l'an 791 à 834 de l'hégire. La nombreuse postérité qu'il avait laissée ne pouvait vivre en paix, et, pour se supplanter les uns les autres, ces frères ennemis ne reculaient devant aucun moyen violent. Aussi ces quarante années sont-elles remplies par des intrigues de palais, des trahisons et des assassinats. Aucune idée grande et généreuse ne germait plus dans le cœur de ces descendants dégénérés de Yarmoracen. Le sultan de notre épi-

taphe, le douzième de la dynastie, ne parvint lui-même au pouvoir qu'en se faisant l'allié complaisant des princes mérinides, ces ennemis héréditaires de sa maison. Ceux-ci l'aidèrent à déposséder son frère Abou-Mohammed-Abdallah, qui, chassé ignominieusement du palais de ses ancêtres, s'en alla, au dire de son historien, « seul, triste et abandonné, » mourir en exil dans un coin du Maghreb. Cet événement se passait en l'année 804 (1401-1402). Il avait régné à peu près trois ans, et il emportait, ajoute le Tenessy, « les regrets de tous ses sujets. » Son frère, Abou-Abdallah, devenu maître du pouvoir, s'appliqua, s'il faut en croire le même historien, à faire oublier par une administration sage et habile les moyens violents qu'il avait employés pour s'en emparer. « Il était d'un accès facile, d'un caractère libéral, doux et clément; toutes les bouches se plaisaient à faire son éloge, et ses sujets l'affectionnaient de l'amour le plus vif et le plus tendre. Tous les jours de son règne brillèrent comme les étoiles au front des coursiers. Nul ne formait un désir qu'il ne se réalisât; nul n'adressait une demande qu'elle ne fût accordée. Les cœurs étaient contents, les affaires prospères, les marchandises à bas prix. Ceux qui eurent le bonheur de voir ces jours les regardèrent comme autant de solennités et de fêtes, à cause de l'absence de toute peine, de toute souffrance, de tout malaise. La fortune ne cessa de prodiguer ses faveurs à Abou-Abdallah-Mohammed, de lui donner des marques de l'amitié la plus constante et

la plus fidèle, d'être témoin chaque jour des bonnes actions de ce prince, jusqu'à ce qu'enfin l'heure suprême vint le surprendre dans le sein de la paix et de la prospérité[1]. » Il y a beaucoup à rabattre de ces éloges pompeux où Mohammed-et-Tenessy se montre plutôt poëte qu'historien; mais il convient cependant d'y démêler la part de vérité qui doit s'y être glissée, et nous sommes disposé à en conclure qu'Abou-Abdallah-Mohammed se distingua entre ses frères par quelques bonnes qualités, par un certain talent d'administration, et qu'à tout prendre il ne fut pas le plus mauvais de ceux qui l'avaient précédé au pouvoir ou qui l'y suivirent. Ce qui tend à confirmer cette conjecture, c'est qu'Abou-Abdallah mourut tranquillement, en pleine possession de la souveraineté, mort peu commune pour un sultan dans ce temps-là. Il avait régné six ans.

Le Chahed qui se dressait sur la tombe d'Abou-Abdallah, en face de son épitaphe, contient l'inscription suivante :

الحمد لله وَحده

ايها الزايرين قبري اقفُوا   يسكن القبر زايرا ومزورا

كم لبسنا كما لبستم ثيابا   وَسكنا مقاصرا وَقصورا

وَتركنا كل ما كسبنا تراثا   وَسكنّا بعد القصور قبورا

يا الله الخلايق الطف بعبدك   عَاد بَعد الغنا اليك فقيرا

[1] Mohammed-et-Tenessy, *Hist. des Beni-Zeiyan*, trad. de M. l'abbé Bargès, p. 105.

Le marbre, brisé à sa partie inférieure, ne mesure plus que cinquante centimètres en hauteur; il a conservé sa largeur première de trente centimètres. L'inscription, en caractères andalous d'un beau type, comme ceux de l'épitaphe, est encadrée dans une élégante bordure d'arabesques; elle est de neuf lignes. Cette inscription poétique, l'historien Mohammed-et-Tenessy l'avait lue, il y a quatre cents ans, sur le tombeau d'Abou-Abdallah; il la rapporte à la fin de l'histoire de ce prince, et voici l'interprétation qu'en donne son élégant traducteur :

Louange à Dieu seul!

Ô vous qui visitez mon tombeau, reposez-vous ici un instant: le tombeau procure du repos aussi bien au visiteur qu'au visité.

Que de fois nous avons changé d'habillements! Que de fois vous en avez changé! Nous avons habité des châteaux et des palais.

Et en mourant, nous avons laissé en héritage ce que nous avions gagné; après avoir habité les palais, nous avons maintenant pour demeure les tombeaux.

Ô souverain maître des créatures, sois indulgent envers un mortel qui, après avoir vécu dans le sein des richesses, est retourné à toi pauvre et nu.

Ces vers, qui retracent si éloquemment le néant des grandeurs, devaient figurer sur plus d'une épitaphe princière. Nous les retrouverons tout à l'heure, avec une légère variante, sur un autre tombeau de la famille, fort digne aussi d'être remarqué.

2.

Marbre onyx parall. Long. 1m; haut. 0,18. Deux lignes en bordure.

الحمد لله هذا قبر الحرة المكرمة العاليه بنت الامير عمر
بن مولانا ابي حمو بن مولانا ابي يعقوب بن مولانا ابي
زكرياء بن مولانا عبد
الرحمن بن المولى ابي يحيى يغمراسن بن زيان رحمهم الله
و برد ضرايحهم توفيت في ذي القعدة عام ثلاثة عشر
وثمان مايـة

Louange à Dieu! Ce tombeau est celui de noble et honorée dame El-Alia, fille de l'Émir Omar, fils de notre maître Abou-Hammou, fils de notre maître Abou-Yakoub, fils de notre maître Abou-Zekeria, fils de notre maître Abd-er-Rahman, fils du seigneur Abou-Yahia-Yarmoracen-ben-Zeiyan. Que Dieu leur fasse miséricorde et rafraîchisse leurs sépultures! Elle est décédée dans le courant de dou 'l-kâda de l'an huit cent treize (813).

Le marbre qui porte cette épitaphe affecte la forme prismatique particulière qui caractérise, comme nous l'avons dit, les Djennabiyat des tombeaux princiers. L'inscription se déroule en bordure autour de la partie supérieure. Elle est gravée en caractères andalous du module le plus élégant et d'un relief fort accentué.

Nous voyons, par la date hégirienne qui correspond au mois de mars 1411 de notre ère, que la

princesse El-Alia, petite-fille d'Abou-Hammou, mourut la même année et dans le même mois que son oncle, le sultan Abou-Abdallah-Mohammed. Il était résulté de cette coïncidence que leurs deux tombeaux se touchaient, et nous les avons trouvés pour ainsi dire confondus ensemble.

Le père d'El-Alia est plus connu, dans l'histoire de Tlemcen, sous le surnom gracieux d'El-Omaïr, soit à cause de sa petite taille, soit parce qu'il était un des plus jeunes fils d'Abou-Hammou. Né, comme deux autres de ses frères, El-Montecer et Abou-Zeiyan, d'une femme originaire de Mila, que son père avait épousée à l'époque où il guerroyait contre le sultan Hafside, Omar avait fait son éducation politique et militaire sous la tutelle de son frère El-Montecer, dans le temps que celui-ci était gouverneur de Miliana. Dans les mauvais jours, il était demeuré fidèle à la fortune de son père, et quand ce malheureux roi eut à soutenir une lutte désespérée contre son fils aîné Abou-Tachefin, il trouva le jeune Omaïr à ses côtés pour le défendre. Ce fut dans cette guerre impie, où le sultan vaincu perdit à la fois le trône et la vie, que l'émir Omar fut fait prisonnier, après avoir vaillamment combattu à la tête du petit nombre d'hommes d'armes qui étaient restés dévoués à la cause royale. Livré à son frère, il fut mis à mort. Ces événements se passaient vers la fin de l'année 791 [1] Il y avait, par conséquent,

[1] Ibn-Khaldoun, t. III, p. 473 et suiv.

un peu plus de vingt années que la princesse El-Alia avait perdu son père lorsqu'elle mourut elle-même en 813, et sans doute dans tout l'éclat de la jeunesse.

3.

Marbre onyx parall. Long. 1m,20; haut. 0,26. Deux lignes en bordure.

الحمد لله هذا قبر الحرة تاحضريت بنت مولانا السلطان
المرحوم بفضل الله مولانا ابو حمو امير المسلمين بن
مولانا ابو يعقوب

بن مولانا ابي زيد بن مولانا ابي زكرياء يحيى ابن يغمرسان
بن زيان رحمهم الله وكان وفاتها في اوايل جماد الاولى
عام تسعة عشر وثمانماية

Louange à Dieu! Ce tombeau est celui de noble dame Tahadrit, fille de feu le sultan notre maître, à qui la clémence divine a daigné pardonner, notre seigneur Abou-Hammou, émir des Musulmans, fils de notre maître Abou-Yakoub, fils de notre maître Abou-Zeid, fils de notre maître Abou-Zekerïa-Yahia, fils de Yarmoracen-ben-Zeiyan. Que Dieu leur fasse miséricorde! Son décès a eu lieu au commencement de djoumad premier de l'année huit cent dix-neuf (819).

Cette épitaphe est gravée en caractères andalous, d'un vigoureux relief, sur un très-beau marbre onyx translucide, découpé et sculpté sur le même modèle que la tombe de la princesse El-Alia, mais seulement dans des proportions un peu plus grandes.

Le mois d'août 1416 correspond à la date de

djoumad premier 819. Ainsi, cette fille d'Abou-Hammou avait survécu vingt-six ans à son père. Elle n'avait guère moins de trente ans, et pouvait en avoir bien davantage, car Abou-Hammou, mort à soixante-huit ans, avait eu un grand nombre de femmes et un bien plus grand nombre d'enfants. Tahadrit, nom berbère peu commun aujourd'hui, était plus à la mode dans ce temps-là et se trouvait porté par des personnes de la plus haute naissance, comme en témoigne l'inscription que nous avons sous les yeux. Ibn-Khaldoun nous apprend qu'une des filles du sultan mérinide Abou'l-Hacen-Ali, celle, dit l'auteur, qui était « sa fille bien-aimée, » et qu'il maria à Ifelloucen, son neveu, s'appelait Tahadrit[1] Après la mort de son père, la princesse Tahadrit avait traversé successivement les règnes orageux de sept de ses frères : Abou-Tachefin, le fils rebelle, Abou'l-Hadjadj, Abou-Zeiyan, Abou-Mohammed, Abou-Abdallah, celui dont nous connaissons le tombeau, et Mouley-Said. Elle avait assisté aux événements les plus lamentables, et son existence avait dû être fort troublée. A l'époque de sa mort, le pouvoir royal était, depuis environ cinq ans, aux mains de son frère Abou-Malek-Abd-el-Ouahed, dont nous aurons l'occasion de reparler bientôt avec quelques détails.

La sépulture de cette princesse avait été disposée tout proche de celles de son oncle Abou-Abdallah-

[1] *Hist. des Berbères*, t. IV, p. 354.

Mohammed et de sa nièce El-Alia. Nous l'avons trouvée dans un état de conservation assez remarquable. Le caveau se présentait pour ainsi dire intact. Les ossements étaient épars sur une couche épaisse de maçonnerie revêtue d'un bel ouvrage en mosaïque, et les parois latérales, non moins solidement construites que le fond, portaient un revêtement de carreaux en faïence peinte, aux couleurs encore assez vives, et fort artistement enchâssés. Le caveau avait un mètre et demi de hauteur sur une largeur de soixante et dix centimètres. Son ouverture avait été fermée par une trappe épaisse en bois de cèdre, qui avait cédé, avec le temps, sous la pression de la terre amoncelée; on en retrouvait les débris disséminés parmi les ossements. Ce spécimen nous donnait une idée assez nette de la disposition souterraine adoptée dans la construction des tombeaux princiers qui, suivant toute probabilité, avaient dû être ordonnés à l'intérieur sur un modèle à peu près identique, comme ils l'étaient extérieurement. Nos premières conjectures à cet égard ont été confirmées par les observations faites plus tard dans les fouilles pratiquées au cimetière dépendant du Vieux-Château.

4.

Marbre onyx parall. Long. 1^{m},30; haut. 0,30. Deux lignes en bordure.

الحمد لله رب العالمين والصلاة والتسليم على سيدنا ومولانا

محمد خاتم النبيين.................بنت مولانا

السلطان الملك العادل ابو حمو امير المسلمين بن مولانا ابو
يعقوب
ابن مولانا ابي زيد بن مولانا ابي زكرياء بن مولانا يغمراسن
بن زيان .... اجمعين وكان
وفاتها في الثامن والعشرين من صفر عام احد وعشرين
وثمان مائة

Louange à Dieu, maître de l'univers! La grâce et le salut soient sur notre seigneur et maître Mohammed, sceau des prophètes! (*Tombeau de dame.......*) fille de notre maître le sultan, le roi juste, Abou-Hammou, émir des Musulmans, fils de notre maître Abou-Yakoub, fils de notre maître Abou-Zeid, fils de notre maître Abou-Zekeria, fils de notre maître Yarmoracen-ben-Zeiyan. (*Que Dieu leur fasse miséricorde*) à tous! Son décès a eu lieu le 28 de safar de l'année huit cent vingt et un (821).

Cette épitaphe est sculptée, comme les deux précédentes, sur une Djennabiya d'un modèle tout à fait pareil. Le marbre onyx translucide est très-beau. Il se trouvait séparé en deux morceaux, à peu près au premier tiers de sa longueur. De là provient la lacune que l'on remarque en deux endroits de l'inscription; mais il était si aisé de restituer les mots disparus, sauf le nom de la défunte, que nous n'avons pas hésité à le faire, en lettres italiques, dans la traduction. Les caractères, type andalou, gravés par une main habile, ont de deux à cinq centimètres de hauteur.

Cette autre fille d'Abou-Hammou, dame ou de-

moiselle, sœur aînée ou cadette de la princesse Tahadrit, suivit de près celle-ci dans la tombe. Elle mourut, comme elle, sous le règne de son frère Abou-Malek. La date de cette mort correspond au 6 avril 1418 de notre ère.

Puisque l'espace restreint que nous avons exploré dans le cimetière d'Abou-Hammou se trouvait si riche en tombeaux féminins, il serait intéressant pour nous de pouvoir soulever discrètement un coin du voile qui dérobait à la foule l'existence de ces nobles dames, et protégeait la vie intérieure du harem. Mais la cour de Tlemcen n'a pas eu son Brantôme, et il est impossible de savoir jusqu'à quel point les filles d'Abou-Hammou étaient mêlées aux intrigues de la politique, et quelle part elles pouvaient prendre aux événements qui s'accomplissaient autour d'elles. Il est avéré cependant, par certains témoignages, que, dans ces temps où la chevalerie était encore en honneur, le rôle des femmes n'était pas aussi effacé qu'il l'a été depuis, en pays musulman. N'est-ce pas à une femme, sa mère, il est vrai, que Yarmoracen, au commencement de son règne, confia la mission de traiter de la paix avec son rival le sultan Hafside, qui avait envahi ses domaines? « Elle vint au camp, dit l'historien, et à son arrivée, ainsi qu'à son départ, elle reçut du sultan toutes les marques d'un profond respect. Ces témoignages de considération furent accompagnés de riches cadeaux[1]. » Il

[1] Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, trad. de M. de Slane, t. III, p. 346.

faut lire encore dans Ibn-Khaldoun le récit émouvant de la scène qui se passa au palais de Tlemcen, le jour où, réduite par la famine, la ville était sur le point d'ouvrir ses portes à l'émir mérinide qui la tenait bloquée depuis huit ans. Le sultan abdelouadite Abou-Zeiyan et son frère Abou-Hammou, retirés dans un coin du palais, s'entretiennent de leur situation désespérée. Tout à coup, une esclave paraît, et s'adressant au roi : « Les dames de votre cour, dit-elle, les demoiselles de la famille Zeiyan, toutes les femmes de votre maison m'ont chargée de vous délivrer ce message : « Quel plaisir pourrions-nous « avoir à vivre plus longtemps ? Vous êtes réduits aux « abois; l'ennemi s'apprête à vous dévorer; encore « quelques instants de répit et vous allez succomber. « Donc, épargnez-nous la honte de la captivité; mé« nagez en nous votre propre honneur et envoyez-nous « à la mort. Vivre dans la dégradation serait un tour« ment horrible : vous survivre serait pis que le tré« pas[1]. » Certes, les femmes capables de tenir un si fier langage auraient droit au respect et à l'admiration en tout pays et dans tous les temps. Les mœurs avaient bien pu se corrompre à la cour des successeurs d'Abou-Hammou, et peut-être n'y rencontrait-on plus de ces caractères fortement trempés. Mais nous aimons mieux supposer que les princesses dont nous relevons les épitaphes se montraient encore attachées aux saines traditions du passé et fidèles à l'honneur de leur maison.

[1] Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, t. III, p. 380.

5.

Marbre onyx parall. Long. 1^m^,20; haut. 0,29. Deux lignes en bordure.

الحمد لله هذا قبر الامير السعيد المبر الشهيد ابو علي
المنتصر بن امير المسلمين المتوكل على الله المنصور بفضل
الله ابو مالك عبد الواحد

ابن امير المسلمين ابو حمو موسى ابن الامراء الأنجاد من
ملوك عبد الواد رحمة الله عليهم اجمعين والحمد لله
رب العلمين توفي سادس شهر رمضان عام ثمانية وعشرين
وثماني ماية

Louange à Dieu ! Ce tombeau est celui de l'Émir fortuné, le martyr de la piété filiale, Abou-Ali-el-Montecer, fils de l'émir des Musulmans qui met sa confiance en Dieu, le victorieux par la grâce divine, Abou-Malek-Abd-el-Ouahed, fils de l'émir des Musulmans Abou-Hammou-Mouça, fils des vaillants princes de la maison royale d'Abd-el-Ouad. Que la miséricorde divine se répande sur eux tous ! Et gloire à Dieu, le maître des mondes ! Il est décédé le six du mois de ramadhan de l'année huit cent vingt-huit (828).

Voici dans quelles circonstances arriva la mort du prince dont on vient de lire l'épitaphe.

Son père, le sultan Abou-Malek-Abd-el-Ouahed, régnait paisiblement depuis douze ans lorsque, dans le courant de l'année 827 (1424), il fut dépossédé par son neveu Mouley-Mohammed, fils d'Abou-Tachefin. Loin de considérer la partie comme perdue,

Abou-Malek se mit aussitôt en mesure de prendre sa revanche. Après avoir vainement recherché l'appui du sultan mérinide de Fez, il eut recours au sultan hafside de Tunis, qui était alors Abou-Farès, et dans l'espérance d'obtenir de ce prince les secours en hommes et en argent qui lui étaient nécessaires pour recouvrer sa capitale, il dépêcha près de lui son fils Montecer, avec pouvoir de négocier en son nom. La mission du jeune prince s'accomplit heureusement. Le roi hafside le traita avec toutes les marques d'une grande distinction, et le renvoya à son père avec une lettre qui engageait ce dernier à se rendre de sa personne à Tunis, pour se concerter sur les mesures à prendre en commun. El-Montecer se hâta de reprendre la route du Maghreb. Il touchait presque au terme de son voyage, lorsqu'il fut arrêté par des espions apostés par Mouley-Mohammed. On l'emmena à Tlemcen où l'on découvrit le message dont il était porteur, et il fut mis à mort. Cette mort violente, dans les circonstances politiques que nous venons de raconter, lui fit décerner le nom glorieux de martyr (الشهيد), qui se lit sur son épitaphe. Il était mort martyr de son dévouement à la cause paternelle.

Abou-Malek n'avait plus seulement son trône à reconquérir, il avait encore cette mort à venger. Le sultan hafside, de son côté, avait reçu dans cette circonstance un affront qui appelait des représailles. Ils se donnèrent la main, et une armée tunisienne, commandée par Abou-Farès en personne, parut

sous les murs de Tlemcen la bien gardée. Le siége fut poussé vigoureusement, et, la ville se trouvant réduite à la dernière extrémité, l'usurpateur Mouley-Mohammed prit lâchement la fuite. Les habitants ouvrirent leurs portes au sultan hafside et reçurent à bras ouverts leur sultan Abou-Malek, qui rentra triomphalement au Méchouar, dans les premiers jours de redjeb 831 (avril 1428). C'est sans doute à la suite de ce retour de fortune qu'Abou-Malek fit ériger un tombeau à son fils El-Montecer, et cela explique la qualification pompeuse de victorieux par la grâce de Dieu qui lui est attribuée à lui-même sur l'épitaphe. Il régna encore deux ans après ces événements. Mais, attaqué de nouveau par son infatigable compétiteur Mouley-Mohammed, qui était parvenu à se recruter une petite armée dans les montagnes du Dahara et de l'Ouanseris, il dut céder à la supériorité du nombre. Il se trouvait d'ailleurs abandonné par une partie des siens; il n'avait plus d'allié pour le soutenir, et les hommes d'armes restés fidèles à sa cause n'étaient plus les preux de Yarmoracen. Il se rendit à son vainqueur le quatrième jour de dou'l-kâda 833 (juillet 1430), et il eut la tête tranchée. Son règne avait duré en tout quatorze ans. Cette fin tragique d'un prince qui, à tout prendre, n'était pas sans mérite, inspire à l'historien Mohammed-et-Tenessy des regrets qu'il exhale dans le langage poétique qui lui était familier. « Vois, s'écrie-t-il, ces grandes montagnes, comme elles s'écroulent et disparaissent! Vois ces hautes dignités,

comme elles s'évanouissent! L'heure du trépas est marquée d'avance; le souffle qui nous anime n'est qu'un dépôt, la vie qu'un sommeil, le destin qu'un traître qui se joue de l'homme[1]!» Le tombeau d'Abou-Malek-Abd-el-Ouahed a été retrouvé parmi les sépultures du Vieux-Château. Cette circonstance nous amènera naturellement à compléter un peu plus loin les détails biographiques qui précèdent.

La date du 6 de ramadhan 828 de l'hégire, relevée sur l'épitaphe, répond à la fin de juillet 1425 de notre ère. Nous avons retrouvé dans un bon état de conservation les quatre pièces qui formaient la décoration extérieure de ce tombeau; elles sont du plus beau marbre translucide. Les Djennabiyat, taillées dans des proportions qui dépassent la mesure ordinaire, se font remarquer par le vigoureux relief de leurs cannelures. Les deux inscriptions dont elles sont ornées accusent un ciseau habile. Les caractères, élégants, bien modelés, se détachent du fond avec une netteté qui charme l'œil; leur dimension n'est pas moindre de trois à six centimètres. L'une de ces deux inscriptions est l'épitaphe même, qui, bien que le marbre ait été brisé en deux, n'a nullement souffert de cet accident et se présente intacte. La seconde se compose d'une octave du Borda, celle qui commence par ces deux vers si souvent reproduits dans les textes épigraphiques :

[1] *Histoire des Beni-Zeiyan*, traduction de M. l'abbé Bargès, p. 124.

ومن تكن برسول الله نصرته
ان تلقه الاسد في اجامها تجم

Celui qui met son espoir dans l'apôtre de Dieu,
Fût-il surpris par un lion dans son repaire, n'a rien à craindre.

Sur l'un des Chahed, probablement celui qui se dressait au-dessus de la tête du défunt, on lit le 182e verset de la troisième sourate du Coran : «Toute âme goûtera la mort. Vous recevrez le salaire de vos œuvres au jour de la résurrection. Celui qui aura évité le feu et qui entrera dans le paradis, celui-là sera bien heureux, car la vie d'ici-bas n'est qu'une jouissance trompeuse.»

Sur l'autre Chahed, nous avons retrouvé l'inscription poétique que nous avions déjà lue sur le tombeau du sultan Abou-Abdallah-Mohammed. Elle en diffère pourtant par une légère variante. Il y a deux vers de la première inscription, le quatrième et le cinquième, qui se trouvent omis dans celle-ci, sans que d'ailleurs le sens général s'en trouve altéré. A quoi cela tient-il? Cette suppression avait-elle été préméditée? Avait-on considéré que ces deux vers, dans lesquels il est fait allusion à la puissance et aux grands biens laissés après la mort, ne trouvaient pas ici leur application, le jeune émir El-Montecer ayant été privé, par une fin prématurée, de la jouissance des prérogatives qui n'appartenaient qu'à la royauté? Nous n'attachons pas grande valeur à cette hypo-

thèse et nous jugeons, en tout cas, qu'il est inutile de remettre sous les yeux du lecteur le texte légèrement modifié d'une inscription déjà connue. La plaque de marbre onyx sur laquelle elle est gravée a beaucoup de distinction et d'élégance. On y remarque de la finesse et de l'originalité dans les ornements, une grande netteté d'exécution, de la vigueur dans le relief des caractères. Elle mesure cinquante-sept centimètres de hauteur sur trente-quatre de largeur.

6.

Marbre rectang. Haut. $0^{m},32$; larg. 0,15. Six lignes.

هذا قبر مولاي
محمد بن مولاي ابو
تاشفين توفا
في شعبان عام
سبعة وسبعين
وثمانية

Tombeau de Mouley-Mohammed, fils de Mouley-Abou-Tachefin, décédé en châban de l'année huit cent soixante-dix-sept (877).

Le marbre de cette épitaphe est brisé dans sa partie inférieure et peut avoir perdu, par cet accident, environ six à huit centimètres de sa hauteur

primitive. L'inscription se trouve encadrée dans un cartouche semi-ogival orné d'arabesques, mais la sculpture est d'un travail très-médiocre.

Les dimensions exiguës de cette tombe, le laconisme de l'épitaphe, l'absence de toute qualification, si ce n'est celle de Mouley, qui ne pouvait, en tout cas, être attribuée qu'à un membre de la famille royale, tout nous donne lieu de croire qu'il s'agit ici d'un prince mort dans l'enfance ou la première jeunesse. La date de châban 877 correspond au mois de février 1473 de notre ère. Le souverain de Tlemcen alors régnant était Abou-Abdallah-Mohammed-el-Motawekkel, dont le nom se représentera encore plus d'une fois dans la suite de notre travail.

7.

Pierre rectang. Haut. 0m,83; larg. 0,42. Sept lignes.

الحمد لله هذا
قبر امة الله العالية
بنت مولاي محمد
توفيت رحمها الله
في شوال عام
ستة وثمانين
وثمان ماية

Louange à Dieu! Tombeau de la servante de Dieu, El-Alia,

fille de Mouley-Mohammed, décédée, Dieu la reçoive en sa miséricorde ! en choual de l'année huit cent quatre-vingt-six (886).

La date de notre ère correspondante à cette date de l'hégire est janvier 1482. Il est de toute probabilité que la princesse dont il s'agit mourut aussi dans une extrême jeunesse. Quant à son père, Mouley-Mohammed, il est impossible de déterminer le rang qu'il occupait à la cour de Tlemcen, mais son titre de Mouley ne permet pas de douter qu'il ne fût placé très-près des degrés du trône. La mort de la jeune princesse El-Alia arriva sous le règne du sultan Abou-Abdallah-Mohammed-et-Tsabiti, dont nous aurons l'occasion de reparler ailleurs.

La gravure de cette épitaphe est nette et d'un beau relief; la bordure d'arabesques qui lui sert d'encadrement est disposée avec beaucoup de symétrie et d'un gracieux effet.

Sur la pierre trouvée au pied de la tombe, on lit l'inscription suivante, qui se détache avec une grande netteté dans un cadre bordé de festons très-artistement dessinés :

Je cherche dans le sein de Dieu un refuge contre Satan le lapidé.

Tout ce qui est sur la terre passera;

La face seule de ton Dieu restera rayonnante de splendeur et de gloire (*Coran*, sour. LV, vers. 26 et 27).

8.

Pierre rectang. Haut. 0m,91 ; larg. 0,47. Six lignes.

الحمد لله وحده هذا
قبر الحرة الجليلة رحمونة بنت
الفارس المكرم علي بن معطي
العبد الوادي توفيت رحمها الله
اواخر ذو الحجة عام اثنين
وتسعين وتسعماية

Louange à Dieu seul! Tombeau de haute et noble dame Rahmouna, fille de l'honorable écuyer Ali-ben-Maâthi, l'Abdel-ouadite. Elle est décédée, Dieu la reçoive en sa miséricorde! à la fin de dou'l-hidja de l'année neuf cent quatre-vingt-douze (992).

Le père de cette dame, qualifié d'Abdelouadite, était un des derniers rejetons de l'une des branches de l'ancienne maison royale. C'est à dessein que nous disons « ancienne, » car à l'époque du décès de dame Rahmouna, en décembre 1585, Tlemcen n'avait plus de roi. Elle obéissait à un agha, délégué de l'Albanais Mami, pacha d'Alger; il y avait déjà une trentaine d'années que les Turcs y étaient maîtres incontestés du pouvoir. Peut-être l'Abdelouadite El-Maâthi servait-il cette nouvelle puissance et avait-il été investi de quelque commandement militaire important. Le titre « d'honorable écuyer » qui lui est at-

tribué sur l'épitaphe viendrait à l'appui de cette présomption. Mais le champ des conjectures est vaste, et il ne faut s'y mouvoir qu'avec prudence. Nous ne pensons pas, d'ailleurs, qu'il y ait aucun intérêt à nous étendre plus longuement sur le compte de ce personnage.

C'est une pierre de grès qui porte l'épitaphe de dame Rahmouna. Elle est assez artistement sculptée, avec des arabesques pour encadrement. Les caractères, gravés par une main exercée, ont de l'ampleur et beaucoup de netteté. Le Chahed qui faisait face à celui de l'épitaphe contient pour inscription ce verset du Coran que nous avons trouvé si fréquemment reproduit sur les tombeaux, le dernier de la xxviii^e sourate : « Tout périra, excepté la face de Dieu. Le pouvoir suprême lui appartient. C'est à lui que vous retournerez tous ! »

Les huit inscriptions tumulaires que nous venons de rapporter sont les seules, ayant trait à la famille des Beni-Zeiyan, que nos fouilles malheureusement trop circonscrites aient mises à découvert dans l'ancien cimetière d'Abou-Hammou. Mais, ainsi que nous l'avons déjà dit, il y a été trouvé en même temps un grand nombre de tombes fort anciennes sur lesquelles nous avons pu lire les noms de personnages qui avaient joui, dans leur temps, d'une grande notoriété. La mention de quelques-unes de ces tombes vénérables ne sera peut-être pas déplacée ici. Parmi les noms qui nous ont le plus frappé, nous citerons entre autres :

1° Mohammed-ibn-Abderrahman-ben-Toumert, mort en 925 (1519). Peut-être s'agit-il d'un descendant de la grande famille Almohade, car le nom de Toumert, particulier au chef de cette maison, n'a jamais été commun.

2° L'éminent jurisconsulte Abou-Abdallah-Mohammed, fils du savant Abou'l-Abbas-Ahmed-el-Abbadi. La date de son décès est de 966 (1559). Cet Abou'l-Abbas fut le chef d'une famille révérée de magistrats dans laquelle la charge de cadi de Tlemcen fut, pour ainsi dire, héréditaire pendant près de deux siècles. Il existe encore à Tlemcen plusieurs descendants de cette famille distinguée. Nous leur avons fait remettre, à leur grande satisfaction mêlée d'une certaine surprise, les pierres tumulaires qui leur rappelaient les noms de leurs ancêtres, et dont la moins ancienne portait la date de 1048 (1639).

3° Ibrahim-et-Teurki, mort en 1052 (1642), qualifié d'agha. A son nom sont accolées les épithètes les plus louangeuses pour sa valeur guerrière.

4° Le jeune professeur Abou-Abdallah-Mohammed, fils du très-savant jurisconsulte le Sid-Mohammed-al-Makkari, décédé en 1054 (1644). Tout nous porte à croire qu'il s'agit ici, soit d'un frère, soit d'un neveu de l'illustre historien Abou'l-Abbas-Ahmed-al-Makkari, dont les ouvrages sont connus et appréciés de tous les orientalistes européens. Cette famille des Makkari (El-Mokri, comme on les appelle à Tlemcen) compte encore des représentants

qui, à l'époque où nous avons pris leur ville natale, se sont réfugiés au Maroc pour s'y fixer définitivement [1]

5° El-Hadj-Mohammed-ben-Sari. Son épitaphe le dit décédé en 1073 (1662), et lui donne les titres de savant jurisconsulte, président de l'assemblée des cadis. Nous avons connu à Tlemcen de dignes représentants de cette ancienne famille, qui jouissent d'une grande considération parmi leurs coreligionnaires.

Il faut borner là ces citations. Qu'il nous suffise d'ajouter que les fouilles ont fait découvrir encore beaucoup de tombes semblables rappelant, pour la plupart, les noms d'hommes qui, à divers titres, avaient joué pendant leur vie un rôle important.

Nous connaissons déjà par son aspect extérieur le mausolée où le sultan Abou-Hammou fit déposer les restes de son père et de ses deux oncles. Si nous pénétrons maintenant dans le sanctuaire, nous sommes éblouis par la profusion d'arabesques qui décorent ses parois intérieures. Cette riche ornementation était bien celle qui convenait à un royal tombeau. Quand nous le vîmes pour la première fois, ce remarquable travail d'art avait perdu beaucoup de son relief et de sa finesse sous l'empâtement

[1] Voy. *Revue africaine*, livr. de nov. 1861. Nous y avons rendu compte d'une exploration faite par nos soins dans un ancien cimetière, abandonné depuis plus d'un siècle, où nous avons retrouvé plusieurs tombeaux de la même famille, notamment celui du Sid-Mohammed-el-Arbi, fils de Sidi-Sâid-al-Makkari, l'oncle de l'historien et son premier professeur.

des couches successives de badigeon que des ouvriers maladroits y appliquaient, depuis nombre d'années, sans aucun ménagement. Une restauration était nécessaire. Elle a été faite, et l'élégante décoration du monument a reparu dans tout son éclat primitif [1]

Les recherches que nous avons faites à l'intérieur du mausolée, dans l'espoir d'y retrouver les tombeaux du père d'Abou-Hammou et de ses deux oncles, ont été infructueuses. Mais on voit très-bien encore l'emplacement que ces tombeaux devaient occuper. Les trois niches couronnées d'arcades cintrées, qui sont disposées sur les trois faces principales du monument, avaient été faites pour recevoir ces sépultures. Leur encadrement est admirable; c'est un luxe étincelant d'arabesques artistement enlacées et finement refouillées dans le plâtre. Des caractères du plus beau type andalou forment un ruban continu, qui serpente à travers ce méandre de délicates broderies où l'œil se perd à les suivre, et il faut une longue patience et bien attentive pour en démêler la contexture et le sens. Car ce gracieux

[1] Cette restauration a eu lieu en 1867. Dans l'espace de quinze années, de 1855 à 1870, tous les monuments de Tlemcen, intéressants au double point de vue de l'art et des souvenirs historiques, ont pu être successivement restaurés, grâce à des allocations importantes dues à la munificence éclairée du conseil général d'Oran. Ces travaux artistiques ont été exécutés avec un grand succès par deux architectes de goût et de talent, MM. Maigné et Lefèvre, sous l'habile direction de M. Viala de Sorbier, architecte en chef du département, membre correspondant de l'Institut.

enchevêtrement de lettres n'est pas un pur ornement de fantaisie, il forme un texte suivi qui se compose des douze derniers versets de la cinquième sourate du Coran. « Dieu dira à Jésus, fils de Marie : Souviens-toi des grâces que j'ai répandues sur toi et sur ta mère lorsque je t'ai fortifié par l'esprit de sainteté, afin que tu parles aux hommes, enfant au berceau et homme fait. » Suit toute cette page, d'une éloquence inspirée, sur la divine mission du Christ et les miracles qui la faisaient éclater aux yeux du monde.

Le cheikh Sidi-Ibrahim-el-Masmoudi mourut en odeur de sainteté dans le courant de l'année 804 (1401), et le sultan alors régnant, Abou-Abdallah-Mohammed, qui daigna suivre à pied son convoi, ordonna qu'il fût inhumé dans le cimetière réservé aux membres de la famille royale. Les biographes qui nous ont transmis ce détail ne donnent nullement à entendre que cette inhumation ait été faite dans l'intérieur même du monument qui contenait déjà les restes de l'émir Abou-Yakoub et de ses deux frères [1] Ce fut seulement, croyons-nous, beaucoup plus tard, après la chute définitive de la royauté zeiyanite et l'abaissement de cette maison, à la suite de l'émigration de la vieille noblesse tlemcénienne, quand déjà les traditions se perdaient et qu'il ne

[1] Cf. Notice sur Sidi-Ibrahim-el-Masmoudi, d'après le *Tekmilet-ed-dibadj* de Ahmed-Baba le Tombouctien, insérée par M. Cherbonneau dans les *Annales de la Société archéologique* de Constantine (1855) et le *Bostan*, où la vie de cet ouali est racontée fort au long.

restait plus que de vagues souvenirs de cette grandeur à jamais éteinte, que la croyance populaire en vint à faire du mausolée de l'émir Abou-Yakoub le tombeau de l'ouali Sidi-Ibrahim. Nous pensons que cela dut arriver vers la fin de notre seizième siècle, à l'époque où le cimetière des Beni-Zeiyan subit lui-même cette transformation indiquée plus haut, et devint le lieu de sépulture préféré de l'aristocratie conquérante qui avait dépossédé l'ancienne aristocratie. Quoi qu'il en soit, à partir de ce temps-là, le mausolée construit par Abou-Hammou pour ses ancêtres ne fut plus connu que sous le vocable de Sidi-Ibrahim, qui le consacrait désormais aux yeux de la foule, et il devint ainsi l'objet d'une vénération que près de quatre siècles n'ont pas diminuée.

Nous ne prétendons pas assurément retracer ici la vie de Sidi-Ibrahim-el-Masmoudi; mais nous résisterions difficilement à la tentation de détacher du portrait que nous ont laissé de lui les biographes contemporains quelques traits qui peignent au vif l'homme dont la renommée a éclipsé celle des princes de son temps. « Il était, nous dit-on, issu d'une famille sandhadjienne et né à Mequinez. Il fit ses études à Fez sous des maîtres célèbres, et, avide de science comme il l'était, il vint se fixer plus tard à Tlemcen, pour y profiter des doctes leçons du chérif Abou-Abdallah-Mohammed-el-Idrissy, dont la renommée n'avait pas d'égale. Il ne quitta plus cette ville de toute sa vie, et c'est là que l'on put admirer ses vertus et s'inspirer de ses exemples.

Il s'acquit bientôt une grande réputation de savoir et de piété, car il était doué de toutes les vertus qui caractérisent les saints. Sa tempérance, ses mortifications, son humilité et son renoncement le mettaient au premier rang des ascètes de son temps. Il se conformait strictement aux principes sévères des soufis; il passait pour être profondément versé dans les sciences occultes et pour avoir le don des miracles. On assure, par exemple, qu'il pénétrait les secrets qu'on voulait lui cacher, et qu'il se faisait voir à ses amis dans deux endroits différents à la fois. Il avait le teint blanc, la taille haute, et marchait toujours tête nue. Selon les uns, il ne portait jamais qu'une chemise grossière; selon les autres, il aimait la parure et prenait soin de parfumer ses vêtements. La vue des fleurs des champs le ravissait en extase; il admirait la nature avec amour, et on l'entendait mainte fois répéter ce verset du Coran: « C'est là la création de Dieu. Maintenant, faites-moi voir ce qu'ont fait d'autres que Dieu! » Tel était cet ouali, qui s'était si fort avancé dans les voies de la perfection mystique. La ferveur de ses fidèles ne se ralentit point, et son tombeau est encore le but de fréquents pèlerinages. Les ex-voto de toute sorte y abondent. Le cénotaphe (تابوت), recouvert de riches tentures, est abrité sous des bannières de soie aux couleurs islamiques. Une lampe toujours allumée est suspendue à la voûte du sanctuaire. Les dévots, accroupis autour de ce sépulcre vide, égrènent lentement leurs chapelets, en murmurant d'une

voix sourde les quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah mêlés à celui du saint dont l'intercession auprès de Dieu est toute-puissante. L'ancienne épitaphe de Sidi-Ibrahim s'est perdue; mais on peut lire sur une tablette en bois de cèdre, à la tête du cénotaphe, l'inscription suivante, peinte en caractères maghrébins par une main inhabile qui n'a pas même respecté l'orthographe. Nous nous bornons à en donner la traduction : « Louange à Dieu, maître des mondes! Le bonheur à venir est réservé à ceux qui le craignent. C'est ici le tombeau de l'ami de Dieu, le juste Sidi-Ibrahim-el-Masmoudi. Que Dieu nous soit favorable par son intercession[1]! »

Un autre personnage, contemporain de Sidi-Ibrahim, et qui avait été son maître dans la science de la vérité (الحقيقة), fut, de même que lui, jugé digne d'une place d'honneur dans le cimetière des Beni-Zeiyan. Nous voulons parler du chérif Abou-Abdallah-Mohammed-el-Idrissy, dont les biographes s'accordent à louer le mérite extraordinaire. Il était, suivant ce qu'on raconte de lui, le plus fort dialecticien et l'homme le plus disert de son temps; aussi venait-on de tous côtés pour assister à ses leçons. Il

[1] Une inscription, peinte sur le revers de la tablette qui porte l'épitaphe, nous a transmis le nom de l'auteur et la date de cette restauration. Elle est ainsi conçue : « O Dieu, pardonne aux croyants et croyantes, aux musulmans et musulmanes et à l'écrivain de ces caractères. Peint, le 25 de safar de l'année 1248 (1832), par Boudjenan-el-Ferfera, Dieu soit avec lui ! » Le même artiste signait, à la même époque, les peintures qui décorent le Mamber ou chaire du prédicateur, dans la mosquée de Sidi-Ibrahim.

se distinguait également par ses grandes qualités morales. C'était un cœur généreux et désintéressé, et au dire de Yahia-ibn-Khaldoun, « quiconque le vit l'aima, même sans le connaître. » Son mérite considérable lui avait attiré l'estime de l'émir mérinide Abou-Einan-Farès qui, au commencement de son règne, en 753 (1352), voulut le charger d'une mission importante. Mais le chérif Abou-Abdallah, resté fidèle à la cause abdelouadite, refusa toutes les faveurs par lesquelles le prince mérinide espérait se l'attacher. Aussi, quand Abou-Hammou-Mouça II restaura la dynastie de ses ancêtres, s'empressa-t-il de témoigner à Abou-Abdallah non-seulement la plus entière confiance, mais encore une amitié sincère, qu'il cimenta en lui faisant épouser une de ses filles. Il est vrai de dire que le savant chérif avait du sang idrissite dans les veines, et par conséquent le fier Abdelouadite ne dérogeait pas en alliant cette antique noblesse à la sienne. Il lui confia, dans la suite, la direction de la Medressa-el-Yakoubia, inaugurée le 5 de safar 765 (nov. 1363), et honora de sa présence la première leçon de l'illustre professeur. Abou-Abdallah avait composé plusieurs ouvrages dont le plus considérable, un commentaire d'*El-Khoundji*, est encore entre les mains des musulmans qui se piquent de science. Il mourut en l'année 771 (1369), âgé de soixante ans. Il apparut, après sa mort, à un saint homme, qui lui demanda où il était. « Je suis, répondit-il, dans le séjour de la vérité, auprès du roi tout-puissant. » Le sultan Abou-

Hammou accompagna à pied jusqu'à sa dernière demeure le savant qu'il avait eu en si grande prédilection, et il le fit enterrer près du tombeau de Mouley-Yakoub, dans l'intérieur du collége que le chérif avait illustré par son enseignement[1] On nous a montré l'emplacement qu'avait occupé ce tombeau; c'est à la porte même du mausolée, à droite. Nous avons vu nous-même, il y a vingt ans, un térébinthe trois ou quatre fois séculaire qui ombrageait encore cette tombe en ruine, mais toujours respectée. De vieux musulmans nous ont assuré qu'au temps de leur jeunesse les pierres tumulaires étaient encore en place, et qu'ils avaient pu lire l'épitaphe du chérif Abou-Abdallah. Qu'est-elle devenue? Des fouilles ultérieures la feront peut-être retrouver un jour avec bien d'autres.

Nous avons fini d'exposer les résultats des recherches que nous avons opérées dans l'ancien cimetière d'Abou-Hammou. Nous allons maintenant rendre compte de notre exploration dans le cimetière du Vieux-Château.

II.

SÉPULTURES DU VIEUX-CHÂTEAU.

Il existe du côté ouest de la grande mosquée un terrain, d'environ six mille mètres de superficie, oc-

[1] La vie d'Abou-Abdallah-ech-Cherif est très-développée dans le *Bostan*, et à beaucoup d'égards instructive. M. l'abbé Bargès, dans son ouvrage sur Tlemcen (p. 234 et suiv.), a donné un extrait intéressant de Yahia-ibn-Khaldoun sur le même personnage.

cupé actuellement par le casernement du train des équipages militaires. Il y avait là, avant l'occupation française, un quartier couvert de maisons et de vieilles ruines : on l'appelait le quartier de Kacer-el-Bali, c'est-à-dire du Vieux-Château, car le mot Bali (بالى) a la même signification que Kadim, et il est exclusivement employé, au lieu de ce dernier, dans le langage usuel des habitants de Tlemcen. Cette synonymie resserrait déjà beaucoup le champ de nos conjectures, et nous mettait carrément sur la voie de l'emplacement cherché. Mais une autre indication, rencontrée par hasard dans le Bostan, acheva d'aplanir tous nos doutes. Il est dit, dans un endroit de cet ouvrage, que Yarmoracen, lorsqu'il eut fait construire le minaret de la grande mosquée, abandonna définitivement l'ancien château, parce que la nouvelle construction avait vue sur ses dépendances, et qu'il fixa dès lors sa résidence dans le nouveau palais élevé par son ordre, le Mechouar. De ce passage il ressortait clairement que l'ancien château qui avait servi d'habitation aux émirs almoravides et almohades, ainsi qu'à Yarmoracen lui-même, pendant les premières années de son règne, devait se trouver dans le voisinage immédiat de la grande mosquée. Ainsi, le renseignement historique venait fort à point corroborer la première donnée, basée seulement sur l'analogie des dénominations. Dès lors, c'était pour nous un point acquis; l'emplacement occupé aujourd'hui par la caserne du train et ses dépendances était certainement celui où avait

dû s'élever, il y a six siècles, la citadelle des émirs de Tlemcen; c'était ce même emplacement qui, une fois le château abandonné, avait dû être converti, en partie du moins, en un lieu de sépulture réservé aux membres de la famille abdelouadite. L'hésitation n'était plus possible. C'est sur ce terrain que devaient se concentrer nos recherches. Mais comme on ne pouvait songer à pratiquer des fouilles dans l'intérieur du quartier militaire, il fallut se borner à restreindre l'opération dans un espace d'environ cent mètres superficiels, compris entre le mur occidental de la grande mosquée et celui qui sert de clôture à la caserne de ce côté. Cette petite langue de terre, complantée d'arbres, avait été considérée comme une dépendance de la mosquée, ce qui était vrai, et, respectée à ce titre, elle n'avait pas été enclavée dans l'établissement militaire. J'y fis commencer des fouilles en février 1860.

Mais il convient tout d'abord d'ouvrir une parenthèse. Nous avons déjà mentionné une tradition suivant laquelle le tombeau de Yarmoracen avait dû être érigé dans l'intérieur même de la grande mosquée. La place qu'avait occupée ce tombeau était, au dire du muphti, au fond d'une salle obscure devenue une bibliothèque sous le règne d'Abou-Hammou-Mouça II, ainsi qu'en témoigne l'inscription gravée sur l'imposte de la porte d'entrée [1]. Confiant dans ce renseignement, je fis pratiquer une excavation as-

[1] Cette fondation d'Abou-Hammou porte la date du 13 dou'l-kâda 760 (nov. 1359). Voy. dans la *Revue africaine*, livr. de décembre 1858,

sez profonde à l'endroit indiqué; mais les recherches demeurèrent sans aucun résultat. C'est à la suite de cette tentative infructueuse que les fouilles dont il me reste à parler furent entreprises dans le petit enclos attenant à la mosquée.

Elles durèrent une quinzaine de jours. Il se passa ici ce qui s'était déjà passé au cimetière de Sidi-Ibrahim. Il fallut creuser profondément, passer successivement par une première, puis par une seconde couche de tombes plus ou moins anciennes. On arriva enfin à découvrir une quantité considérable de débris de toute sorte : des faïences émaillées, des fragments de marbre, des arabesques moulées dans le plâtre, des fûts de colonnes brisés, le tout mêlé à des ossements humains qui, au toucher, se réduisaient en poussière. Puis, sous cet amoncellement de ruines, apparaissaient çà et là des marbres tumulaires, les uns entiers, les autres mutilés; ceux-ci décorés de sculptures, ceux-là dépourvus d'ornements. Aux premières inscriptions que nous pûmes déchiffrer, il devint évident que les prévisions avaient porté juste. Cela se passait à trois mètres de profondeur au-dessous du sol, mais le résultat compensait la peine.

Un des premiers marbres que l'on découvrit était divisé en deux fragments faciles, d'ailleurs, à rapprocher. La beauté de l'inscription, l'originalité et la finesse des détails de l'ornementation nous frap-

un mémoire sur la Grande-Mosquée, dans lequel nous avons donné le texte de cette inscription.

pèrent tout d'abord. La lecture n'offrant aucune difficulté, à cause de l'ampleur et de la netteté des caractères, nous n'eûmes aucune peine à reconnaître, dans les quatre lignes qui suivent, le début d'une royale épitaphe.

الحمد لله وحده
هذا قبر مولانا السلطان
امير المسلمين الملك العادل الحا
فل ..... الاثيل الاصيل الامجد

Louange à Dieu seul! Ce tombeau est celui de notre maître c sultan, émir des Musulmans, le roi juste, le généreux,... l'illustre et le noble de race, le très-glorieux.

Comme ces fragments avaient été déterrés presque au pied du mur qui sépare l'ancienne bibliothèque de la mosquée du jardin où nous opérions, c'était pour nous un indice qu'ils pouvaient bien être des morceaux détachés de l'épitaphe de Yarmoracen, car ce résultat eût été à peu près d'accord avec les données de la tradition. L'idée nous vint donc d'émettre cette opinion en présence des musulmans qui nous accompagnaient. A l'unanimité, elle fut trouvée très-plausible, et les ossements épars en cet endroit furent recueillis avec beaucoup de respect. L'illusion que nous nous faisions tous à cet égard durerait peut-être encore, si la circonstance que je vais rapporter n'était venue, à sept ans de là,

rectifier cette supposition erronée. Dans le courant de 1867, la municipalité de Tlemcen mit à exécution un projet déjà ancien, qui consistait à relier, par une large voie de communication, la place Saint-Michel aux élégants quartiers de la ville neuve. Cette voie devait traverser le terrain militaire dans sa partie attenante à la grande mosquée. On voulut bien tenir compte de la recommandation que nous avions faite de profiter de ces travaux pour explorer, jusqu'à une certaine profondeur, le sol qu'on allait déblayer. L'opération, dirigée par M. Lefèvre, inspecteur des bâtiments civils, avec intelligence et précision, donna des résultats satisfaisants. Indépendamment de quelques marbres tumulaires qui présentaient un réel intérêt, on découvrit une quantité de fragments de mosaïques, de plâtres sculptés, de chapiteaux, de matériaux de toute sorte, ce qui prouvait jusqu'à l'évidence que sur cet emplacement s'était élevé autrefois un édifice considérable, apparemment le Vieux-Château.

Or, parmi les marbres recueillis par M. l'architecte Lefèvre, se trouvait le troisième fragment et le plus important de notre inscription. Nous avions donc maintenant un texte complet. Ce n'était pas, à la vérité, l'épitaphe de Yarmoracen; mais la découverte n'en avait pas moins son prix. C'était l'épitaphe d'Abou-Hammou.

Marbre onyx rectang. Haut. $0^{m},66$; larg. 0,37. Treize lignes.

الحمد لله وحده

هذا قبر مولانا السلطان

امير المسلمين الملك العادل الحا

فل الاثين الاثيل الاصيل الامجد

الاوحد الاسنى الاسمى

الافضل الاكمل مولانا

امير المسلمين المجاهد في سبيل

رب العالمين مولانا ابو حمو

ابن مولانا الامير الشهير الكبير

الجليل الكامل مولانا ابو

يعقوب برّد الله ضريحه وغفر له

بمنه وكرمه وجوده وصلى الله

على سيدنا ومولانا محمد واله

Louange à Dieu seul! Ce tombeau est celui de notre maître le sultan, émir des Musulmans, le roi juste, le généreux, le célèbre, l'illustre et le noble de race, le très-glorieux, l'incomparable, le très-élevé, très-considérable, très-excellent, très-parfait, notre maître l'émir des Musulmans, le combattant dans la voie du Maître des mondes, notre seigneur Abou-Hammou, fils de notre seigneur l'émir célèbre, grand, illustre, parfait, notre maître Abou-Yakoub. Que Dieu

rafraichisse sa sépulture et lui pardonne dans sa bonté, son indulgence et sa générosité! Et que Dieu répande aussi ses grâces sur notre seigneur et maître Mohammed et sur sa famille!

La date de la mort du sultan ne se trouve pas mentionnée sur son épitaphe, mais c'est une lacune facile à combler. Abou-Hammou mourut le 1er du mois de dou 'l-hidja 791 (nov. 1389).

Le marbre de ce tombeau est fort remarquable. C'est une plaque d'onyx translucide d'environ six centimètres d'épaisseur et de la plus grande pureté. La gravure se distingue par une netteté, une ampleur de forme et un relief qui charment l'œil et rendent la lecture de l'inscription très-facile. La face postérieure est décorée d'un dessin gracieux, original, très-finement refouillé. Autour de cet élégant bouquet d'arabesques se déroule une inscription en caractères andalous qui lui sert d'encadrement. Malheureusement, elle est tronquée et fruste en plusieurs endroits, et, à notre grand regret, nous n'avons pu en saisir le sens.

Abou-Hammou Mouça, deuxième du nom, fils de Youçof-Abou-Yakoub, descendait de Yarmoracen à la quatrième génération. Son aïeul, Abou-Zeid, avait été exilé en Espagne sous le règne d'Abou-Said-Othman, qui s'en était défait comme d'un rival dangereux. Abou-Zeid mourut, laissant de grandes richesses à ses trois fils, dont Abou-Yakoub était l'aîné, et ces princes, après la mort de leur père, continuèrent de résider en Andalousie. Abou-

Hammou y naquit en l'année 723 (1323). Il y passa ensuite une partie de sa jeunesse, et c'est sans doute à la cour de Grenade, si brillante à cette époque, qu'il puisa ce goût raffiné pour toutes les élégances, pour les fêtes et les solennités d'apparat, qu'il devait introduire plus tard à sa cour de Tlemcen. En lisant attentivement Ibn-Khaldoun et le Tenessy, on peut se faire une idée assez exacte du caractère d'Abou-Hammou, des qualités qui le distinguaient, et des défauts qui firent sa faiblesse. A un esprit très-cultivé, qui l'attirait, avec une sorte de prédilection, vers la société des savants et des poëtes renommés de son temps, il joignait des allures débonnaires qui faisaient de lui un prince bienveillant et facilement accessible au moindre de ses sujets. C'est par ce côté original de son caractère qu'Abou-Hammou fut populaire de son vivant, et qu'il l'est resté dans la tradition[1] Ce qui lui manquait, c'était l'énergie des résolutions, la vigueur dans le commandement, la décision et la bravoure entraînante sur le champ de bataille. Son extrême prudence passait pour de la pusillanimité. Il avait en revanche l'esprit infiniment souple et délié, fertile en ressources et en expédients. Il savait ruser avec ses ennemis et se tirer adroitement d'une situation difficile. Ce talent le servit bien à l'occasion; il lui fraya même doucement la route du pouvoir, et l'aida à s'y maintenir pendant trente ans, malgré tous les revers de fortune qu'il eut à subir. Ce fut en

[1] Voy. plus haut, p. 13, ce que nous avons déjà dit de ce prince.

l'année 760 (1359), à l'âge de trente-huit ans, qu'Abou-Hammou, appuyé sur de bonnes alliances et secondé par un concours de circonstances favorables, réussit à reprendre Tlemcen aux sultans mérinides, qui venaient de l'occuper pendant vingt ans, et commençaient à considérer leur domination dans le Maghreb central comme définitivement assurée. Cette reprise de possession rendit à la dynastie abdelouadite, dont Abou-Hammou représentait la branche cadette, une partie de son ancien prestige momentanément éclipsé, mais il s'ensuivit une guerre interminable. Les Mérinides ne laissèrent plus au nouveau roi ni repos ni trêve. Non contents d'agir pour leur compte et de l'attaquer avec leurs propres forces, ils lui suscitèrent un compétiteur redoutable dans la personne de son cousin Abou-Zeiyan, fils d'Abou-Tachefin I^er^, dont les prétentions, en apparence légitimes, étaient appuyées par un grand nombre de partisans. Abou-Hammou n'opposait à ses infatigables adversaires qu'une résistance molle et décousue, plus propre à éterniser la lutte qu'à la finir.

Malgré ses embarras intérieurs, il eut, au commencement de son règne, la pensée de continuer la tradition conquérante des premiers Abdelouadites. L'agrandissement de ses États par l'annexion de la province de Constantine au Maghreb central fut un moment le rêve de son ambition. Mais il échoua misérablement dans cette entreprise. Le siége de Bougie, en 1366, avorta par son incapacité. Il fut

battu et réduit à prendre honteusement la fuite en abandonnant au vainqueur ses bagages et même son harem. « Ce fut là, dit Ibn-Khaldoun, un événement si extraordinaire que l'on en parla pendant longtemps. » Cette déroute, en excitant la joie de ses ennemis, ne fit qu'accroître leur audace et leurs espérances. Les Mérinides et le prétendant Abou-Zeiyan devinrent plus pressants. Leurs attaques contre Tlemcen et contre les places les plus importantes du Maghreb central étaient incessantes et presque toujours couronnées de succès. Obligé de faire face à ses adversaires de tous les côtés à la fois, Abou-Hammou ne se décourageait point. C'est dans ces circonstances difficiles que sa politique mélangée d'astuce et de subterfuges lui était d'un merveilleux secours. Il s'y fiait plus qu'à son épée. Chassé quatre fois de sa capitale, dépossédé, à plusieurs reprises, des meilleures villes de son royaume, et réduit à errer de tribu en tribu pour y rechercher des alliances précaires, il semait l'argent chez les uns, la division chez les autres, et finissait toujours par regagner le terrain perdu. Il remontait alors les degrés chancelants de son trône et y goûtait l'oubli de ses dures épreuves, jusqu'à ce qu'une autre catastrophe vînt l'en précipiter de nouveau. Il s'était familiarisé avec les bizarres caprices de sa destinée, qui ne parvinrent jamais à lasser sa patience ni à le dégoûter du pouvoir. Dans les moments où sa fortune paraissait le plus abaissée, son adresse consommée triomphait des obstacles, et tout d'un coup,

contre toute attente, il se relevait plus puissant qu'il ne l'avait jamais été [1]. La guerre avec les Mérinides et le prétendant dura près de vingt ans; elle finit faute d'aliment. Abou-Zeiyan, gagné par l'argent de son oncle et abandonné de ses partisans, se réfugia dans le Djerid, puis à Tunis. On n'entendit plus parler de lui. Quant au sultan mérinide, des complications politiques, qui mettaient son gouvernement en péril, lui donnèrent trop à faire chez lui pour qu'il pût songer de longtemps à inquiéter son voisin. Abou-Hammou respira. Il profita de quelques années d'une tranquillité relative pour rétablir son autorité du mieux qu'il le put, pour restaurer ses finances, réorganiser ses forces militaires et réparer une partie des ruines que la guerre avait faites dans son royaume, maintenant fort amoindri [2] Suivant ce que dit le Tenessy, «il se plaisait,

[1] Un de ces brusques changements survenu, en 1374, dans la situation d'Abou-Hammou, qui paraissait alors désespérée, inspire à Ibn-Khaldoun la réflexion suivante: «Ce fut là un revirement de fortune sans exemple dans l'histoire: un prince qui remonte sur le trône après avoir perdu son royaume, quitté l'habit impérial et s'être éloigné de son pays et de son peuple, pour aller dans une contrée lointaine rechercher la protection des gens incapables de lui rendre service et nullement disposés à lui obéir. Dieu est le possesseur de la souveraineté; il la donne à qui il veut; il exalte l'homme et il l'abaisse à son gré.» (*Hist. des Berbères*, trad. de M. de Slane, t. III, p. 465.)

[2] Voici ce que dit Ibn-Khaldoun de l'état du Maghreb central à cette époque: «Les Arabes sont maîtres des plaines et de la plupart des villes; l'autorité des Abdelouadites ne s'étend plus aux provinces éloignées du centre de l'empire, et ne dépasse guère les limites du territoire maritime qu'ils possédaient d'abord. Leur empire a faibli

pendant ces moments de paix, à répandre partout le bien-être et l'aisance, à donner un libre cours à sa bienfaisance et à sa libéralité. » L'ambition mal contenue de son fils aîné, Abou-Tachefin, vint rompre cet heureux équilibre et jeter dans l'État plus de trouble que ne l'avaient fait les guerres étrangères.

Plein d'énergie, d'audace et de bravoure, Abou-Tachefin était impatient de régner. La mollesse de son père l'irritait; l'affection qu'il témoignait à trois autres de ses fils le rendait jaloux[1]. Conseillé par un ministre perfide, trompé par de faux rapports, et trouvant apparemment que le vieux roi vivait trop longtemps au gré de son ambition, il résolut d'en finir par la violence. Un matin de janvier 1387, il s'empare du trésor royal, puis de la personne même du roi, et le fait enfermer dans la citadelle d'Oran. Au bout de quelques mois, il envoie des gens pour l'assassiner dans sa prison; mais Abou-Hammou, grâce aux intelligences qu'il avait su se ménager dans la place, réussit à s'évader. La population d'Oran se soulève en sa faveur, l'acclame et lui prête un nouveau serment de fidélité. Escorté

devant la puissance des Arabes, et après avoir contribué à fortifier cette race nomade en lui prodiguant des trésors, en lui concédant de vastes régions et en lui livrant un grand nombre de leurs villes, ils n'ont plus à présent d'autre moyen pour la contenir que de s'immiscer dans les querelles de ces tribus, afin de les mettre aux prises les unes avec les autres. » (*Loc. cit.*, p. 472.)

[1] Ces trois fils, pour qui Abou-Hammou avait une prédilection particulière, étaient El-Montecer, Abou-Zeiyan et El-Omaïr, qu'il avait eus d'une femme originaire de Mila.

d'amis dévoués, le roi s'achemine paisiblement vers sa capitale pour ressaisir une ombre de pouvoir qui devait bientôt lui échapper. Abou-Tachefin, en apprenant cette subite réapparition de son père, qu'il croyait mort, quitte en hâte les montagnes de Titteri où il guerroyait contre ses frères, et regagne Tlemcen à marches forcées. A son approche, Abou-Hammou a peur; il s'enfuit précipitamment du Mechouar et court se cacher dans le minaret de la grande mosquée. Abou-Tachefin l'y rejoint; il paraît s'émouvoir à la vue de son père; il lui baise la main et verse des larmes de repentir. Le père et le fils se réconcilient pour un jour. Abou-Hammou déclare abdiquer et demande comme une suprême faveur qu'il lui soit permis de faire le pèlerinage de la Mecque. Abou-Tachefin y consent et met à la disposition de son père un navire du port d'Oran, qui doit le conduire à Alexandrie. En route, Abou-Hammou corrompt par de l'argent et des promesses les gens commis à sa garde, et il se fait débarquer à Bougie. Le gouverneur de cette place, qui relevait de l'autorité du sultan hafside de Tunis, accueille le roi fugitif avec une grande distinction, et lui fournit une escorte de cavaliers pour l'accompagner jusqu'à la frontière de ses États. Abou-Hammou gagne la Metidja, puis la vallée du Chelif, et, chemin faisant, il recrute dans les tribus une petite armée qui se dit prête à se sacrifier pour sa cause. Il en donne le commandement à son fils Abou-Zeiyan, tandis qu'il se retire prudemment sur

les confins du désert pour y attendre en sûreté l'issue des événements. Abou-Tachefin envoie aussitôt un corps de troupes à la rencontre de son frère. Le combat s'engage sur les bords du Chelif; les gens d'Abou-Tachefin essuient une déroute complète. Abou-Hammou rentre triomphant dans sa capitale en juillet 1388, et reprend les rênes du gouvernement. Cependant Abou-Tachefin, méditant une revanche, s'était réfugié à la cour de Fez, où ses intrigues eurent tout le succès qu'il s'en promettait. Au bout d'un an, il reparaît sur le territoire tlemcénien à la tête d'une armée mérinide. Abou-Hammou, ayant aussitôt rassemblé l'élite de ses hommes d'armes, se porte au-devant de l'ennemi. Les deux partis se rencontrent le 1er de dou 'l-hidja 791 (fin novembre 1389) à El-Riran, sur les terres des Beni-Ournid. Les cavaliers abdelouadites, après des prodiges de valeur, sont écrasés par le nombre. Abou-Hammou lui-même, au plus fort de la mêlée, donne l'exemple; mais son cheval s'abat sous lui; il est fait prisonnier, reconnu, et un cavalier maghrebin le tue à coups de lance. Sa tête est portée à Abou-Tachefin qui contemple, impassible, cet horrible trophée. Telle fut la fin d'Abou-Hammou. Il avait soixante-huit ans.

Ibn-Khaldoun nous a laissé un récit fort attachant des événements de ce règne tourmenté. Le Tenessy, au contraire, est sobre de renseignements sur les faits politiques; mais il a des aperçus intéressants et d'une réelle valeur historique à un

point de vue différent. Le portrait qu'il nous trace d'Abou-Hammou est un peu flatté, mais certains détails peignent au vif les traits aimables et les côtés piquants de cette mobile physionomie. Il décrit avec complaisance l'éclat de la cour de Tlemcen, la splendeur des fêtes par lesquelles le sultan célébrait chaque anniversaire de la naissance du Prophète, les festins magnifiques où étaient conviés indistinctement « nobles et roturiers, » toutes les merveilles qui s'étalaient à leurs yeux éblouis, et particulièrement les surprises que leur réservait la Mengana, ce chef-d'œuvre d'horlogerie mécanique dont l'ingénieuse construction avait porté au loin la renommée du Tlemcénien Abou 'l-Hacen-Ali, son inventeur [1]. Il n'oublie pas de mettre en relief les qualités de haut justicier qui distinguaient Abou-Hammou et le rendaient populaire. « Ce prince, nous dit-il, s'appliquait à gouverner avec sagesse les habitants de son royaume. Il mettait à la disposition de tous l'auguste balance de son équité, et consacrait ses moments, soit à donner satisfaction à ceux qui avaient recours à lui, soit à montrer son

[1] Le Tenessy, dans la vie d'Abou-Hammou, décrit avec une complaisance minutieuse le jeu de cette curieuse pièce de mécanique. C'est un passage intéressant auquel nous renvoyons le lecteur. Quant au nom de l'inventeur, il nous est donné par Yahia-ibn-Khaldoun qui représente Abou 'l-Hacen-Ali, plus connu sous le nom d'Ibn-el-Fahham, comme le premier géomètre et mécanicien de son temps. Il avait construit une autre horloge du même genre pour le palais des sultans mérinides de Fez et reçu en récompense une pension annuelle de mille écus d'or. M. l'abbé Bargès a cité ce passage d'Ibn-Khaldoun dans ses *Souvenirs d'un voyage à Tlemcen*, p. 375.

indulgence à l'égard des défauts de la multitude, soit enfin à faciliter à tous les moyens de se rendre agréables à Dieu et à son envoyé. En lui, les belles et grandes actions trouvèrent un guide; par lui, la vertu eut un marché achalandé et la justice une impartiale balance.» Les goûts littéraires d'Abou-Hammou, son talent pour la poésie et la faveur qu'il témoignait aux esprits distingués de son temps, inspirent naturellement au Tenessy une chaleureuse admiration. Si nous l'en croyons, «ses charmants écrits en prose et les excellents poëmes sortis de sa plume le placèrent au-dessus des princes les plus éloquents; son savoir dans les sciences intellectuelles et traditionnelles éclaira le monde entier par l'éclat de ses nombreuses compositions.» Comme correctif à l'exagération de ces louanges, le Tenessy a pris soin de conserver à la postérité une partie des œuvres lyriques (Kacida) d'Abou-Hammou. On peut donc juger de leur mérite et du talent de leur auteur. On ne le trouverait peut-être pas inférieur à celui de la plupart des poëtes orientaux, dont l'horizon ne s'étend guère au delà des banalités du lieu commun. Nous tenons enfin du même historien qu'Abou-Hammou avait composé pour son fils Abou-Tachefin un ouvrage de morale politique intitulé: «Chapelet de perles, ou livre dans lequel on traite du gouvernement des souverains.» On ne peut douter, d'après son titre, que ce manuel ne renfermât de sages conseils et de très-belles règles de conduite. Mais il est certain aussi qu'Abou-Tachefin

n'en fit guère l'objet de ses méditations, ou qu'il se soucia peu de les mettre en pratique[1].

A côté de l'épitaphe d'Abou-Hammou on releva une Djennabiya en marbre onyx, aux contours prismatiques, ayant un mètre quarante-cinq centimètres de longueur, sur laquelle nous avons pu lire l'inscription suivante, gravée en caractères coufiques :

الموت باب وكل الناس داخل
والقبر لا شك منزل الراحل
فكن على حذر وارتقب من
وصمة الموت ايها الغافل

La mort est une porte. Tout homme y entre.
Et la tombe, n'en doute pas, est le gîte destiné au voyageur.
Sois donc sur tes gardes, et attends-toi aux angoisses de la mort, ô mortel insouciant!

Cette inscription en coufique est la seule que nous ayons rencontrée sur les monuments contemporains, ce qui semblerait indiquer que l'emploi de ces caractères, même pour les ouvrages décoratifs, était déjà tombé en désuétude. Nous inclinons donc à croire que ce marbre tumulaire datait d'une époque bien antérieure à l'érection du monument d'Abou-Hammou, et qu'avant de figurer sur son

[1] Cf. pour la vie d'Abou-Hammou, Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, trad. de M. de Slane, t. III, p. 436-488, et Tenessy, *Hist. des Beni-Zeiyan*, trad. de M. l'abbé Bargès, p. 69-82.

tombeau, il avait décoré celui de quelque émir almoravide ou almohade, ou même celui d'un de ses ancêtres, de Yarmoracen peut-être. Nous n'avançons pourtant cette hypothèse que sous toute réserve. Les seules inscriptions coufiques que nous connaissions à Tlemcen sont celles de la grande mosquée et de la mosquée Abou 'l-Hacen, construites, la première en 1136, la seconde en 1296 de notre ère, et de deux ou trois autres monuments de la même période artistique.

10.

Marbre rectang. Haut. 0m,60; larg. 0,43. Dix lignes.

الحمد لله الذى
اخرجنا بلطفه وكرمه من اكنة
غياهيب الظلم وشرف قدرنا
بشفاعة سيد العرب والعجم صلى الله عليه
وشرف وكرم وبعد فهذا ضريح
الحرة المرحومة برحمة من له
الفضل والجود والكرم شمس بنت مومن
الزواغى توفيت اوايل ذى حجة من عام
سبعين وسبعماية رحمة الله
عليها وعلى جميع المسلمين

Louange à Dieu qui nous a tirés, par sa bonté et sa générosité, du sein des plus épaisses ténèbres, et qui a ennobli

notre destinée par l'intercession du seigneur des Arabes et des peuples étrangers! Que Dieu répande sur lui ses grâces; qu'il soit exalté et glorifié! C'est ici la sépulture de la noble dame, maintenant en possession de la miséricorde de Celui à qui appartient la majesté, la grandeur et la générosité, Chemsa, fille de Moumen-ez-Zaouari. Elle est décédée au commencement de dou 'l-hidja de l'année sept cent soixante-dix (770). La miséricorde divine soit avec elle et avec tous les Musulmans!

Cette date correspond à juillet 1369 de notre ère. Le marbre est beau; il est brisé vers le milieu, mais l'inscription n'a souffert en aucune façon. Les arabesques qui forment l'encadrement ont de la grâce et une certaine finesse de dessin. La gravure est nette; les caractères ressortent bien, et n'offrent d'autre difficulté à la lecture que celle qui résulte toujours de l'enchevêtrement de certains signes particuliers à l'épigraphie décorative. Le revers de la plaque est lui-même orné d'une inscription élégamment encadrée, qui se compose des huit vers suivants :

الموت اخرجني من بين مَملكتي

فالترب مضجعي من بَعد تشريفي

لِلّه عَبد راقب ربه فَاعتبده

وَخاف من دهره رَد التّصاريف

هذا مصير بني الدنيا وَان نعموا

فيها وَغرّهم طول التساويف

استغفر الله من جرمي ومن زللي
وأسل من الله فوق يوم توفيقي

La mort m'a enlevée de mon palais,
Et la terre est ma couche, après toute ma splendeur!
Que le serviteur de Dieu craigne son Seigneur et obéisse à sa loi;
Qu'il songe avec effroi aux vicissitudes de la destinée!
C'est ici le but où tendent tous les enfants de ce monde,
Quand même ils y auraient vécu dans l'opulence et la joie,
Se faisant illusion sur la durée des jours qui leur étaient comptés.
J'implore le pardon de Dieu pour mes fautes et mes erreurs,
Et je prie Dieu de me faire trouver grâce devant lui, au jour de ma résurrection.

La dame Chemsa-bent-Moumen-ez-Zaouari n'a pas de généalogie princière. Elle n'est point du sang abdelouadite; mais elle devait appartenir par alliance à la famille régnante. La qualification de noble dame (الحرّة), qui est celle que nous retrouvons sur les épitaphes des princesses, le soin particulier qui avait présidé à la décoration de son tombeau, la place qu'il occupait au milieu des sépultures royales, le sens allégorique de l'inscription qui en était un des ornements, tout enfin rend cette supposition vraisemblable. Nous irions même jusqu'à penser que Chemsa avait été une des femmes d'Abou-Hammou, et, si ce n'était pas aller trop loin, nous ajouterions que le sultan, cédant à l'entraînement de sa muse, avait lui-même composé cette épitaphe destinée à reparaître au jour après cinq siècles d'oubli.

11.

Marbre onyx parall. Long. $0^{m},49$; haut. 0,26. Deux lignes en bordure.

.....لمين بن مولانا السلطان الملك العادل ابو حمو امير المسلمين بن

مولانا ابي يعقوب بن مولانا ابي زيد بن مولانا ابي زكر.....

..... *Musul*mans, fils de notre maître le sultan, le roi juste Abou-Hammou, émir des Musulmans, fils de notre maître Abou-Yakoub, fils de notre maître Abou-Zeker.....

La Djennabiya en marbre onyx, de forme prismatique, qui porte dans sa bordure supérieure ce fragment d'épitaphe gravé en caractères d'un relief puissant, n'est plus que la moitié de son tout. Elle mesure quarante-neuf centimètres de longueur et devait avoir environ un mètre quand elle était entière. La partie complémentaire n'a pu être retrouvée. Quoi qu'il en soit, une restitution du texte complet de cette épitaphe est-elle impossible? Nous ne le pensons pas ; nous tenterons même de l'essayer.

D'abord, il est un premier point acquis à la question. C'est qu'il s'agit d'un fils d'Abou-Hammou. En effet, s'il s'agissait seulement d'un petit-fils de ce prince, le nombre de mots nécessaires pour compléter le texte serait évidemment trop considérable eu égard au vide qui reste à combler. En se-

cond lieu, il ne ressort pas moins clairement du fragment conservé que le fils d'Abou-Hammou dont il est ici question avait lui-même régné, car il était décoré du titre d'émir des Musulmans, réservé aux seuls souverains. Les quatre lettres لمين, formant la dernière syllable du mot المسلمين, ont d'aventure échappé à la mutilation, et constituent un indice précieux qui permet de couper court aux conjectures. Ce double point étant établi, il ne reste plus qu'à rechercher, parmi les fils d'Abou-Hammou, quel a pu être celui à qui notre épitaphe était consacrée.

Huit fils d'Abou-Hammou régnèrent successivement après leur père, dans un espace de soixante-quinze ans, qui s'étend de l'année 791 à l'année 866 de l'hégire. L'histoire les désigne dans l'ordre suivant :

1° Mouley-Abou-Tachefin-Abderrahman, qui règne trois ans et meurt de maladie à Tlemcen, en 795.

2° Mouley-Abou 'l-Hadjadj-Youçof. Celui-ci est dépossédé après dix mois de règne et meurt de mort violente chez les Beni-Amer, où il avait cherché un asile, au commencement de 796.

3° Mouley-Abou-Zeiyan. Expulsé; après avoir gouverné le Maghreb central environ cinq années, il meurt assassiné, loin de Tlemcen, en 801.

4° Mouley-Abou-Mohammed-Abdallah, qui a le même sort que le précédent, et s'en va mourir dans le royaume de Fez, en 804.

5° Mouley-Abou-Abdallah-Mohammed. Il meurt

à Tlemcen en 813. C'est celui dont le tombeau a été retrouvé dans le cimetière d'Abou-Hammou.

6° Mouley-es-Saïd, chassé de sa capitale par Abou-Malek; il meurt en exil, en 814.

7° Mouley-Abou-Malek-Abd-el-Ouahed. Il périt de mort violente, à Tlemcen, en 833. Son tombeau a été retrouvé et nous en reparlerons tout à l'heure.

8° Enfin, Mouley-Aboul 'l-Abbas-Ahmed. C'est un long règne qui finit aussi par un assassinat, en 866. Par ordre de son successeur, Abou 'l-Abbas est enterré à El-Eubbad, non loin du tombeau de Sidi-Boumedin.

Il ressort du résumé historique qui précède que des huit fils d'Abou-Hammou qui gouvernèrent après lui le Maghreb central, quatre seulement moururent à Tlemcen et purent y être inhumés. Ce sont Abou-Tachefin, Abou-Abdallah-Mohammed, Abou-Malek et Abou 'l-Abbas. Or, comme les tombeaux d'Abou-Malek et d'Abou-Abdallah ont été retrouvés, et que celui d'Abou'l-Abbas ne peut être recherché qu'à El-Eubbad, la question nous semble tranchée. L'épitaphe dont le fragment qu'on connaît a échappé à la destruction ne peut être que celle d'Abou-Tachefin.

Nous savons par quel crime ce prince se rendit maître du pouvoir; il fut le plus mauvais fils dont l'histoire ait fait mention. Mais, avant d'entrer en lutte ouverte avec son père, il l'avait fidèlement servi, et lui avait même, dans plus d'une occasion,

sauvé la honte d'une défaite; car il avait les qualités de l'homme de guerre, l'énergie, la décision, l'entrain et la fougue dans les mêlées du champ de bataille, précisément ce qui manquait à Abou-Hammou. Le Tenessy dit qu'il « déployait dans ses attaques la bravoure du lion. » Ce qu'il y avait de séve généreuse dans cette forte nature était gâté par les passions. L'ambition l'aveuglait; il était envieux, violent, cruel et débauché. C'est dans une de ses orgies nocturnes qu'il avait fait assassiner le secrétaire de son père, Yahia-ibn-Khaldoun, uniquement parce qu'il était jaloux de la confiance que le sultan témoignait à cet homme de mérite[1]. Une fois le maître, il fit mettre à mort ceux de ses frères qui lui donnaient le plus d'ombrage. Son père avait su se faire aimer; il voulut se faire craindre. Il y réussit à souhait. Grâce à la terreur qu'il inspirait, grands et petits restaient dans le devoir. Les tribus les plus promptes à s'émanciper se sentaient contenues. Il ne souffrait pas d'opposition à sa volonté; le châtiment suivait de près la révolte. Aussi, pendant son règne de trois ans et demi, son autorité fut-elle partout respectée et obéie. Comme on l'a vu, Abou-Tachefin n'était parvenu à déposséder son pére qu'avec l'appui de la cour de Fez, qui lui avait fourni les subsides en hommes et en argent nécessaires pour entrer en campagne. Le pouvoir une

[1] Le frère de l'illustre historien, auteur lui-même d'une histoire des Beni-Zeiyan. Cet assassinat fut commis dans une nuit du mois de ramadan de l'année 780 (1379). (*Hist. des Berb.* t. III, p. 475.)

fois conquis, il fallut tenir ses engagements. Abou-Tachefin avait promis de reconnaître la suzeraineté du sultan mérinide, de faire dire la prière publique en son nom et de lui payer un tribut annuel. Il dut se soumettre à ces conditions humiliantes. A vrai dire, cette vassalité, indigne d'un descendant de Yarmoracen, commençait à lui peser, et il songeait à s'y soustraire, lorsqu'il mourut âgé seulement de trente-trois ans, le 17 rebiâ second de l'année 795 (mai 1393). C'est cette date, nous en sommes convaincu, qu'on pourrait relever sur l'épitaphe qui nous occupe, si elle avait été retrouvée intacte.

12.

Marbre onyx parall. Long. 0m,70; haut. 0,22. Deux lignes en bordure.

وفاة رقية بنت امة الحق بنت مولاي عبد الواحد بن
مولاي ابو حمو

يوم الثانى ثمانية عشر يوم في شهر جماد الثانى عام
ثلاثة وعشرين بعد ثمانماية

Décès de Rokïa, fille d'Amat-el-Hak, fille de Mouley-Abd-el-Ouahed, fils de Mouley-Abou-Hammou, le lundi dix-huitième jour du mois de djoumad-et-tsani de l'année huit cent vingt-trois (823).

Cette date correspond à la fin de juin 1420 de notre ère.

Au laconisme et à la forme inusitée de l'inscription, il semblerait qu'il s'agit plutôt d'une constatation

d'état civil que d'une épitaphe. Les caractères ont beaucoup perdu de leur relief primitif, et la lecture en est difficile.

Rokïa était, sans aucun doute, une enfant morte au berceau, et c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer l'exiguïté du monument, de même que le peu d'apparat de l'inscription dont il était orné.

Elle était petite-fille du sultan régnant, dont voici l'épitaphe, recueillie dans les mêmes fouilles :

13.

Marbre rectang. Haut. $0^{m},45$; larg. 0,36. Sept lignes.

الحمد لله وحده
هذا قبر الملك العادل
الماجد المتوكل على الله
المجاهد في سبيل الله مولانا
ابي مالك عبد الواحد
ابن مولانا السلطان ابي حمو
رحمهما الله تعالى بمنه وجوده

Louange à Dieu seul ! Tombeau du roi juste, glorieux, qui mit sa confiance en Dieu, le combattant dans la voie divine, notre maître Abou-Malek-Abd-el-Ouahed, fils de notre maître le sultan Abou-Hammou. Que le Dieu très-haut, dans sa bonté et sa générosité, leur fasse miséricorde à tous deux !

Ce marbre est cassé. La brisure qui coupe de

biais l'inscription, en traversant la troisième et la quatrième ligne, l'a nécessairement endommagée; mais elle reste encore fort lisible, grâce au relief assez prononcé des caractères. L'ornementation se réduit à une simple bordure d'un goût médiocre.

Par une dérogation à l'usage ordinaire, le revers de la plaque contient une seconde épitaphe dont le texte a bien plus souffert que l'autre. Le voici avec ses lacunes, tel que nous l'avons lu :

الحمد لله وحده

هذا قبر السلطان مولانا عبد...... توفي...

.. .... ذي القعدة........ عام..........

بمنه وجوده وطوله

Louange à Dieu seul! Tombeau du sultan notre maître Abd... ...... Il est décédé ....dou'l-kâda... année............ dans sa bonté, sa générosité et sa longanimité.

La restitution des mots devenus illisibles, dans cette inscription de cinq lignes, ne saurait présenter aucune difficulté, et nous pensons qu'elle doit être opérée de la façon suivante :

« *Abd-el-Ouahed, fils de notre maître Abou-Hammou.* Il est décédé *le jeudi cinquième jour du mois de dou'l-kâda de l'année huit cent trente-trois* (833). *Que Dieu lui soit miséricordieux* dans sa bonté, sa générosité et sa longanimité!

Cette date précise de la mort d'Abou-Malek-

Abd-el-Ouahed, nous la connaissons par l'historien Et-Tenessy.

Il convient maintenant de jeter un coup d'œil rapide sur les principaux événements qui précédèrent l'élévation de ce prince au pouvoir et ceux qui marquèrent son règne de quatorze années.

Abou-Tachefin, fils aîné et successeur d'Abou-Hammou II, mourut en 795, laissant le gouvernement du Maghreb central aux mains débiles de son fils Abou-Tsabit-Youçof, beau cavalier, adonné aux plaisirs, mais sans énergie, et incapable de soutenir le poids d'un pareil héritage dans les circonstances difficiles où il venait de lui échoir. Un de ses oncles, Abou 'l-Hadjadj-Youçof, qui convoitait le pouvoir, n'eut point de peine à l'arracher des mains de ce jeune homme inexpérimenté, et, après un règne éphémère de quarante jours, Abou-Tsabit prenait le chemin de l'exil. Cette première violation de l'ordre de succession dans la branche aînée de la famille légitima, en quelque sorte, toutes les usurpations à venir. De là ce désordre inouï qui caractérise les soixante années qui suivirent, pendant lesquelles la nombreuse postérité d'Abou-Hammou se disputa avec acharnement, au grand détriment du bien public, un pouvoir toujours précaire, mais toujours envié.

Abou 'l-Hadjadj ne jouit pas longtemps de son triomphe. Il avait à peine régné dix mois qu'il fut, à son tour, dépossédé par son frère Abou-Zeiyan, et son historien dit fort justement: « Ainsi s'accom-

plit le décret porté contre lui par le souverain juge : « Suivant que tu jugeras, tu seras jugé[1]. »

Abou-Zeiyan avait su se ménager l'appui du sultan mérinide de Fez, et c'est avec le concours de ce puissant voisin qu'il était parvenu à renverser son frère. Quand cet appui lui manqua, il tomba à son tour; mais il fut assez adroit pour se maintenir pendant cinq ans, de 796 à 801. Son règne rappela à quelques égards celui d'Abou-Hammou. De même que son père, Abou-Zeiyan aimait les poëtes, les savants, les académies. Comme son père, il fondait une bibliothèque, et lui faisait don de plusieurs copies du Coran entièrement écrites de sa main. Il composait des vers, et allait même jusqu'à approfondir les doctrines ardues du soufisme dans un ouvrage intitulé : « Livre du conseil au sujet du jugement de la raison entre l'âme tranquille et l'âme passionnée. » En un mot, c'était un prince lettré, pacifique, bienveillant, d'allures aimables et avenantes, qui réussit à se concilier l'affection des grands et des petits. Ainsi s'explique son règne, relativement assez long, et qui s'écoula paisiblement.

Mais la fin en fut lamentable. Les Mérinides, ayant apparemment à se plaindre de lui, abandonnèrent tout d'un coup son parti pour favoriser celui de son frère Abou-Mohammed-Abdallah, qui se déclarait ouvertement son compétiteur. Abou-Zeiyan fut chassé de sa capitale et réduit à aller, de tribu

[1] Tenessy, p. 95.

en tribu, implorer un asile qui lui était partout refusé. Il périt enfin misérablement sous les coups d'un assassin soudoyé par son frère. Le nouveau sultan, si l'on en juge d'après des données historiques fort incomplètes, se distinguait par une certaine aptitude aux affaires, et il parvint à garder le gouvernement trois ans, de 801 à 804.

Abandonné à son tour par les Mérinides, sans le secours desquels il était impuissant, Abou-Mohammed dut céder la place à son frère Abou-Abdallah. Celui-ci n'était pas non plus sans talent. Plus habile ou plus heureux que son prédécesseur, il se maintint neuf ans à la tête du pouvoir et mourut tranquillement dans son lit. On a vu plus haut que le tombeau de ce prince a été retrouvé, et nous avons déjà parlé de lui avec quelques détails.

En mourant, dans le courant de l'année 813, Abou-Abdallah avait transmis le pouvoir à son jeune fils Abderrahman, qui ne sut le garder que deux mois, au bout desquels il le résigna entre les mains de son oncle Mouley-Saïd. Celui-ci, à l'avénement du nouveau roi, se trouvait interné à Fez, où le sultan mérinide le tenait en chartre privée, afin de prévenir toute tentative de sa part contre Abderrahman, qui avait succédé à son père dans ses bonnes grâces. Mais Mouley-Saïd parvint à tromper la vigilance de ses gardiens ou à les corrompre, et il s'échappa. Arrivé à Tlemcen, les intelligences qu'il avait toujours eues dans la ville le servirent à propos; il pénétra dans la Mechouar, et, avec l'aide de

quelques personnages influents gagnés à sa cause, il eut facilement raison de la faible résistance que put lui opposer son neveu; il le déposa et se fit proclamer sultan. Les grands de la cour lui prêtèrent serment en cette qualité, comme ils devaient le prêter à son successeur, quelques mois plus tard.

Ce successeur fut Abou-Malek-Abd-el-Ouahed. Mouley-Saïd, prévoyant que le pouvoir pouvait lui échapper d'un moment à l'autre, s'était mis à puiser d'une main avide dans le trésor royal, qu'il avait trouvé, dit Tenessy, « rempli d'argent de bon aloi. » Il voulait se faire des créatures, avoir des apologistes de son usurpation, et il y réussit, car il répandait, sans compter, ses largesses. « Ces prodigalités, ajoute l'historien avec finesse, lui valurent force éloges et compliments de la part des écrivains affamés qui sont toujours prêts à vendre leurs plumes, pourvu qu'ils soient bien payés. » Mais les Mérinides, que cette dilapidation des deniers royaux ne laissait pas d'inquiéter, parce qu'ils y voyaient apparemment une atteinte à leurs droits de suzeraineté, résolurent de susciter un compétiteur à Mouley-Saïd. Ce compétiteur était tout trouvé. C'était son frère Abou-Malek, impatient lui-même de franchir les degrés du trône. On lui donna des hommes, de l'argent, et il marcha sur Tlemcen. Mouley-Saïd s'avança à la rencontre de son frère, et il voulait engager le combat; mais Abou-Malek, le trompant par une manœuvre habile, évita d'en venir aux mains, et poussa droit vers Tlemcen où il avait des amis

prêts à le seconder. Il y entra, à la nuit tombante, avec une partie des siens, et s'installa dans le palais, où les personnages les plus notables de la ville s'empressèrent de faire acte de soumission et d'hommage à leur nouveau sultan. Mouley-Saïd, resté en dehors de la place, se vit abandonné de tous ses partisans; il prit alors la fuite, «se lamentant, tournant et retournant ses mains, mais y cherchant vainement les richesses qu'elles n'avaient pas su conserver[1].»

Ces événements se passaient vers le milieu de l'année 814. Abou-Malek, en possession du gouvernement, déploya des talents d'homme d'État qui lui attirèrent l'estime et les sympathies de tout ce qui restait franchement dévoué à la cause abdelouadite. Bien qu'il eût accepté l'appui des Mérinides dans son entreprise contre son frère, il résolut, dès qu'il fut le maître, de secouer ce joug humiliant, et de relever, aux yeux de son peuple comme aux siens, l'honneur de sa maison. Il leur déclara la guerre, et dirigea avec succès plusieurs expéditions contre les villes frontières du royaume de Fez. Son influence devint telle dans cette partie du Maghreb, qu'il réussit à rétablir un arrière-petit-fils du sultan Abou-Einan sur le trône de ses ancêtres, dont un parti puissant l'avait injustement dépossédé. La renommée militaire qu'Abou-Malek s'était acquise par ses faits de guerre, et son administration intelligente avaient fortement consolidé son pouvoir. Il

[1] Et-Tenessy, p. 112.

en jouissait paisiblement, et, fidèle à la tradition paternelle, il encourageait les savants et les poëtes, attirant à Tlemcen tous ceux qui avaient une célébrité chez ses voisins, lorsque tout à coup cette paix fut troublée par des événements qu'il n'avait pas prévus, et auxquels il ne sut point parer. Un fils d'Abou-Tachefin II, représentant, à ce titre, les droits légitimes de la branche aînée, était parvenu à mettre dans ses intérêts le sultan hafside de Tunis, Abou-Farès. Celui-ci lui fournit, à certaines conditions éventuelles, en cas de succès, des hommes et de l'argent pour se mettre en campagne et faire valoir ses droits du mieux qu'il pourrait. Mohammed, fils d'Abou-Tachefin, s'avança donc à petites journées dans la direction de Tlemcen, évitant avec soin d'ébruiter ses projets, et déjouant, par une marche habile, la vigilance des espions apostés par son oncle. Il y réussit si bien, qu'il était déjà presque en vue de la place avant qu'Abou-Malek eût eu le temps de réunir ses hommes d'armes et de se mettre sur la défensive. Le sultan ne tenta même pas le combat. Il s'enfuit précipitamment, et le prétendant prit, sans coup férir, possession de la résidence royale. Cela se passait dans le mois de djoumad second de l'année 827.

Ici se placent les événements que nous avons racontés plus haut, à propos du tombeau de l'émir El-Montecer. Abou-Malek, jaloux de réparer son échec, mit alors en jeu toutes les finesses de la diplomatie. Il réussit à se concilier, à son tour, l'amitié

du sultan hafside, qui n'hésita pas à sacrifier son ancien protégé pour servir la cause de son nouvel allié. Il lui donna des subsides, lui permit de recruter dans ses États une petite armée et se détermina même, sur les instances de son hôte, à la commander en personne. Ce plan eut un plein succès. Tlemcen fut investie et réduite, au bout de quelques jours, à capituler. Abou-Malek y rentra dans le courant du mois de redjeb 831.

Mais le prétendant Mohammed, ne se tenant pas pour battu, se réfugia dans les montagnes du Dahara. Il trouva dans les tribus belliqueuses de ces contrées des gens prêts à servir sa cause, et les contingents de guerre qu'il parvint à y rassembler le mirent en état d'entreprendre une nouvelle campagne. Abou-Malek réduit, cette fois, à ses propres forces, et trahi par une partie des siens, succomba dans cette lutte inégale. Il fut amené prisonnier à son vainqueur, qui le fit périr dans la matinée du jeudi 5 de dou'l-kâda 833 (août 1430).

Ainsi finit le règne du sultan dont on vient de lire l'épitaphe, et qui, à tout prendre, n'était pas un prince méprisable, puisque, avant sa première dépossession, il avait tenu le pouvoir pendant douze ans, d'une main ferme et respectée.

Mohammed fils d'Abou-Tachefin ne profita guère de sa victoire. Le sultan hafside avait à cœur de venger la mort de son allié Abou-Malek et l'affront qui lui avait été fait à lui-même. Il marcha contre Tlemcen, mais Mohammed ne l'attendit

pas. A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, il se hâta d'abandonner sa capitale quatre-vingt-quatre jours seulement après sa réinstallation. Il alla demander asile aux Beni-Izenacen. La vengeance d'Abou-Farès n'était pas satisfaite. Il s'efforça donc, au moyen de fausses promesses, d'attirer le fugitif auprès de lui. Il y réussit, et lorsque le malheureux se fut livré, il le fit mettre à mort sans autre forme de procès.

Quand le sultan Abou-Farès quitta Tlemcen pour retourner à Tunis, on vint lui demander à qui il confiait le gouvernement du Maghreb central. « Au sage Ahmed, répondit-il, car je ne connais personne plus digne du trône que lui. » Mouley-Abou 'l-Abbas-Ahmed est le dernier des fils d'Abou-Hammou qui soit parvenu au pouvoir. Il eut le rare bonheur de s'y maintenir trente-deux ans, de 834 à 866, ce qui semblerait témoigner en faveur de cette sagesse que lui reconnaissait le sultan hafside. Son règne fut pourtant agité comme ceux de tous ses prédécesseurs. Il eut maint combat à livrer contre des tribus révoltées, une longue lutte à soutenir contre le dernier de ses frères, Abou-Yahia, qui cherchait à le déposséder. Celui-ci se trouva même assez fort pour s'emparer d'Oran en 838 et s'y maintenir jusqu'en 852. Vers le même temps, Abou 'l-Abbas avait à réprimer, dans Tlemcen même, une sédition à la tête de laquelle se trouvait un de ses neveux, Ahmed, fils d'En-Nacer, qui paya de sa vie cette échauffourée. Le sultan sut faire face à ces embarras avec une suf-

fisante énergie, et il s'en tira à son honneur. Mais ce qui déjoua toute sa politique et devint la grande préoccupation de son règne, ce fut la conduite habilement perfide de son neveu, Abou-Zeiyan-Mohammed fils d'Abou-Tsabit, qui, sans l'attaquer à visage découvert au siége de son gouvernement, sut se créer un parti assez puissant et réunir des forces assez imposantes pour lui enlever successivement ses places les plus fortes, et s'y créer une petite souveraineté indépendante qui devait l'acheminer à la royauté. Abou-Zeiyan mourut, il est vrai, avant d'avoir accompli jusqu'au bout son œuvre de démembrement, mais son fils Abou-Abdallah-Mohammed l'acheva avec succès, comme nous le verrons dans la suite. Abou'l-Abbas ne se sentait plus en sûreté dans sa capitale; aussi fit-il entourer son palais et les édifices qui en dépendaient d'une forte muraille crénelée qui existe encore de nos jours [1] L'historien Et-Tenessy, de qui nous tenons ce fait, ajoute non sans malice : « Ce fut un embellissement pour la ville de Tlemcen, mais dont le sultan ne retira jamais aucune utilité. Son érection, Dieu le sait, ne servit qu'à faire dépouiller injustement les propriétaires des maisons voisines qu'il fallut abattre pour cela. » Était-ce comme diversion aux soucis de la politique que le sage Abou'l-Abbas recherchait la société des savants distingués de son temps? Il

[1] C'est le mur du Mechouar, qui longe la belle esplanade plantée d'arbres dont les Tlemcéniens font aujourd'hui leur promenade favorite.

est certain qu'il les aimait, qu'il les attirait à sa cour, et se plaisait dans leurs doctes entretiens. Ibn-Merzouk-el-Hafid, la plus grande illustration de ce règne, était un de ses familiers et jouissait de toute sa confiance. Quand ce savant homme mourut, en 842, le sultan en témoigna beaucoup de regret. Il assista à ses funérailles, et le fit enterrer dans le cimetière de la famille royale, au Vieux-Château [1] Élevé à cette école de haute science religieuse, Abou 'l-Abbas était lui-même fort adonné à la piété. Il restaura les colléges et les mosquées; il surveillait la perception des revenus affectés aux établissements religieux, et ne souffrait pas qu'une obole en fût détournée. Son conseiller le plus intime, pendant une partie de son règne, fut le Sid-Hacen-ben-Makhlouf, le plus fameux ascète de ce temps-là. Après la mort de ce saint personnage, Abou 'l-Abbas fit élever hors des remparts de la ville, au milieu des jardins, une petite mosquée qu'il consacra sous l'invocation de ce nom vénéré. Ce monument subsiste encore aujourd'hui. Son minaret de briques noircies par le temps, avec ses panneaux incrustés de mosaïques, mérite d'être remarqué [2]

Vers le milieu de l'année 866 (1462), Abou 'l-Abbas-Ahmed fut renversé par son petit-neveu Abou-

[1] M. Cherbonneau a publié dans l'*Annuaire archéologique* de Constantine (1854-1855) une excellente notice sur Ibn-Merzouk-el-Hafid et ses ouvrages.

[2] Voy. pour l'histoire des successeurs d'Abou-Hammou, Et-Tenessy, dans la trad. de M. l'abbé Bargès, p. 83 à 135, et le *Bostan*, pour la vie d'Ibn-Merzouk et celle du Sid-Hacen-ben-Makhlouf.

Abdallah-Mohammed, fils d'Abou-Zeiyan, qui prit, dans la suite, le surnom d'El-Motawekkel-al-Allah. Nous dirons tout ce que l'on sait de l'histoire de ce prince, après avoir parlé auparavant de ceux des tombeaux découverts dans nos fouilles qui se rapportent à des membres de sa famille.

14.

Marbre onyx rectang. Haut. $0^m,60$; larg. 0,30. Neuf lignes.

الحمد لله هذا
قبر الحرة الجليلة المنعمة
المرحومة ملوكة بنت
الشيخ المرحوم عثمان
بن مشعل رحمها الله
زوجة السلطان الملك الطاهر
الاصيل ابي عبدالله محمد ايده
الله توفيت في شهر الله رجب
عام سبعة وستين وثمانماية

Louange à Dieu ! Ce tombeau est celui de haute, noble et fortunée dame, maintenant en possession de la miséricorde divine, Melouka, fille de feu le cheikh Othman-ben-Mechâl, que Dieu la reçoive en sa miséricorde ! épouse du sultan, le roi pur et de noble race, Abou-Abdallah-Mohammed. Que Dieu lui soit en aide ! Elle est décédée dans le mois divin de redjeb de l'année huit cent soixante-sept (867).

L'encadrement de cette épitaphe, aux coins fleurdelisés, est d'un style simple, gracieux, non surchargé d'ornements souvent confus, comme il s'en trouve sur d'autres monuments du même genre. C'est un spécimen intéressant de l'art décoratif des tombeaux à cette époque. Les caractères de l'inscription ont un beau relief, et le marbre, d'un onyx très-pur, sauf une légère cassure à l'un des angles de sa partie inférieure, a été retiré des fouilles dans un état parfait de conservation.

Sur le Chahed qui faisait face à l'épitaphe, on lit l'inscription suivante :



« Dis : O mes serviteurs ! Vous qui vous êtes perdus vous-mêmes, ne désespérez pas cependant de la miséricorde divine, car Dieu pardonne tous les péchés. Il est l'Indulgent, le Miséricordieux ! » Ce verset, le 54° de la 29° sourate du Coran, est précédé de la formule sacramentelle : « Préservez-moi, mon Dieu, de Satan le lapidé ! »

La date de redjeb 867 correspond à avril 1463 de notre ère. Lorsque mourut la sultane Melouka, il y avait juste un an que son époux Abou-Abdallah-Mohammed s'était emparé du pouvoir.

15.

Marbre rectang. Haut. $0^{m},76$; larg. 0,31. Six lignes.

الحمد لله هذا

قبر الحاجة المرابطة

ياسمين توفت رحمها
الله شهر رجب المبارك
عام ستة وسبعين
وثمانماية

Louange à Dieu ! Tombeau de la pèlerine, vouée au service de Dieu, Yasmine, décédée, Dieu la reçoive en sa miséricorde ! dans le mois de redjeb le béni de l'année huit cent soixante-seize (876).

La mort de cette femme, de cette maraboute, si ce néologisme, qui rend de plus près le mot arabe, trouvait par là son excuse, sa mort, disons-nous, arriva la dixième année du règne du sultan Abou-Abdallah-el-Motawekkel, en janvier 1472. Ainsi, ce fut ce prince qui ordonna son inhumation dans le cimetière royal du Vieux-Château. Le tombeau de la dame Yasmine touchait à celui de la sultane Melouka, morte neuf années auparavant. Peut-être existait-il entre ces deux dames des liens de parenté, ou bien elles s'étaient aimées pendant leur vie, et l'on voulut qu'elles reposassent l'une auprès de l'autre après leur mort. Le nom de Yasmine, qui, dans les temps plus modernes, ne s'est plus guère donné qu'aux femmes esclaves, était alors un nom aristocratique. Cette dame, devenue célèbre surtout par sa piété, pouvait bien être aussi de haute naissance et appartenir à la famille du cheikh Othman, père de la reine. Par là, cette faveur d'une sépul-

ture privilégiée se justifiait d'elle-même. Mais, sans chercher d'autres motifs, ce fut peut-être à son seul renom de sainteté que Hadja-Yasmine fut redevable d'un tel honneur. Quoi qu'il en soit, la tombe de la sainte femme avait été plus respectée par les siècles que celle de la reine Melouka. Abritée par un petit monument en forme d'arc voûté, très-solidement construit, elle avait pu résister à tous les bouleversements successifs qui avaient plus ou moins dégradé les autres sépultures. Les marbres tumulaires étaient restés droits et solides sur leur base; le caveau n'avait pas été endommagé, et le squelette gisait intact sur sa couche de pierre. Cette particularité nous a permis de constater deux choses : la première, que le niveau de l'ancien sol se trouvait à deux mètres environ au-dessous du niveau du sol actuel, formé de remblais; la seconde, que la disposition intérieure des caveaux avait dû être la même que celle déjà observée dans les fouilles de Sidi-Ibrahim. De là cette quantité prodigieuse de fragments de marbre, de mosaïques, de carreaux de faïence émaillée, qui avaient servi, dans l'un et l'autre cimetière, au revêtement de ces cryptes et à leur décoration intérieure.

16.

Marbre rectang. Haut o^{m},52; larg. o,18. Six lignes.

الحمد لله هذا

قبر ملوكة

بنت الشيخ يعقوب

توفيت في ربيع

عام خمسة

سبعين وثمانية

Louange à Dieu! Tombeau de Melouka, fille du cheikh Yakoub, décédée en rebiâ de l'année huit cent soixante-quinze (875).

C'est en septembre 1470 que mourut cette jeune fille, car c'est bien d'une enfant qu'il s'agit. Les petites dimensions du marbre tumulaire dépourvu d'ornements et le laconisme de l'épitaphe ne peuvent laisser à cet égard aucun doute. La tombe de la jeune Melouka était tout auprès de celle de la sultane, son homonyme. Le cheikh Yakoub, comme le cheikh Othman, était apparemment allié à la famille royale, puisqu'il avait obtenu pour sa fille les honneurs d'une telle sépulture.

17.

Marbre rectang. Haut. $0^{m},30$; larg. 0,27. Six lignes.

الحمد لله هذا قبر الامير

الجليل الحافل الاصيل الذى

له الفضل والثناء الشهير

ابو النجباء سالم ابن مولانا

امير المسلمين

المتوكل على رب العلمين

. . . .

Louange à Dieu ! Ce tombeau est celui de l'Émir illustre, noble et plein de vertu, qui avait en partage le mérite et la réputation, le martyr de la foi, issu d'augustes ancêtres, Salem, fils de notre maître l'émir des Musulmans, qui mettait sa confiance dans le maître des mondes. . . . .
. . . .

Ce marbre tumulaire est brisé vers le milieu; la hauteur, réduite à trente centimètres, devait être environ du double, à en juger par la plupart des monuments du même genre. Il a été impossible de retrouver les fragments qui auraient complété l'épitaphe. Cette lacune est à regretter. Il est incontestable qu'il s'agit d'un fils d'Abou-Abdallah-el-Motawekkel; mais il eût été intéressant de savoir la date de sa mort, parce que cette indication pouvait venir à l'appui de nos conjectures sur la circonstance qui fit décerner à l'émir Salem le titre de martyr de la foi. Il est permis, en effet, de supposer que ce prince survécut assez longtemps à son père, et qu'il ne mourut que dans les premières années du x^e^ siècle de l'hégire, de 1505 à 1510. Les Espagnols étaient déjà maîtres de Mers-el-Kebir et d'Oran; ils commençaient même à pousser des reconnaissances militaires assez avant dans l'intérieur du pays. Les troupes castillanes et les goums du sultan de Tlemcen avaient de fréquentes occasions d'en venir aux mains,

et l'on peut conjecturer, avec vraisemblance, que ce fut dans une de ces rencontres avec les chrétiens que l'émir Salem succomba les armes à la main, en martyr de sa foi.

18.

Marbre onyx rectang. Haut. 0m,62 ; larg. 0,31. Dix lignes.

الحمد لله هذا قبر
مرعى المملكة وحبة
قلبها المذكور لفاضل
الاسعد المبرور المرحوم
المولى ابي حفص عمر ابن
السلطان الصالح العادل
امير المسلمين المتوكل على رب
العلمين مولانا ابي عبد
الله محمد اخذ الله بيده
بفضل محمد نبيه وعبده

Louange à Dieu ! Tombeau de celui qui était l'espérance de la royauté et l'objet de sa prédilection, le renommé, l'excellent, le très-fortuné, le vertueux, qui repose dans le sein de la miséricorde divine, le seigneur Abou-Hafs-Omar, fils du sultan intègre, juste, l'émir des Musulmans, qui met sa confiance dans le maître des mondes, notre maître Abou-Abdallah-Mohammed. Que Dieu daigne le prendre par la main, par la grâce de Mohammed, son prophète et son serviteur !

Ce marbre est beau, parfaitement intact. Les caractères, d'un type assez pur, ont conservé du relief, et le style de l'ornementation n'est pas sans mérite. Le soin qui avait présidé à la décoration de ce tombeau survit comme un témoignage des regrets qu'avait inspirés celui en l'honneur duquel il avait été élevé. C'était, à ce qu'il paraît, un prince de grande espérance, et l'on pourrait inférer du début de son épitaphe que le sultan son père l'avait associé, dans une certaine mesure, à son gouvernement. Cette fois encore l'absence de date est regrettable, et c'est une dérogation à l'usage constamment suivi, qu'il est difficile de s'expliquer. Mais comme il est évident que l'émir Abou-Hafs mourut du vivant de son père, cette mort dut arriver entre les années 866 et 880; car, ainsi que nous le ferons voir plus loin, on ne saurait assigner au règne d'El-Motawekkel une durée de plus de quatorze années.

Une seconde inscription décorait le tombeau d'Abou-Hafs. Elle est ainsi conçue : « Dieu me préserve de Satan le lapidé! Tout périra, excepté la face de Dieu. A lui appartient la toute-puissance, et c'est à lui que vous retournerez! » (Coran, sour. XXVIII, v. 88.)

19.

Marbre onyx rectang. Haut. $0^{m},53$; larg. 0,20. Sept lignes.

الحمد لله هذا

قبر مولاي محمد ابن

مولايْ داود بن مولايْ
بلحسن توفي في
شعبان عام سنة
وثمانين وثمان
ماية

Louange à Dieu! Tombeau de Mouley-Mohammed, fils de Mouley-Daoud, fils de Mouley-Belhacen, décédé en châban de l'année huit cent quatre-vingt-six (886).

C'est le tombeau d'un prince mort dans la première jeunesse; mais quel était son degré de parenté avec la famille régnante, c'est ce qu'il est tout à fait impossible de déterminer en l'absence de données historiques suffisantes. Le titre de Mouley qui lui est donné, ainsi qu'à son père et à son aïeul, indique d'une manière non douteuse que ces personnages étaient de race royale. La date correspond à octobre 1481.

20.

Marbre blanc rectang. Haut. 0m,60; larg. 0,48. Huit lignes.

الحمدْ لله وحده
هذا قبر الامير الجليل
ولي التفضيل والفعل الجميل
الذى شهد بفضله وعلو قدره ابنا الفضل

ابو عبد الله محمد ابن السلطان المتوكل

على الله مولانا ابي عبد الله ايده الله توفي

رحمه الله في حادي عشر القعدة

عام ٩١٣ ثلاثة عشر وتسعمية

Louange à Dieu seul ! Ce tombeau est celui de l'Émir illustre, le premier par l'excellence du mérite et la noblesse des actions, celui dont les hommes éminents attestaient la supériorité et la haute valeur, Abou-Abdallah-Mohammed, fils du sultan qui mettait sa confiance en Dieu, notre maître Abou-Abdallah, Dieu lui soit en aide ! Il est décédé, Dieu lui fasse miséricorde, le onze de dou 'l-kâda de l'année neuf cent treize (913).

La date de novembre 1508 correspond à celle que nous venons de relever sur cette épitaphe. L'émir Mohammed mourut donc à peu près dans le même temps que son frère Salem, si les conjectures faites au sujet de ce dernier ne passent point pour trop hasardées. A l'époque de la mort de ces deux princes, le pouvoir royal était aux mains de leur neveu, Abou-Abdallah-Mohammed, fils de Mouley-et-Tsabiti, qui commençait son règne au milieu des complications politiques qu'avait amenées la conquête de Mers-el-Kebir par les Espagnols.

Le marbre relevé sur la tombe de l'émir Mohammed est écorné en plusieurs endroits. Heureusement, l'épitaphe est demeurée intacte. Les caractères, d'un modelé assez distingué, sont un peu frustes, particulièrement dans les trois dernières

lignes. L'encadrement, formé d'arabesques entrelacées, est de bon goût, mais il a beaucoup perdu de son relief.

Par l'avénement d'Abou-Abdallah-Mohammed-el-Motawekkel, en 866, la cause de la légitimité avait triomphé. En effet, ce prince, arrière-petit-fils d'Abou-Tachefin successeur d'Abou-Hammou II, était devenu, par la mort de son père Abou-Zeiyan-Mohammed fils d'Abou-Tsabit, le chef de la branche aînée de la famille. Son père, un habile homme, avec une énergie qui ne se démentit jamais, lui avait frayé doucement, pas à pas, le chemin du trône. Au lieu de faire tout d'abord une tentative, qui risquait d'échouer, contre Tlemcen la résidence royale, il avait procédé par des attaques successives, et, à de longs intervalles, contre les autres places importantes du Maghreb central. Celles d'Alger, de Médéah et de Milianah étaient ainsi tombées en son pouvoir, et il avait été assez heureux pour s'y maintenir; car le faible et dévot Abou 'l-Abbas-Ahmed n'était pas de taille à lui opposer une résistance sérieuse. Après sa mort arrivée en 853, à la suite d'une sédition que la dureté de son gouvernement avait excitée parmi les Algériens, l'héritier de son nom et de ses droits, Abou-Abdallah, poursuivit ses projets lentement, mais sûrement, pendant douze années, et après s'être emparé successivement de Tenès, de Mostaganem et d'Oran, le démembrement du royaume de Tlemcen étant un fait consommé; il n'eut qu'à se présenter devant la capitale, qui lui ouvrit ses

portes sans résistance. C'est ainsi qu'Abou-Abdallah-el-Motawekkel arriva au pouvoir. Comment en usa-t-il? Ici, l'histoire va nous faire défaut, et la tradition ne nous servira pas davantage, car le nom d'El-Motawekkel a laissé peu de traces dans les souvenirs des Tlemcéniens. Mohammed-et-Tenessy, qui vivait sous son règne et à sa cour, arrête son récit à l'année 868. Nous ne connaissons par lui que deux faits. Le nouveau sultan s'était d'abord montré fort bienveillant à l'égard de son prédécesseur Abou'l-Abbas, et avait facilité son passage en Espagne, voulant, dit l'historien, « le soustraire ainsi au mépris et aux railleries du monde. » Mais Abou'l-Abbas, peu reconnaissant de ce bon procédé, se hâta, dès qu'il le put, de repasser en Afrique, recruta des partisans, se composa une petite armée, et parut devant Tlemcen qu'il tint assiégée pendant quinze jours. Il fut battu et tué. El-Motawekkel ordonna que son corps fût inhumé à El-Eubbad. A quelque temps de là, des amis de ce prince, voulant venger sa mort, tentèrent contre la ville une nouvelle attaque, qui échoua misérablement. Voilà les deux seuls événements que nous connaissions par la chronique de Tenessy. Ensuite, la nuit se fait et l'obscurité devient complète. On sait cependant, par la tradition, que Mohammed-et-Tsabiti, successeur d'El-Motawekkel, mourut, après un règne de trente ans, l'année même de la prise de Mers-el-Kebir par les Espagnols, c'est-à-dire en 1505. Il était donc arrivé au pouvoir en 1475 de

notre ère, 880 de l'hégire, et par conséquent son prédécesseur, dont l'avénement datait de 866, avait régné quatorze ans.

Malgré l'absence de tout document historique, il est permis de supposer sans témérité que ce règne, pas plus que ceux qui l'avaient précédé depuis un demi-siècle, ne fut exempt d'intrigues, de rivalités de famille, de troubles intérieurs, et qu'il eut à soutenir plus d'une lutte contre les grandes tribus vassales qui, à chaque changement de règne, cherchaient à s'émanciper. On peut même croire avec vraisemblance que la petite monarchie du Maghreb central, de plus en plus affaiblie par ces révoltes ouvertes, qu'elle devenait de moins en moins capable de réprimer, dut subir, dès cette époque, des tentatives de démembrement partiel, qui s'accusèrent tout à fait sous le règne suivant, où l'on vit Tenès, Mostaganem et d'autres villes s'ériger en principautés indépendantes. Les traditions chevaleresques s'étaient éteintes. La politique était sans prévoyance et sans vigueur; le gouvernement voyait ses moyens d'action lui échapper, en même temps que ses ressources financières commençaient à décroître. Et pourtant, malgré cet appauvrissement des forces vives de l'État, Tlemcen, la capitale, conservait de l'éclat et de la grandeur. Ses rois étalaient encore le faste d'autrefois. Son commerce, protégé par de larges franchises, entrait à peine dans la période de décadence où il devait sombrer cinquante ans plus tard. Sa campagne était toujours

richement cultivée; elle était fière de ses monuments; ses goûts littéraires subsistaient encore, et elle montrait avec orgueil ses académies que la science d'un Sidi-Senouci, d'un Sidi-Zekri et d'un Tenessy illuminait d'un dernier reflet[1].

Jean Léon, cet exilé de Grenade qui était venu chercher un refuge en Afrique, séjourna quelques mois à la cour du successeur d'El-Motawekkel[2] Il a tracé de Tlemcen un tableau très-vivant qui nous la dépeint telle qu'elle était à l'époque dont nous nous occupons. Écoutons-le donc parler dans la langue encore jeune, mais déjà bien française, de son traducteur du XVI^e siècle.

« Telensin est une grande et royale cité. Du temps du roi Abou-Tachefin, elle parvint jusqu'au nombre de seize mille feux[3]. Si elle était accrue en grandeur, elle n'était pas moindre en civilité et honnête

[1] Sous le titre de *Documents inédits sur Es-Senouci*, M. Cherbonneau a publié dans la *Revue asiatique* (cahier de février 1854) une très-intéressante notice sur la vie et les ouvrages de ce célèbre personnage, dont le nom est en grande vénération à Tlemcen. Le même auteur a inséré dans la *Revue africaine*, t. I^{er}, p. 212, une notice très-substantielle sur Mohammed-et-Tenessy. De notre côté, nous avons publié dans le même recueil, livr. de mai et juillet 1861, une étude biographique assez étendue sur Sidi-Senouci et Sidi-Zekri.

[2] « Ego per aliquot menses in hujus regis aula agens, maximam expertus sum ejus liberalitatem. » (*Joan. Leonis Africani de totius Africæ descriptione libri IX*, Anvers, 1556.) La traduction que nous citons est de Jean Temporal. Elle parut cette même année 1556 sous ce titre : *Historiale description de l'Afrique*, tierce partie du monde, en Anvers, chez Jean Bellere, in-4°. Elle a été réimprimée en 1830, par ordre du gouvernement français, 4 vol. in-8°.

[3] Il s'agit du sultan Abou-Tachefin I^{er}, qui régna de 1318 à 1336.

façon de vivre. Après la déchute de la maison de Merin, elle fut aucunement relevée et parvint jusqu'au nombre de douze mille feux[1]. Tous les marchands et artisans sont séparés en diverses places et rues, comme nous avons dit de la cité de Fez; mais les maisons ne sont pas si belles, ni de telle étoffe et coutanges. Outre cela, il y a de beaux temples et bien ordonnés. Puis se trouvent cinq colléges d'une belle structure, ornés de mosaïques et d'autres ouvrages excellents, dont les aucuns furent édifiés par les rois de Telensin et autres par ceux de Fez. Il y a encore plusieurs étuves et de toutes sortes, mais elles n'ont l'eau tant à commandement que celles de Fez. Il s'y trouve davantage un grand nombre d'hôtelleries à la mode africaine, entre lesquelles il y en a deux où logent ordinairement les marchands génois et vénitiens, puis une grande rue en laquelle demeurent un grand nombre de Juifs, jadis fort opulents, et portent un turban jaune en tête, afin qu'on les puisse discerner d'entre les autres.

« Plusieurs fontaines s'écoulent dans la cité, mais les sources sont au dehors, de sorte que facilement les ennemis en pourraient détourner l'eau. Et sont les murailles merveilleusement hautes et fortes, donnant l'entrée par cinq portes très-commodes et bien ferrées, joignant lesquelles sont les loges des officiers, gardes et gabeliers. Du côté du midi est le palais royal ceint de hautes murailles en manière de

[1] Sous le règne de Abou-Hammou II, de 1359 à 1389.

forteresse, et par dedans embelli de plusieurs édifices et bâtiments avec beaux jardins et fontaines, étant tous somptueusement élevés et d'une magnifique architecture. Il a deux portes, dont l'une regarde vers la campagne, et l'autre (là où demeure le capitaine du château) est du côté de la cité, hors laquelle se voient de belles possessions et maisons, là où les citoyens ont accoutumé au temps d'été demeurer pour le bel ébat qu'on y trouve. C'est qu'outre la plaisance et la belle assiette du lieu, il y a des puits et fontaines vives d'eau douce et fraîche; puis au dedans le pourpris de chacune possession sont des treilles de vignes qui produisent des raisins de diverses couleurs et d'un goût fort délicat, avec des cerises de toutes sortes et en si grande quantité, que je n'en vis jamais tant en lieu où je me sois retrouvé. Outre cela, il y croît des figues douces qui sont noires et grosses et fort longues, lesquelles on fait sécher pour manger en hiver, avec pêches, noix, amandes, melons, citrouilles et autres espèces de fruits. Sur un fleuve nommé Sefsif, distant de la cité par l'espace de trois milles, il y a plusieurs moulins à bled, et d'autres aussi plus prochains d'icelle, en une côte de la montagne appelée El-Calha.

« Hubbed est une petite cité comme un bourg distante de Telensin environ un mille et demi du côté du midi, édifiée en une montagne, bien peuplée et fort civile, et garnie de plusieurs artisans, mêmement de teinturiers de draps. Là se voit un

temple et au dedans un sépulcre d'un saint bien renommé, pour lequel voir il faut descendre plusieurs marches de degrés, et est fort vénéré par les habitants et voisins de cette cité, lesquels y dressent leurs vœux, faisant plusieurs aumônes en l'honneur d'icelui, et l'appellent Sidi-Boumedian. Il y a encore fort beau collége et hôpital pour recevoir les étrangers, qui furent bâtis par aucuns rois de Fez de la maison de Merin, comme il se peut voir encore par certaines tables de marbre sur lesquelles leurs noms sont gravés.

« Les habitans de Telensin sont divisés en quatre parties, écoliers, marchands, soldats et artisans.

« Les marchands sont pécunieux, opulents en possession, hommes justes, ayant en singulière recommandation la loyauté et honnêteté de leurs affaires, et prenant merveilleusement grand plaisir à tenir la cité garnie, en sorte que, pour y faire conduire la marchandise, se transportent au pays des noirs.

« Les artisans sont fort dispos et bien pris de leurs personnes, menant une très-plaisante vie et paisible, et n'ont autre chose qui leur revienne mieux qu'à se donner au bon temps.

« Les soldats du roi sont tous gens d'élite et soudoyés selon qu'on les sent suffisants et mettables; tellement que le moindre d'entre eux touche trois ducats par mois, et est ordonné ce salaire pour homme et cheval, car en Afrique on entend tout soldat pour cheval-léger.

« Les écoliers sont fort pauvres et demeurent aux colléges avec une très-grande misère; mais quand ils viennent à être doctorés, on leur donne quelque office de lecteur ou notaire, ou bien ils se font prêtres.

« Les marchands et citoyens sont honorablement vêtus, et le plus souvent mieux en ordre que ceux de Fez, parce qu'à dire vrai, ils sont plus magnifiques et libéraux.

« Le roi de Telensin tient une telle gravité et réputation qu'il se laisse voir peu souvent et ne donne audience, sinon aux plus grands et principaux de sa cour, lesquels puis après expédient les choses suivant l'ordre et le style accoutumés. Il porte habits dignes de sa majesté, et est fort brave le cheval qu'il chevauche; mais il ne s'arrête aux pompes et cérémonies parce qu'il ne tient pas plus haut de mille chevaux. Néanmoins, en temps de guerre, qu'il accompagne son armée, il assemble tous les Arabes et paysans, lesquels il soudoie pour tout le temps qu'il pense maintenir la guerre. Il fait battre des ducats, lesquels, pour être fort larges, pèsent un ducat et le quart de ceux d'Italie, avec d'autre monnaie d'argent, cuivre et d'autre diversité de métaux. Et outre ce, il dépend largement aux choses extraordinaires de sa maison, pour être très-courtois et libéral seigneur. Ses revenus vont à trois cent mille, voire quatre cent mille ducats[1]. »

[1] Environ trois à quatre millions de francs. Mais ces revenus de-

La riante campagne des environs de Tlemcen méritait assurément les louanges que lui a données Léon l'Africain; mais elle est aujourd'hui, grâce aux merveilles opérées par l'agriculture française, beaucoup plus belle, plus riche et plus florissante qu'elle ne l'était à la fin du xv^{e} siècle.

Quant aux monuments dont le voyageur vantait l'élégante structure et la belle ordonnance, quelques-uns ont échappé aux ravages du temps et des révolutions, et sont encore debout.

Pour ne citer que les principaux, la Grande-Mosquée, qui date de 1136 de notre ère; celle d'Abou'l-Hacen, qui est de 1296; les mosquées de Sidi-Boumedin et de Sidi-Haloui, édifiées par ordre des sultans mérinides Abou'l-Hacen et Abou-Einan, en 1338 et 1353, sont demeurées intactes. Indépendamment de la destination religieuse qui leur est propre, leur caractère historique en commande la conservation, et l'on peut prévoir qu'une longue existence leur est encore assurée.

Le mausolée de Sidi-Boumedin, à El-Eubbad, est toujours le but de pieux pèlerinages, comme il l'était du temps de Léon, et même plusieurs siècles avant lui. Le célèbre voyageur Ibn-Batouta, revenant d'un voyage en Orient, dans l'année 1350, passa par Tlemcen, et, avant toute autre affaire, son premier soin fut d'aller faire ses dévotions au tombeau du cheikh Sidi-Boumedin. « Que Dieu, dit-il, soit

vaient s'élever à une somme double et triple au temps où le royaume de Tlemcen n'avait pas encore subi de démembrement.

satisfait de lui et nous fasse grâce par son intermédiaire ! » Environ cinquante ans auparavant, Abou-Mohammed-el-Abdery, se rendant de Fez à la Mecque, faisait un court séjour à Tlemcen, et s'empressait de gravir la colline d'El-Eubbad, pour payer son tribut de vénération au mausolée qui renfermait les restes « du pieux, du saint Abou-Medin, l'unique de son temps [1]. » La construction de ce monument remonte à l'an 1200 et au règne de l'émir almohade Mohammed-en-Nacer. Il a subi, il est vrai, plusieurs restaurations, mais elles n'ont pas altéré son caractère primitif et original.

Des cinq Medressas mentionnées par Léon l'Africain, deux existent encore. Celle de Sidi-Boumedin, où l'historien Ibn-Khaldoun professait en 1369, sert aujourd'hui d'école aux petits enfants du village d'El-Eubbad [2]. Une belle inscription poétique, moulée dans le plâtre, rappelle que ce collége fut fondé par le sultan mérinide Abou 'l-Hacen-Ali, en 1347 [3] La Medressa Tachfiniya, dont la construction remonte au commencement du règne d'Abou-Tachefin Ier, 1320, est condamnée à disparaître, dans

[1] *Voyages d'Ibn-Batouta*, publiés par la Société asiatique, trad. de MM. Ch. Defrémery et Sanguinetti, t. IV, p. 332. *Voyages à travers l'Afrique septentrionale*, d'El-Abdery, trad. par M. Cherbonneau dans le *Journal asiatique*, 1854.

[2] Ibn-Khaldoun, *Hist. des Berbères*, introduction, par M. de Slane, t. Ier, p. 48.

[3] Voy. les études que nous avons publiées sur la mosquée, la Medressa et le tombeau de Sidi-Boumedin dans la *Revue africaine*, livr. des mois d'août, octobre et décembre 1859.

un avenir prochain, par le plan d'alignement de la ville nouvelle. On y remarque de très-beaux revêtements de mosaïque.

Des nombreux édifices qui formaient le palais du roi, le Mechouar, il ne reste plus que la muraille d'enceinte et une petite mosquée qui sert aujourd'hui de magasin. Le minaret de cette mosquée a conservé beaucoup de caractère. Abou-Hammou I^er^ l'avait fait construire en l'année 1318 [1]

Le quartier d'El-Kissaria, avec sa muraille crénelée, peut nous donner par son étendue une idée de l'importance qu'avait encore au temps de Léon l'Africain un de ces grands caravansérails ou bazars réservés aux marchands étrangers. Une inscription qui y a été recueillie prouve que sa construction était antérieure à l'année 1328 [2].

Comme spécimen des anciennes étuves ou bains publics qui existaient au XV^e^ siècle, Tlemcen a conservé le « Hammam-es-Sabbarin, bain des teinturiers, » que quelques-uns appellent encore « Hammam-es-Soltan, le bain du roi, » dans le quartier de Messoufa, en face de la mosquée de Sidi-Senouci. Malgré le délabrement général de l'édifice, les voussures de la voûte, dans le vestibule qui précède le Tepidarium, laissent apercevoir les traces d'une ornementation en plâtre sculpté qui ne manquait pas d'originalité.

L'ancienne enceinte de la ville et les cinq portes

[1] *Revue africaine*, mai 1860.
[2] *Ibid.*, janv. 1861.

qui y donnaient accès, Bab-el-Guechout, Bab-el-Kermadin, Bab-Sidi-Haloui, Bab-el-Akba et Bab-el-Djiad, subsistent toujours à l'état de ruines imposantes et pittoresques.

Près de cette dernière porte, s'élèvent encore à une certaine hauteur les quatre murs d'un édifice, qui passe pour avoir été l'atelier où se fabriquait la monnaie des sultans.

Quant à cette monnaie elle-même, elle est aujourd'hui d'une extrême rareté. Nous sommes parvenu, non sans quelque peine, à nous procurer un dinar d'or frappé sous le règne d'El-Motawekkel, et l'on nous saura peut-être gré d'en faire ici la description sommaire. C'est une pièce ronde, qui mesure deux centimètres et demi de diamètre. Elle a un demi-millimètre d'épaisseur, et son poids est de deux grammes, deux décigrammes. Comme il n'y entre pas pour plus d'un vingtième d'alliage, elle représente, eu égard à la pureté de son titre, une valeur intrinsèque d'environ sept francs et vingt centimes de notre monnaie. Du temps où elle avait cours, elle valait douze dirhems d'argent, ce qui permet d'évaluer le dirhem à soixante centimes. Elle est ornée, sur chacune de ses faces, d'une légende en lettres maghrebines, encadrée dans un champ de quatorze millimètres de côté, autour duquel court une exergue un peu fruste. — Voici ce que nous y lisons :

1.

✿ بسم الله
الرحمن الر
حيم ضرب
بتلمسان ✿

2.

✿ عن امر عبد
الله المتوكل
على الله ابو
عبد الله ✿

3.

✿ ومن يتوكل
على الله فهو
حسبه ان
الله بالغ امره ✿

1. Exergue : Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux. Frappé à Tlemcen.

2. Légende de l'avers : Par ordre du serviteur de Dieu, qui met sa confiance en Dieu, Abou-Abdallah.

3. Légende du revers : Celui qui met sa confiance en Dieu, Dieu lui suffira. Dieu mène ses arrêts à bonne fin.

Ce verset de la LXV[e] sourate du Coran formait la devise adoptée par Abou-Abdallah et justifiait son surnom d'El-Motawekkel-al'-Allah.

En 880 (1475-1476), son fils Mouley-Mohammed lui succède, et nous voulons bien croire que ce changement de règne s'accomplit pacifiquement. Le nouveau souverain se fait appeler Et-Tsabiti (Et-Tsabti, comme disent les Tlemcéniens), du nom

de son aïeul Abou-Tsabit fils d'Abou-Tachefin. Son long règne de trente ans semblerait témoigner en faveur d'une habileté peu commune à conduire les hommes et à maîtriser les événements, car il y avait eu peu d'exemples, dans sa famille, d'une pareille longévité politique. Nous aurions pourtant de la peine à nous figurer les vingt-cinq dernières années du IXe siècle de l'hégire comme une époque de calme et d'apaisement pour le Maghreb central. Il est plus vraisemblable qúe la situation politique, déjà fort compromise sous Motawekkel, ne fit qu'empirer sous son successeur, et que la monarchie trois fois séculaire des Beni-Zeiyan, amoindrie maintenant par des démembrements successifs, à bout de ressources et d'expédients, penchait de plus en plus vers sa ruine. Après la chute de Grenade, Mouley-et-Tsabiti fit un accueil hospitalier au roi détrôné Abou-Abdallah, qui était venu chercher un asile à Tlemcen et y mourir. Il est probable que le sort de ce malheureux prince lui donna fort à réfléchir à lui-même, et qu'instruit par lui des projets belliqueux de la couronne d'Espagne, qui méditait déjà une croisade contre les Musulmans d'Afrique, il dut commencer à trembler pour sa propre sûreté. Si tels furent ses pressentiments, ils ne le trompaient point. Une première tentative de la marine espagnole échoua en 1497; mais, huit ans plus tard, le 23 octobre 1505, Mouley-et-Tsabiti apprit que le drapeau castillan flottait sur la forteresse de Mers-el-Kebir, qu'il n'avait pas su défendre. Il mourut

avant la fin de cette même année, avec le sentiment de son impuissance, et prévoyant sans doute les malheurs qui menaçaient sa postérité.

On aurait tort de se représenter Mouley-et-Tsabiti comme un prince débonnaire. Si nous connaissions mieux son histoire, nous y verrions probablement que ce ne fut qu'à force d'énergie et de rigueurs, comme l'entendaient les sultans de ce temps-là, qu'il parvint à se maintenir jusqu'au bout de son long règne. A défaut de documents historiques plus sérieux, on nous saura gré, peut-être, de rapporter ici une anecdote que nous trouvons racontée dans le Bostan. Elle a le mérite de caractériser à la fois les mœurs et les croyances superstitieuses du temps. C'est le célèbre marabout Abdallah-ben-Mansour, d'Ain-el-Hout, qui est en scène avec le sultan[1].

« Un jour, Sidi-Abdallah-ben-Mansour partit d'Ain-el-Hout pour se rendre à Tlemcen, accompagné de son fidèle serviteur Adjouz. Arrivés à la porte El-Kermadin, ils aperçurent un pauvre homme qui avait les mains liées derrière le dos et la corde au

[1] A une heure de marche, au nord de Tlemcen, se trouve ce petit village arabe d'Ain-el-Hout, si pittoresque avec ses vergers luxuriants, ses frais ombrages et ses eaux courantes. Ce fut en cet endroit que le cheikh Sidi-Abdallah, venu des Maghraoua son pays d'origine, fixa définitivement sa résidence, vers le milieu de notre XV[e] siècle. Les tombeaux de Sidi-Abdallah et de l'un de ses descendants, Sidi-Mohammed-ben-Ali, sont restés l'objet d'une grande vénération. Voy. dans la *Revue africaine* de janvier 1862 la notice que nous avons publiée sur ces deux personnages.

cou. Le bourreau était là qui allait le pendre. Tout à côté, la femme et les enfants de la victime se livraient au plus affreux désespoir. A cette vue, le serviteur s'émeut, et il dit à son maître : « Seigneur « Abdallah, je vous le dis, cet homme est sous votre « protection! » Alors le cheikh, interpellant sévèrement le bourreau et ses aides: « Qui vous a donné, « dit-il, l'ordre de pendre cet homme? » — « C'est le « sultan, » balbutie l'exécuteur, et en même temps, il se jette aux pieds du saint homme et lui baise les mains. « Et moi, dit le cheikh, je vous ordonne de « surseoir à l'exécution. » Il est obéi, et tout aussitôt il dépêche son serviteur Adjouz auprès du sultan pour implorer, en son nom, la grâce du condamné. Adjouz ayant été introduit dans le palais, le premier vizir dit au prince : « Seigneur, voici le serviteur « du cheikh Abdallah-ben-Mansour qui vient, au nom « de son maître, intercéder en faveur de l'homme « dont vous avez ordonné le supplice. » Mais aussitôt, le sultan étant entré dans une grande colère : « De « qui me parlez-vous? s'écrie-t-il, allez, et qu'on les « pende tous les deux! » Le cas était grave. Le vizir fit d'humbles remontrances ; le sultan se calma. Le fidèle serviteur en fut quitte pour la peur, et l'homme au gibet eut la vie sauve. Adjouz, étant alors retourné vers son maître, lui raconta ce qui s'était passé. « Oui-dà, dit le cheikh, il a besoin d'une le« çon, il l'aura, et c'est toi qui intercéderas pour lui, « de même que le vizir a intercédé pour toi. » L'effet de cette terrible menace ne tarda pas à se faire

sentir, car voici ce qui arriva. Dans la nuit qui suivit cette journée, un serpent monstrueux se glissa dans la chambre du sultan, de là sur son lit, et, s'enroulant autour de son cou, il collait sur sa bouche sa langue venimeuse. Le prince, saisi d'épouvante, appelle au secours; mais ses serviteurs effrayés l'abandonnent. Alors, il comprend que c'est une juste représaille de l'offense faite à l'homme de Dieu ; il ne lui reste plus qu'à aller implorer grâce à son tour. Il s'habille à la hâte, ordonne à ses serviteurs de le suivre. Devant lui s'ouvre la porte du Mechouar, puis celle d'El-Kermadin [1], et le sultan s'achemine à pied vers Ain-el-Hout. Arrivé à la demeure du saint homme, le prince frappe à la porte; personne ne répond. Il frappe plus fort et plus fort; enfin, «Adjouz paraît. «Ton maître, dit le sultan; mène-«moi à ton maître! » — « Seigneur, mon maître dort, mais je vais l'informer de votre visite. » Quelque temps se passe; le sultan s'impatiente, car le hideux serpent se tord, siffle et lui couvre le visage de sa bave empestée. Adjouz reparaît enfin. «Seigneur, «dit-il, mon maître dort si profondément qu'il n'y a «pas moyen de le réveiller. » Alors, le sultan demande le nom de la femme du cheikh. «Elle s'appelle Me-«riem», répond Adjouz. «Lella Meriem, s'écrie le «sultan au désespoir, Lella Meriem, de grâce, éveillez votre mari!» La femme obéissante se rend aux

[1] Cette porte, flanquée de deux tours massives, s'ouvrait autrefois sur la campagne, au nord-ouest de la ville. Ses ruines conservent un cachet des plus pittoresques.

prières du sultan. Le saint homme paraît. Aussitôt, le prince se jette à ses pieds et lui demande pardon. « Comme vous avez jugé les autres, vous serez jugé « vous-même, » répond le cheikh; puis, songeant que le supplice avait assez duré : « Allons, Merzouk, « dit-il en s'adressant au serpent, allons, viens! » Et le serpent de se rendre tout aussitôt à cet appel. Grand fut le soulagement du sultan! Il combla l'homme de Dieu de bénédictions, et fit incontinent plusieurs fondations en sa faveur. »

Tel est le récit du Bostan[1] Peut-être fut-ce en souvenir de cette aventure que Mouley-et-Tsabiti, pour se mettre en règle avec tous les Oualis, par l'intercession du plus grand d'entre eux, fit à la mosquée de Sidi-Boumedin, dans les années 904 et 906 (1498 et 1500), les importantes donations dont une inscription, conservée dans cette mosquée, nous a transmis la teneur[2]

Les six épitaphes que nous allons transcrire concernent des princes ou princesses de la famille de ce sultan.

21.

Marbre rect. Haut. 0m,38; larg. 0,28. Six lignes.

الحمد لله هذا

قبر الامير مولاي المسعود

[1] Dans la vie du cheikh Sidi-Abdallah-ben-Mansour-el-Houti.

[2] Voy. dans la *Revue africaine* d'août 1859 notre mémoire sur la mosquée et le tombeau du cheikh Sidi-Boumedin, où se trouve relaté le texte de cette inscription.

ابن مولانا السلطان

ابي عبد الله توفي

رحمه الله في شهر شوال

عام تسعة وتسعين وثمانية

Louange à Dieu ! Tombeau de l'Émir Mouley-el-Messaoud, fils de notre maître le sultan Abou-Abdallah. Il est décédé, Dieu lui fasse miséricorde ! dans le mois de choual de l'année huit cent quatre-vingt-dix-neuf (899).

Le marbre de cette tombe est cassé dans sa partie inférieure, et la hauteur se trouve ainsi diminuée d'environ quinze à vingt centimètres. Quant à l'inscription, elle est encore bien conservée et n'offre aucune difficulté de lecture. L'encadrement n'est pas sans élégance; c'est, à peu de chose près, celui que nous avons vu sur la plupart de ces tombes princières et que nous avons déjà décrit. La date correspond à juillet 1494.

22.

Marbre rect. Haut. $0^{m},60$; larg. 0,29. Sept lignes.

الحمد لله وحده

هذا قبر الامير الجليل

الاصيل المرحوم المولى

ابي زيد عبد الرحمن

ابن السلطان العادل الصالح

امير المسلمين مولانا

ابي عبد الله الثابتى

Louange à Dieu seul! Ce tombeau est celui de l'Émir illustre et noble, feu le seigneur Abou-Zeid-Abderrahman, fils du sultan juste et pieux, l'émir des Musulmans, notre maître Abou-Abdallah-et-Tsabiti.

Le corps de cette inscription est intact; mais les caractères ont beaucoup perdu de leur relief. On lit sur le Chahed qui faisait pendant à l'épitaphe les versets 26 et 27 de la sourate LV du Coran: « Tout ce qui est sur la terre passera. La face seule de Dieu restera environnée de majesté et de gloire! »

23.

Marbre rect. Haut. $0^{m},28$; larg. 0,30. Six lignes.

الحمد الله هذا قبر

الحرة الجليلة الاصيلة

عايشة بنت مولانا

السلطان ابا عبد الله

محمد توفيت رحمها الله

تعلى اواخر ذى الحجة..... ...

... .

Louange à Dieu! Tombeau de haute et noble dame Aïcha, fille de notre maître le sultan Abou-Abdallah-Mohammed.

Elle est décédée, le Dieu très-haut lui fasse miséricorde! à la fin de dou'l-hidja. . . . .

Ce marbre était brisé dans sa partie inférieure, et, par suite de cet accident, la dernière ligne, contenant la date, avait disparu. Les fragments n'ont pu être retrouvés. La partie indemne de l'épitaphe se présentait d'ailleurs dans un état de conservation suffisante pour que la lecture n'offrît aucune difficulté.

24.

Marbre rect. Haut. $0^{m},36$; larg. 0,27. Cinq lignes.

الحمد لله هذا
قبر امة الواحد
رحمها الله بنت
السلطان مولاي
ابو عبد الله

Louange à Dieu! Tombeau de la servante de l'Unique, Dieu la reçoive en sa miséricorde! fille du sultan Mouley-Abou-Abdallah.

Cette tombe est celle d'une enfant, et d'une enfant qui venait à peine de naître. Il est, en effet, de prescription légale chez les musulmans de ne donner un nom aux enfants que le septième jour après leur naissance. Jusque-là, on se contente de leur appliquer cette appellation vague et sacramentelle de « serviteur ou servante de Dieu, de l'Unique,

du Miséricordieux. » Cette fille du sultan Abou-Abdallah était donc dans la catégorie de ces enfants nouveau-nés, encore innommés.

25.

Marbre rect. Haut. 0^{m},60; larg. 0,40. Huit lignes.

الحمد لله وحده هذا قبر الحرة

الزكية الطاهرة الفاضلة الكاملة

الزهرا بنت السلطان الامجد الاجل

الاسعد مولانا ابي عبد الله

محمد بن محمد الثابتي قدس الله

تربتها ورحم غربتها توفيت

يوم الثلاثا تاسع شوال عام

ستة وعشرين وتسعماية

Louange à Dieu seul! Ce tombeau est celui de pure et vertueuse dame, l'excellente, l'accomplie, Ez-Zohr, fille du sultan très-glorieux, très-illustre et très-fortuné notre maître Abou-Abdallah-Mohammed, fils de Mohammed-et-Tsabiti. Que Dieu sanctifie sa sépulture et la reçoive en sa miséricorde! elle est décédée le mardi neuf choual de l'année neuf cent vingt-six (926).

Ce marbre tumulaire est translucide, à veines rosées. L'inscription est maigrement modelée en caractères andalous, qui ont perdu presque tout leur relief. Aussi la lecture n'en est-elle pas sans

difficultés. L'ornementation du cadre est négligée. On sent ici qu'il n'y a plus d'artiste, plus de main exercée; c'est la décadence. Sur une autre plaque de marbre, qui devait faire pendant à l'épitaphe, et qui en reproduit l'ornementation défectueuse, nous avons pu lire les quatre versets qui terminent la LIX[e] sourate du Coran : « Si nous eussions fait descendre ce livre sur une montagne, tu l'aurais vue s'abaisser et se fendre par crainte de Dieu, etc. »

26.

Marbre rect. Haut. $0^m,55$; larg. 0,37. Onze lignes.

الحمد لله كما يجب لجلاله والصلاة

على سيدنا ومولانا محمد وءاله

هذا قبر الحرة الجليلة الماجدة الاصيلة

الدرة المكنونة المرحومة المولاة عايشة

بنت مولانا السلطان الهمام فخر الليالي

والايام المرحوم بكرم الله ابي محمد عبد الله

توفيت رحمة الله عليها يوم الثلاثا

خامس عشر من القعدة الحرام عام خمسين

وتسعماية برد الله ضريحها واسكنها من

الجنة فسيحها وقدس تربتها وجدد رحمته عليها

بمنه وجوده وكرمه

Glorifié soit Dieu comme il convient à sa grandeur ! Et la

grâce divine soit sur notre seigneur et maître Mohammed et sa famille ! Ce tombeau est celui de dame illustre, excellente, noble, la perle rare, défunte princesse Aïcha, fille de notre maître le sultan magnanime, la splendeur des nuits et des jours, maintenant en possession de la miséricorde divine, Abou-Mohammed-Abdallah. Elle est décédée, la miséricorde de Dieu soit avec elle! le mardi quinze du mois sacré de dou'l-kâda de l'année neuf cent cinquante (950). Que Dieu rafraîchisse sa sépulture, lui accorde une large place dans le Paradis, sanctifie sa tombe et daigne, dans sa bonté, son indulgence et sa libéralité, répandre sans cesse sur elle les trésors de sa miséricorde !

Le marbre de cette tombe est beau et d'une conservation parfaite. Les caractères de l'inscription, type maghrebin, gardent encore un certain relief. L'encadrement n'est pas sans élégance. Sur le Chahed correspondant à celui de l'épitaphe sont gravés les versets 101, 102, 103 de la XXI^{e} sourate du Coran: « Ceux à qui nous avions promis précédemment de belles récompenses, seront éloignés de la Géhenne. Ils n'entendront pas le moindre bruit, et jouiront éternellement des objets de leurs désirs, etc. »

Lorsque les deux princesses dont on vient de lire les épitaphes moururent, la première en 1520, et la seconde en 1544, Tlemcen traversait une des périodes les plus tourmentées de son histoire, et la plus confuse. L'occupation définitive d'Oran par les Espagnols et la prise de possession d'Alger par Aroudj-Barberousse avaient créé une situation politique nouvelle, et pleine de périls pour la royauté chancelante des Beni-Zeiyan. Pour tenir tête à ces

deux puissants voisins qui faisaient chaque jour un pas en avant dans la conquête du pays, il eût fallu tout le génie d'un Yarmoracen. Mais ses descendants dégénérés, au lieu de s'unir dans un commun effort pour conjurer le danger, épuisaient ce qui leur restait de vie dans des querelles de famille et des compétitions stériles. L'anarchie était à son comble. L'historien Marmol-Carvajal a raconté ces événements dont il fut presque le contemporain, et les auteurs venus après lui n'ont guère fait que reproduire son récit en l'altérant. Chose fort regrettable, la relation de Marmol est diffuse et peu claire. Quand il met en scène les princes tlemcéniens, une certaine confusion dans les noms et l'absence de toute date précise font que l'esprit le plus attentif à le suivre éprouve quelque peine à s'orienter et à saisir l'exacte liaison des faits. Nous allons essayer pourtant, dans un résumé succinct et que nous chercherons à rendre aussi clair que possible, d'analyser les événements qui ont le plus de rapport avec notre sujet [1]

Des fils que Mouley-Mohammed-et-Tsabiti avait

[1] Marmol, dans le tome II de la *Description générale de l'Afrique*, trad. de Perrot d'Ablancourt, Paris, 1667. Nous avons également consulté : J. Léon l'Africain, *De totius Africæ descriptione lib. IX*, Anvers, 1556; Diego de Haedo, *Topographia e historia general de Argel*, Valladolid, 1611; Gramaye, *Africæ illustratæ lib. X*, Tournay, 1622; Cardonne, *Hist. de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, Paris, 1765; Rang et Ferd. Denis, *Fondation de la régence d'Alger*, Chronique d'Aroudj et Kheireddin Barberousse, 2 vol. Paris, 1837.

laissés, deux seulement jouent un rôle après sa mort. L'aîné, qui s'appelait Abou-Abdallah-Mohammed, comme son père, lui succède en 1505.

C'est le père de la princesse Ez-Zohr, dont on a lu plus haut l'épitaphe.

Le grand événement de ce règne, ce fut la prise d'Oran par les Espagnols, le 18 de mai 1509. Abou-Abdallah voulut se porter au secours de la place assiégée, et il avait réuni dans ce dessein des forces imposantes; mais il apprit en route qu'après quelques heures d'assaut la ville s'était rendue. Conquête foudroyante et presque sans exemple, qui pouvait inspirer au cardinal Ximénès un juste orgueil, et justifier dans la bouche de ses historiens l'application qu'ils lui firent du fameux mot de César: « Veni, vidi, vici. » Le roi de Tlemcen, confus de sa déconvenue, rebroussa chemin vers sa capitale, où il s'apprêta à faire bonne contenance, dans le cas où l'ennemi viendrait l'attaquer. Mais les Espagnols, n'agissant qu'avec une extrême prudence, ne devaient pas encore de sitôt s'aventurer à cette distance de la côte. On dit qu'à la nouvelle de cette catastrophe la population de Tlemcen se souleva et massacra tout ce qu'il y avait de marchands chrétiens dans la ville. Après la perte de la place maritime la plus importante de son royaume, et celle qui lui rapportait, par la douane, ses plus gros revenus, Abou-Abdallah se trouva dans une situation financière fort embarrassée. Son trésor était vide. Il eut recours à des contributions extraordinaires, dépouilla les

Juifs, vécut d'expédients. Son règne se prolongea encore sept années dans ces conditions difficiles de gouvernement, et au milieu du mécontentement général que ces mesures violentes soulevaient de tous côtés. Toutefois, il ne fut pas sérieusement inquiété par les nouveaux maîtres d'Oran.

Après sa mort, comme il ne laissait pas de fils en état de lui succéder, le pouvoir devait passer à son frère cadet Abou-Zeiyan-Mohammed. Mais ce jeune prince était faible et incapable de soutenir ses droits. Il dut céder sans résistance sérieuse devant les prétentions d'un de ses oncles, Abou-Hammou, qui s'était créé un fort parti à Tlemcen et dans les tribus, et se présentait en maître, sûr d'être obéi. Le nouveau sultan, Abou-Hammou, troisième du nom, comprit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer du voisinage des Espagnols. Il les voyait s'avancer petit à petit dans l'intérieur du pays et convoiter déjà la conquête de Tlemcen. Il prit les devants, alla droit à eux et leur offrit de traiter. En retour de la protection et de l'assistance qu'il demandait au roi d'Espagne, il s'engageait à se reconnaître son vassal, et à lui payer un tribut annuel que l'on fixa, d'un commun accord, à douze mille pistoles, douze chevaux et six gerfauts femelles, ce signe particulièrement caractéristique du vasselage. Le traité conclu et ratifié, Abou-Hammou inaugura, en 1516 ou 1517, un règne de quelques années, qui fut, comme on va le voir, singulièrement agité.

Le prince dépossédé, Abou-Zeiyan, avait aussi

ses partisans. Éclairé par l'exemple de son oncle sur les avantages qu'il pourrait retirer d'une alliance étrangère, il s'adresse à Aroudj-Barberousse, s'engage à le reconnaître pour suzerain et à lui payer tribut, s'il reçoit de lui l'appui nécessaire pour recouvrer ses États. Aroudj, qui venait de consolider son autorité à Alger, méditait déjà de nouvelles conquêtes. Il accueille donc avec empressement ces ouvertures, et se met aussitôt en campagne avec une petite armée, qui se grossit, en route, de recrues arabes et kabiles. Arrivé devant la place de Tlemcen, il mande auprès de lui ses plus notables habitants. Il leur représente qu'il est indigne d'eux d'obéir à un roi vassal des chrétiens, qu'il vient les délivrer de ce joug honteux et leur rendre leur roi légitime. On lui ouvre les portes. Il entre en maître, fait délivrer le jeune Abou-Zeiyan, que son oncle retenait captif, l'accueille en ami et le traite avec les plus grands égards. Mais au bout de quelques jours, lorsque le prince, enhardi par ces démonstrations bienveillantes, en vient à aborder la question des rapports à régler entre vassal et suzerain, Aroudj jette le masque, le fait saisir par ses gardes et donne l'ordre de l'étrangler ainsi que ses enfants. « Non content de cela, ajoute l'historien, il se fit amener tous ceux que l'on pourrait rencontrer de cette famille, et les jeta lui-même dans un étang, où ils se noyèrent, prenant plaisir à leurs postures et à leurs grimaces[1]. »

[1] Marmol veut sans doute parler du Sahridj ou grand bassin de cinq hectares, situé à la porte occidentale de Tlemcen (Bab-el-Gue-

Cela fait, et devant une population terrifiée, il se proclame roi de Tlemcen. Tout pliait devant lui. Mais il en arrive bientôt, à force d'exactions et de cruautés, à s'aliéner à tel point les habitants, que ceux-ci n'hésitent point à recourir secrètement à leur ancien roi, Abou-Hammou, lui promettant une obéissance absolue, s'il parvient à les délivrer de cet odieux tyran.

A la réception de ce message, Abou-Hammou, qui s'était prudemment réfugié à Fez, accourt en toute hâte à Oran, s'abouche avec le gouverneur espagnol, et obtient qu'un petit corps d'armée de deux mille hommes, commandé par le brave don Martin de Argote, l'aidera à reconquérir sa capitale. Les troupes espagnoles arrivent sans encombre sous les murs de Tlemcen. Les habitants leur en ouvrent les portes. Abou-Hammou est rétabli. Aroudj, réduit à fuir, veut gagner la frontière du Maroc; mais, à quelques lieues de Tlemcen, il est atteint par Argote et succombe dans une lutte inégale, en combattant comme un lion. Cet événement est de 1518.

chout), sur la route qui conduit aux ruines d'El-Mansoura. Cette belle et solide construction remonte, d'après l'historien Tenessy, au règne d'Abou-Tachefin Ier (1318-1336 de notre ère).

Le récit de ces événements est fort intéressant à lire dans le Ghazawât ou chronique des deux Barberousse. Seulement, le narrateur se garde bien de parler des cruautés exercées par Aroudj contre les princes qu'il avait dépossédés. A l'en croire, Aroudj avait rendu la liberté à deux frères du sultan Abou-Hammou que celui-ci retenait captifs, et ces deux princes se réfugièrent ensuite auprès du roi de Fez, qui leur donna une généreuse hospitalité. On voit que

Abou-Hammou III, ayant repris possession du pouvoir, en use avec modération. Il s'efforce de se concilier, par quelques mesures sages et utiles, l'affection des gens influents, et grâce à cette habile politique, il règne tranquillement pendant une dizaine d'années, fidèle aux clauses de son traité avec l'Espagne.

A sa mort, qui dut arriver vers 1528, il eut pour successeur son frère Abou-Mohammed-Abdallah.

Celui-ci est le père de la princesse Aïcha.

A l'instigation de ses marabouts, le peuple de Tlemcen, qui a toujours été d'un tempérament turbulent et ami des révolutions, somma son nouveau roi d'avoir à rompre avec les chrétiens. Abou-Mohammed ne fit point difficulté de se rendre au vœu de ses sujets. Seulement, pour parer aux éventualités à venir, il avait eu la précaution de faire sonder les dispositions du nouveau pacha d'Alger, Kheir-ed-Din, et de s'assurer son alliance pour le cas probable où sa rupture avec la cour d'Espagne lui attirerait des embarras. Distraits par des événements plus graves, les Espagnols ajournèrent le moment des représailles, et Abou-Mohammed put jouir du pouvoir pendant une douzaine d'années, sans être inquiété.

Il mourut vers 1540. Son fils aîné, Abou-Abdallah-Mohammed, devait lui succéder; mais Kheir-ed-Din-Pacha, ayant quelque sujet de se défier de

ce récit diffère essentiellement de celui de Marmol, qui nous paraît cependant plus près de la vérité. (*Chron.* t. I, p. 96 et 145.)

ce prince. l'évinça du pouvoir et y poussa à sa place son jeune frère Abou-Zeiyan-Ahmed, sur le dévouement duquel il croyait pouvoir plus sûrement compter. Abou-Abdallah se réfugia alors auprès du gouverneur d'Oran, dans l'espoir de le gagner à ses intérêts. Il promettait de reconnaître la suzeraineté de la couronne d'Espagne, aux mêmes conditions que l'avait fait jadis son oncle Abou-Hammou, s'il en obtenait l'appui nécessaire pour rentrer dans ses États. Le gouverneur en référa sur-le-champ à l'empereur, qui autorisa une expédition en faveur du prince dépossédé. Le commandement en fut confié à don Alphonse de Martinez; mais la faiblesse numérique des troupes régulières mises à la disposition de ce brave officier, et la défection des contingents arabes sur lesquels il avait compté, ne lui permirent même pas d'arriver jusqu'à Tlemcen. Assailli, à une douzaine de lieues d'Oran, par les cavaliers d'Abou-Zeiyan, il fut écrasé par le nombre. Il perdit la vie dans la lutte, et la poignée de braves qu'il avait avec lui fut massacrée. Treize hommes seulement échappèrent à ce désastre, et en portèrent la nouvelle à Oran[1] Cela se passait au commencement de l'année 1543.

Dès qu'il fut instruit de cet événement, l'empereur

[1] C'est le fameux combat du défilé de la Chair dont on parle encore dans le pays. Cet événement et ceux qui suivirent sont racontés d'une manière fort intéressante, et d'après des documents originaux, par M. Léon Fey dans son histoire d'Oran, avant, pendant et après la domination espagnole, publiée par Ad. Perrier, Oran, 1858, in-8°.

Charles-Quint envoya au gouverneur comte d'Alcaudète l'ordre de prendre ses dispositions pour venger l'honneur du drapeau castillan. Le comte se mit presque aussitôt en campagne, à la tête d'une armée de neuf mille hommes d'infanterie et de cinq cents chevaux[1]. Sur sa route, il eut facilement raison des goums rassemblés à la hâte par Abou-Zeiyan, et quand il parut devant Tlemcen, la ville terrifiée lui ouvrit ses portes. Elle fut saccagée, au rapport de Marmol, et une partie de sa population passée au fil de l'épée. Ce fut sur ces ruines encore fumantes, après une victoire si chèrement achetée, qu'Abou-Abdallah installa sa précaire royauté. Mais son triomphe ne fut qu'éphémère. Devenu odieux aux grands et au peuple, qui ne pouvaient lui pardonner les maux qu'il avait attirés sur leur pays, il fut honteusement chassé au bout de quelques mois. Traqué de tribu en tribu, ne trouvant d'asile nulle part, il finit par mourir on ne sait où.

Cependant son frère Abou-Zeiyan-Ahmed avait été rappelé par les habitants de Tlemcen et reçu avec de grandes démonstrations d'allégresse. Nous supposons, car l'historien ne donne aucune date précise, que ce retour inespéré de fortune lui arrivait au commencement de l'année 1544. Une fois rétabli, Mouley-Ahmed resta le fidèle vassal des Turcs, qui le laissèrent jouir tranquillement du pouvoir jusqu'à sa mort. Après lui, en 1550, son

[1] Le comte d'Alcaudète sortit d'Oran le 27 janvier 1543.

frère Mouley-Hacen hérita de ce lambeau de royauté, et se maintint dans les bonnes grâces de son suzerain Salah-Raïs-Pacha. Celui-ci, voyant tout le parti qu'il pouvait tirer de l'insouciante soumission de son protégé, lui donna à entendre qu'une garnison turque à Tlemcen deviendrait pour lui la meilleure sauvegarde contre les tentatives de révolte à l'intérieur, et contre les surprises possibles du dehors. Le faible Hacen se laissa persuader, et les forts de Tlemcen furent dès lors occupés par des soldats de l'Odjak. Mais après quatre ans de cette usurpation déguisée, celui qu'on saluait encore du titre dérisoire de roi de Tlemcen se vit poussé à bout par la brutale insolence de ses hôtes, qui étaient devenus ses maîtres. Il résolut de s'en débarrasser. Il entra secrètement en pourparlers avec le gouverneur d'Oran. Salah-Raïs eut vent de ses démarches, et y coupa court en excitant un soulèvement dans le pays. Mouley-Hacen fut déclaré traître et sa tête mise à prix. Pour échapper à un péril imminent, il ne lui resta plus d'autre parti à prendre que de se réfugier à Oran avec toute sa famille. Il y mourut de la peste, trois ans après. Salah-Raïs prit définitivement possession de Tlemcen en 1555, et en confia le commandement supérieur à un agha.

Ainsi finit la dynastie des Beni-Zeiyan. Elle avait régné un peu plus de trois siècles.

Mouley-Hacen avait laissé un fils âgé de six ans. Cet enfant, baptisé sous le nom de Carlos, que lui avait donné l'empereur Charles-Quint, son parrain,

fut élevé en Espagne. Il mourut à peu près oublié, dans un coin de la Castille, sous Philippe II.

La princesse Ez-Zohr n'avait assisté qu'au prologue du drame émouvant dont on vient de lire la sèche analyse; mais sa cousine Aïcha en avait vu toutes les péripéties, et elle put en prévoir le dénouement. Son épitaphe est touchante. « Perle rare, » elle fut comme le dernier fleuron de la couronne des Beni-Zeiyan. La royauté mourut et fut ensevelie avec elle sous les dalles du Vieux-Château.

27.

Pierre rect. Haut. 0^{m},36; larg. 0,32. Neuf lignes.

الحَمْدُ لله

هذا قبر الصبي مولاي

ابو العباس احمد بن المولى

المكرم ابو. .. ... .بن ابي

سَرْحان المسعود بن

السلطان الكبير

ابي العباس احمد الشريف الحسني

توفي غرة ربيع الثاني عام خمسة

وثمانين وتسعماية

Louange à Dieu ! Tombeau du jeune Mouley-Abou'l-Abbas-Ahmed, fils de très-honoré seigneur Abou . . . ., fils

d'Abou-Serhan-el-Messâoud, fils du grand sultan Abou'l-Abbas-Ahmed, le chérif Hassanide. Il est décédé dans le premier quartier de la lune de rebiâ second de l'année neuf cent quatre-vingt-cinq (985).

En supputant d'après notre calendrier, ce fut vers la fin du mois de juin 1577 que mourut ce dernier rejeton de la nombreuse postérité d'Abou-Hammou-Mouça II. Le nom de son père est absolument indéchiffrable sur l'épitaphe, qui, du reste, est bien conservée et ne présente aucune autre difficulté de lecture. Son grand-père El-Messâoud n'a laissé, que nous sachions, aucune trace dans l'histoire. Quant à son bisaïeul, nous le connaissons bien. Ce fut, on s'en souvient, le dernier des fils d'Abou-Hammou qui parvint au pouvoir, et nous avons déjà dit tout ce que l'histoire nous apprend de ce long règne, qui s'étend de 834 à 866, date de l'avénement d'El-Motawekkel. Le titre de chérif Hassanide, que l'épitaphe nous donne occasion de relever, se justifiait par la prétention qu'avait la famille de Yarmoracen de faire remonter son origine à Hassan, fils d'Ali, fils d'Abou-Tâleb.

C'est une simple pierre de grès, dépourvue d'ornements, qui porte l'épitaphe qu'on vient de lire. Le caractère de la gravure est lourd, empâté; les lignes manquent de symétrie; c'est l'œuvre d'une main tout à fait inhabile. Rien qu'à la voir, cette tombe étriquée, on sent combien les temps sont changés. Où sont maintenant les épithètes louangeuses et les pompeuses qualifications? Il n'y a plus

ni seigneur, ni maître, ni émir des musulmans ! La généalogie même est écourtée. Il semble qu'on ait été embarrassé de tous ces grands noms, et qu'on se soit fait humble et petit pour échapper plus sûrement aux investigations d'une police ombrageuse. Ce jeune Abou'l-Abbas comptait pourtant Yarmoracen et Abou-Hammou au nombre de ses ancêtres ! Mais en 1577, cela devait se dire tout bas, de peur d'éveiller les susceptibilités d'une politique inquiète, soupçonneuse, cruelle, qui faisait bon marché de la vieille aristocratie, et ne lui ménageait ni les humiliations, ni les supplices. Et rien ne dit que ce Mouley-Ahmed soit mort tranquillement dans son lit. Nous croirions plus volontiers qu'il clôt la liste des victimes que le yatagan turc avait faites dans sa famille, et que quelque vieux serviteur, fidèle à sa race, lui éleva en secret cette tombe si simple, si modeste, qu'aucun orgueil de parvenu ne pouvait s'en offenser.

28.

Pierre rect. Haut. 0m,87; larg. 0,40. Dix lignes.

الحمد لله

هذا قبر الحرّة

الجليلة الماجدة

الاصيلة فاطمة بنت

مولاي محمد بن سليمان

الاندلوسى تو

فين اواخر

جماد ي

عام سبعة وتسعين

وتسعماية

Louange à Dieu! Ce tombeau est celui de haute, excellente et noble dame Fathma, fille de Mouley-Mohammed, fils de Seliman l'Andalousien. Elle est décédée à la fin de djoumad de l'année neuf cent quatre-vingt dix-sept (997).

29.

Pierre rect. Haut. 0^{m},55; larg. 0,27. Sept lignes.

الحمد لله هذا

قبر الصبية

ام السعد بنت

مولاي عدو بن سليمان

الاندلوسى تو

فين اواخر الحجة

اثنين والف

Louange à Dieu! Tombeau de demoiselle Omm'-es-Sâd, fille de Mouley-Addou, fils de Seliman l'Andalousien. Elle est décédée à la fin de dou'l-hidja mil deux (1002).

Encore deux simples pierres, sans ornement qui les distingue des tombes les plus vulgaires. Il n'y a

plus de marbre pour ces grandeurs déchues. Et pourtant ces tombes étaient celles de deux petites-filles d'un de ces seigneurs de l'Alhambra qui, Grenade tombée, avaient suivi dans son exil leur roi fugitif. Les dates relevées sur ces deux épitaphes correspondent, la première à avril 1589, et la seconde à septembre 1594 de notre ère. Il y avait donc à Tlemcen, à la fin du XVI^e siècle, des familles qui descendaient de ces nobles exilés de l'Andalousie. Il serait intéressant de pouvoir suivre leurs traces au delà de cette époque; mais aucun document historique ne nous vient en aide pour cela. La tradition, pas davantage. Tlemcen a subi, depuis trois cents ans, trop d'épreuves diverses; elle a été traversée par trop de révolutions; sa population s'est mêlée ou renouvelée sous trop d'influences contraires, pour que les traditions aient pu y reprendre racine et les souvenirs s'y perpétuer. Seuls, les noms des Oualis ou Marabouts et de quelques savants célèbres ont échappé à l'oubli, et forment à présent le fonds de la légende populaire.

Les vingt et un tombeaux dont il vient d'être question sont les seuls d'origine princière qui aient pu être découverts dans la partie restreinte de l'ancien cimetière royal du Vieux-Château accessible aux recherches.

L'espace circonscrit dans lequel nous opérions est contigu au tombeau du cheikh Mohammed-ibn-Merzouk-el-Hafid, et les fouilles amenèrent incidemment, en dehors de nos prévisions, la décou-

verte du caveau où reposent encore, après plus de quatre siècles, les restes de cet homme célèbre. Son squelette était intact, mais les ossements, devenus friables, se réduisaient en poussière sous la pression des doigts. Le crâne était d'une beauté idéale au point de vue phrénologique. Les musulmans présents à cette découverte contemplaient avec un religieux recueillement les restes de ce personnage vénéré, et moi-même, ce ne fut pas sans émotion que je soulevai entre mes mains cette tête puissante, qu'avait habitée tout un monde d'idées, l'esprit et la science de tout un siècle! Le caveau fut désobstrué, puis solidement réparé en ma présence. Les ouvriers qui se livraient à ce travail ramenèrent du milieu des décombres un beau fragment de marbre, couvert de caractères dont le relief avait conservé toute sa vigueur. C'était l'épitaphe d'Ibn-Merzouk. Quatre lignes seulement avaient été endommagées, mais les mots essentiels subsistaient, et la restitution de ceux qui avaient disparu n'offrait aucune difficulté. Ce marbre fut remis à la place qu'il avait dû occuper autrefois, sous le cénotaphe érigé au-dessus du caveau. Une épitaphe également intéressante fut retrouvée parmi les débris que nos fouilles avaient amoncelés auprès de la crypte d'Ibn-Merzouk. Il s'agit de celle d'un homme qui avait joui aussi d'un grand renom de son vivant, le Sid-Abou-Abdallah-Mohammed-ben-Ahmed-el-Okbani (العقباني). Son épitaphe le qualifie de câdi de la Djemaâ de Tlemcen. Il avait été disciple d'Ibn-Merzouk, et apparemment

sa grande réputation lui avait valu l'honneur d'être enterré dans le cimetière royal, auprès de son ancien maître. Il était mort trente ans après lui, en 871 (1466), sous le règne d'El-Motawekkel[1].

Pour compléter ce qui nous reste à dire de la partie du cimetière royal du Vieux-Château que nous avons été à même d'explorer, nous ajouterons que les choses s'étaient passées là comme à Sidi-Ibrahim. A partir des dernières années du XVIe siècle de notre ère, la nécropole des princes avait été sacrifiée, le terrain remblayé, et de nouvelles sépultures, appartenant à la nouvelle aristocratie du royaume, s'étaient superposées aux anciennes. Ainsi, dans la couche supérieure de tombes que nos fouilles ont traversée, on trouvait des épitaphes d'aghas et d'autres personnages importants du gouvernement turc, dont quelques-unes ne remontaient pas plus haut que le commencement de ce siècle. Il y en avait même deux qui portaient les dates de 1227 (1812) et 1233 (1818). Au-dessous de ce premier lit d'ossements humains, il en existait un second, et les épitaphes retrouvées dans cette région inférieure dataient, pour la plupart, du XVIIe siècle, quelques-unes même

[1] Voy. dans le Bostan la vie de ces deux savants célèbres. La famille des Okbani, comme celle des Merzouk et des Abbadi, eut, pendant plus de trois siècles, le mérite de produire des jurisconsultes éminents, qui occupaient à Tlemcen les plus hautes magistratures. Nous avons retrouvé ailleurs d'autres tombeaux de la famille El-Okbani, notamment celui d'un de ses membres les plus illustres, le cheikh Saïd, mort en 811 (1409), qui avait été l'un des maîtres d'Ibn-Merzouk. (Voy. la *Revue africaine*, livr. de novembre 1861.)

de la fin du XVI^{e}. Un très-grand nombre de ces tombes appartenaient à la descendance d'Ibn-Merzouk, et l'on pouvait constater, par les titres relatés sur les épitaphes, que cette famille n'avait point cessé, pendant près de deux cents ans, d'occuper les premières charges de la magistrature tlemcénienne[1]. Enfin, ce n'est qu'en descendant plus profondément au-dessous de ces deux cimetières surétagés que nous parvînmes à atteindre les sépultures des Beni-Zeiyan, et à faire pénétrer un rayon de lumière sur ces tombeaux enfouis depuis quatre siècles.

Nous venons de faire une relation fidèle des surprises qui nous attendaient. Quittons maintenant ce champ de nos recherches, avec le regret de n'avoir pu l'étendre davantage, et rendons-nous au cimetière de Sidi-Yakoub, que nous avons encore à explorer.

III.

SÉPULTURES DE SIDI-YAKOUB.

Le tombeau de l'Ouali Sidi-Yakoub est situé à moins d'un kilomètre au nord-est de la ville de

[1] Indépendamment des Merazga ou descendants d'Ibn-Merzouk, qui avaient naturellement le droit de faire enterrer leurs morts auprès du tombeau de leur ancêtre, un certain nombre ds familles aristocratiques de Tlemcen jouissaient aussi du privilége d'être inhumées dans ce cimetière réputé saint. C'étaient, parmi les Hadars, les familles des Oulad-Abou-Abdallah, Oulad-es-Sakkal, Oulad-Mouley-Addou, Oulad-bel-Arbi, Oulad-ez-Zeiyani, Oulad-didi-ech-Cherif, et parmi les Koulouglis, les familles de Ben-Kara-Mustapha, Ben-Mamcha, Ben-el-Khodja, Ben-Ouali, El-Mir-Ali et Ali-Chaouch.

Tlemcen, dans une position ravissante[1] De magnifiques térébinthes, quatre ou cinq fois centenaires, des eaux vives et murmurantes, de l'ombrage, du calme, de la fraîcheur, un splendide panorama de jardins verdoyants, qui se déploie à perte de vue; enfin, tous les charmes réunis d'une nature paisible et riante font de ce site un séjour vraiment royal. Aussi l'on comprend très-bien que des princes et des princesses, au goût délicat et raffiné, l'aient pu choisir comme un lieu fort plaisant où il devait être doux de se reposer après les fatigues de la vie. C'est sur le point culminant de ce plateau si pittoresque, et tout proche du tombeau vénéré de l'Ouali, que s'élève le petit monument en ruine auquel la tradition a donné le nom de « Tombeau de la sultane. »

Il y avait là pour nos recherches un point parfaitement déterminé. Aussi furent-elles suivies d'un prompt résultat. A moins de deux mètres de profondeur, on découvrit un de ces marbres prismatiques dont la forme ainsi que la destination nous étaient déjà si familières, portant, dans sa bordure supérieure, une inscription un peu fruste à la vérité, mais dont, avec un peu d'attention, nous eûmes bientôt la clef. C'était une épitaphe. Le marbre, brisé à une de ses extrémités, présentait une

[1] Sidi-Yakoub-ben-Youçof-ben-Abdelouahed-el-Maghraoui vécut sous le règne du sultan mérinide Abou-Einan et sous celui d'Abou-Hammou II. On trouve dans le Bostan une relation de sa vie ascétique et de ses miracles. Il mourut en l'an 779 (1377).

lacune au commencement et à la fin de l'inscription; mais cette lacune avait si peu d'importance, qu'il était on ne peut plus facile de la combler.

30.

Marbre onyx. Long. 0m,70; haut. 0,18. Deux lignes.

..... امة الرحمن ابنت عمر بن يعقوب بن حموا بن
طلحة بن يغمراسن بن زيان

توفيت يوم الثلاث اوايل رجب سنة خمسة عشر وثمانما...

Louange à Dieu! Tombeau de la servante du Miséricordieux, fille d'Amer, fils de Yakoub, fils de Hammou, fils de Talha, fils de Ramracen, fils de Zeiyan. Elle est décédée un mardi au commencement de redjeb de l'année huit (*cent*) quinze (815).

Cette épitaphe peut donner lieu aux observations suivantes. D'abord, il est évident qu'il s'agit d'une enfant qui comptait à peine quelques jours d'existence, puisque la cérémonie de l'imposition du nom n'avait pas encore eu lieu pour elle. Ensuite, nous voyons bien que cette petite princesse descendait en ligne directe de Yarmoracen; mais sa filiation présente cette particularité, qu'elle nous révèle l'existence d'une branche de cette famille demeurée inconnue. Talha, fils de Yarmoracen, et sa postérité, Hammou, Yakoub et Amer, sont des personnages qu'on ne trouve pas même nommés dans l'histoire. Ibn-Khaldoun n'en fait mention nulle part. Ils exis-

tèrent cependant, ce marbre le prouve, et il est au moins singulier qu'ils n'aient, à aucune époque, cherché à se pousser au pouvoir, et qu'ils n'aient pas fait une seule fois parler d'eux. Ce grand désintéressement politique n'était ni de leur temps ni de leur race. C'est un fait curieux à enregistrer [1]. Enfin, il y a dans cette épitaphe un troisième point digne d'attention: c'est le mode particulier suivant lequel est orthographié le nom de Yarmoracen. Ramracen (غمراسن) était donc, dès ce temps-là, la forme vulgaire de ce nom célèbre. Elle s'est perpétuée dans le langage du peuple de Tlemcen jusqu'à nos jours, et c'est elle qui engendra, avec une légère altération de plus, le Gamarazan des historiens espagnols.

La date relevée sur notre épitaphe correspond à la fin d'octobre 1412. Le sultan de Tlemcen alors régnant était ce Mouley-Sâid, fils d'Abou-Hammou, prince prodigue et dissipé, qui n'eut pas l'habileté de conserver le pouvoir plus de six mois. Nous savons son histoire, et comme il finit misérablement. Son frère Abou-Malek, suivant l'expression d'Et-Tenessy, « lui fit avaler le plus amer des calices, » c'est-à-dire qu'il le déposséda violemment. Mouley-Sâid mourut en exil.

[1] Les seuls fils de Yarmoracen dont l'histoire nous ait transmis les noms sont : 1° Abou-Sâid-Othman, son successeur, mort en 1303 ; 2° Abou-Amer-Ibrahim, mort en 1296 ; 3° Abou-Einan-Farès, mort en 1271 ; 4° Abou-Zekeria-Yahia, le bisaïeul d'Abou-Hammou II. Yahia était le fils aîné de Yarmoracen, qui l'avait désigné pour son successeur, mais il mourut avant son père.

Pour en revenir au « Tombeau de la sultane, » cet élégant monument avait-il donc été élevé en l'honneur d'une petite princesse morte presque en naissant, et n'appartenant même pas à la branche régnante? Cette hypothèse n'étant guère admissible, nous fîmes continuer les recherches dans le même endroit, en creusant à une plus grande profondeur. Cette opération eut pour résultat la découverte d'une plaque de marbre onyx translucide, mesurant une longueur de 1m,15 sur 0m,46 de hauteur et 0m,07 d'épaisseur. Cette plaque était ornée, dans sa partie supérieure, d'une inscription offrant un des plus beaux spécimens de gravure que nous eussions encore rencontrés. Elle avait dû former, avec une autre plaque semblable (djennabiya) qu'il nous fut impossible de retrouver, l'encadrement latéral d'un tombeau princier. Ce n'était donc en réalité qu'un fragment d'inscription que nous avions sous les yeux.

مُسْتَوْدِعاً دُرَّةً مَجْدٍ بِالنُّفِي حَالِيَةٍ سيدة خَيِّرةٍ لَمْ تَنْهَلْ عَلَى
اليَتَامَى

Il ressortait tou[illegible]fois de la lecture de ce texte incomplet et sans liaison apparente, que la personne dont on exalte en termes si pompeux la haute distinction et les rares qualités ne pouvait être que du sang royal. Ainsi, la tradition n'avait pas menti. Et puis, ce marbre tumulaire est si beau, il s'adapte si bien par ses proportions au gracieux monument

de Sidi-Yakoub, qu'il nous semble hors de doute que la dame dont il célèbre les mérites était bien la princesse distinguée pour qui ce tombeau avait été érigé. Il nous reste le regret d'ignorer son nom, sa généalogie et la date de sa mort; mais toutes les recherches faites pour retrouver l'épitaphe proprement dite sont restées infructueuses. Il est certain, du moins, qu'elle mourut antérieurement à l'année 815, et que le monument élevé en son honneur existait à cette date, puisque la petite princesse dont l'épitaphe a été relatée plus haut put y être enterrée. Toute autre conjecture serait oiseuse.

Les fouilles ayant été continuées sur un espace assez resserré; aux alentours du monument, on découvrit un certain nombre de pierres tumulaires dont la plupart, bien que portant une date fort ancienne, ne nous offraient qu'un médiocre intérêt. Deux d'entre elles seulement rentraient dans le cadre de nos recherches. Nous allons les faire connaître et terminer, par cette mention, ce qu'il nous reste à dire de notre exploration dans le cimetière de Sidi-Yakoub. Un fait positif en résulte néanmoins, et nous reste acquis: c'est que ce lieu partagea avec les nécropoles de Sidi-Ibrahim et du Vieux-Château l'honneur de servir aux sépultures de la maison des Beni-Zeiyan.

31.

Pierre rect. Haut. $0^m,91$; larg. 0,45. Neuf lignes.

الحمد لله وحده
هذا قبر الشيخ المرحوم
بفضل الله يوسف بن
عبد الرحمن بن محمد
بن يوسف بن عنان بن
فارس بن زيان توفي في
ثالث عشر من شهر الحج عام
واحد واربعين وثمان ماية رحمه
الله

Louange à Dieu seul! Ce tombeau est celui de feu le Cheikh Youçof, fils d'Abderrahman, fils de Mohammed, fils de Youçof, fils de Einan, fils de Farès-ben-Zeiyan. Il est décédé le treize du mois du pèlerinage de l'an huit cent quarante et un (841). Dieu lui fasse miséricorde!

Cette simple pierre de grès avait été un peu endommagée; mais l'épitaphe était intacte, et les caractères encore assez nets se laissaient lire aisément. Le personnage qu'elle concerne descendait soit d'un frère de Yarmoracen sur le compte duquel l'histoire se tait, soit même de l'un des fils du chef de la dynastie Abdelouadite. Ibn-Khaldoun fait mention

d'un Farès, fils de Yarmoracen. Il nous apprend qu'en l'année 671 (1271) ce prince fut tué au combat d'Isly, livré par son père aux troupes de l'émir mérinide Abou-Yakoub [1]. Quant au cheikh Youçof lui-même et à ses autres ancêtres, ils ne paraissent pas avoir joué de rôle marquant dans l'histoire de leur pays. La date inscrite sur notre épitaphe correspond à juin 1438. A cette époque, Tlemcen était gouvernée par le sultan Abou 'l-Abbas-Ahmed, dont le nom a été déjà cité si souvent dans le cours de ce travail.

32.

Pierre rect. Haut. 0m,61; larg. 0,42. Sept lignes.

الحمد لله وحده
هذا فبر الحرة الجليلة
الماجدة الاصيلة... ...
بنت الامير مولاي عمر
بن السلطان مولاي عبد الله توفيت
يوم السبت رابع عشر من شهر
شوال عام خمسين وتسعماية

Louange à Dieu seul! Ce tombeau est celui de haute, excellente et noble dame . . . . fille de l'Émir

[1] « Yarmoracen, après avoir vu la défaite de ses partisans et la mort de son fils Farès, incendia son camp pour éviter le déshonneur de l'abandonner au vainqueur. » (*Hist. des Berbères*, t. III, p. 357.)

Mouley-Amer, fils du sultan Mouley-Abdallah. Elle est décédée le samedi quatorze du mois de choual de l'année neuf cent cinquante (950).

La pierre qui porte cette épitaphe a subi une grande détérioration. Les caractères sont frustes et d'une lecture difficile. Le mot qui termine la troisième ligne, et c'était précisément le nom de la défunte, est altéré au point d'être indéchiffrable, mais la filiation reste bien établie. Nous avons affaire ici à une petite-fille du sultan Abou-Mohammed-Abdallah, ce frère d'Abou-Hammou III qui lui succéda vers 1528, et régna plusieurs années, si cela peut s'appeler régner, non plus en s'appuyant, comme son frère, sur l'alliance espagnole, mais en se faisant le vassal du pacha Kheir-ed-Din. Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit de ce fantôme de souverain, lorsqu'il a été question de la tombe de sa fille Aïcha, découverte au Vieux-Château. La fille de l'émir Amer était nièce de cette Aïcha, et elles moururent toutes deux en l'année 1544, juste à un mois d'intervalle.

Aux quatre tombes qui viennent d'être mentionnées se borne ce que nous avions à dire des recherches faites à Sidi-Yakoub.

Il convient maintenant de résumer, dans une vue d'ensemble, les résultats obtenus.

Nous avons relaté en tout trente-deux épitaphes. Dans ce nombre, il y en a quatre de sultans,

notamment celle d'Abou-Hammou-Mouça II, neuf d'émirs et dix-neuf de princesses. Les fouilles, circonscrites dans des espaces relativement restreints, ne pouvaient aboutir qu'à des résultats incomplets; mais nous demeurons convaincu que de nouvelles recherches pratiquées dans les mêmes lieux, avec des ressources plus étendues, et dirigées sur les points qui ont échappé à la première exploration, devront amener encore des découvertes importantes. Il est certain que ces recherches auront lieu un jour ou l'autre; car la municipalité de Tlemcen, jalouse, comme elle l'est, de réaliser toutes les entreprises qui sont de nature à rehausser l'importance de sa vieille cité, ne peut laisser échapper une aussi bonne occasion d'accroître ses richesses archéologiques.

Il importerait peu, dans notre opinion, de retrouver encore un grand nombre d'épitaphes concernant de simples princes ou princesses, à moins cependant qu'il ne s'agisse de personnages de ce rang qui auraient vécu antérieurement au règne d'Abou-Hammou-Mouça II, et qui appartiendraient à la branche aînée de la famille abdelouadite. En effet, les tombes de cette première époque ont complétement échappé à nos investigations, et nous dirons tout à l'heure pourquoi. Quant à la période postérieure à Abou-Hammou, la collection est déjà assez imposante, puisque, dans les spécimens que nous avons recueillis, presque tous les règnes des successeurs de ce prince se trouvent représentés. La

découverte justement intéressante qui resterait à faire, serait celle des tombeaux des rois. Une suite d'épitaphes royales embrassant tous les règnes depuis Yarmoracen, le premier souverain de la dynastie, jusqu'à Mouley-Hacen, le dernier et le plus malheureux, serait, sans aucun doute, une acquisition précieuse pour la science. Ce résultat peut-il être atteint? Nous avons voulu nous rendre compte des espérances qu'il serait raisonnable de concevoir à cet égard, et nous allons dire à quelles conclusions nous sommes arrivé.

Entre l'avénement de Yarmoracen et la chute du dernier sultan, Mouley-Hacen, il s'est écoulé 327 années musulmanes (637-964) correspondant à 316 années de l'ère chrétienne (1239-1555). Dans cet espace de plus de trois siècles, Tlemcen a été gouvernée par vingt-cinq sultans, non compris les deux princes mérinides qui régnèrent de 1337 à 1358, dont nous avons d'autant moins à nous occuper ici, qu'ils ne moururent pas à Tlemcen et n'ont pu y être inhumés. Il ne s'agit donc que des Beni-Zeiyan. L'examen du tableau suivant facilitera beaucoup l'intelligence de la question.

N° D'ORDRE.	NOMS des SULTANS.	DURÉE du RÈGNE. Année chrét. de	à	OBSERVATIONS.
	I. — Branche aînée : ABDELOUADITES.			
1	Yarmoracen-ben-Zeiyan	1239	1282	Mort à Tlemcen. — Enterré, d'après la tradition, dans l'intérieur de la grande mosquée.
2	Abou-Said-Othman, son fils.	1282	1303	Mort à Tlemcen, la 5e année du premier siége.
3	Abou-Zeiyan-Mohammed, fils du précédent.	1303	1307	Mort à Tlemcen, environ un an après la levée du premier siége.
4	Abou-Hammou-Mouça Ier, frère du précédent.	1307	1318	Mort à Tlemcen, assassiné.
5	Abou-Tachefin Ier, fils du précédent.	1318	1336	Mort à Tlemcen lors de la prise de cette ville par l'émir mérinide Abou 'l-Hacen.
	PÉRIODE DE LA DOMINATION MÉRINIDE :			
	1° Abou'l-Hacen-Ali ; 2° Abou-Einan-Farès.	1337	1359	
	II. — Branche cadette : BENI-ZEIYAN.			
6	Abou-Hammou-Mouça II, fils d'Abou-Yakoub, arrière-petit-fils de Yarmoracen.	1359	1389	Tombeau retrouvé.
7	Abou-Tachefin II, Abderrahman, fils aîné du précédent.	1389	1393	Tombeau retrouvé.
8	Abou-Tsabit-Youçof, fils du précédent.	1393	1393	Mort à Tlemcen, assassiné après quarante jours de règne.

N^os D'ORDRE.	NOMS des SULTANS.	DURÉE du RÈGNE. Année chrét. de	à	OBSERVATIONS.
9	Abou'l-Hadjadj-Youçof, fils d'Abou-Hammou.	1393	1394	Mort loin de Tlemcen, chez les Beni-Amer, assassiné après dix mois de règne.
10	Abou-Zeiyan, fils d'Abou Hammou.	1394	1398	Mort loin de Tlemcen, assassiné.
11	Abou-Mohammed-Abdallah, fils d'Abou-Hammou.	1398	1401	Mort dans le Maghreb.
12	Abou-Abdallah-Mohammed, fils d'Abou-Hammou.	1401	1411	Tombeau retrouvé.
13	Mouley-Abderrahman, fils du précédent.	1411	1411	Mort à Tlemcen, de mort violente, après deux mois de règne.
14	Mouley-Sâïd, fils d'Abou-Hammou.	1411	1412	Mort loin de Tlemcen.
15	Abou-Malek-Abdelouahed, fils d'Abou-Hammou (pour la première fois).	1412	1424	Tombeau retrouvé.
16	Abou-Abdallah-Mohammed, fils d'Abou-Tachefin II.	1424	1428	Périt de mort violente, loin de Tlemcen.
//	Abou-Malek-Abdelouahed (pour la seconde fois).	1428	1430	
17	Abou 'l-Abbas-Ahmed, fils d'Abou-Hammou.	1430	1462	Mort à Tlemcen. — Enterré, par ordre de son successeur, à El-Eubbad.
18	Abou-Abdallah-Mohammed, surnommé El-Motawekkel-Al'Allah. petit-fils d'Abou-Tsâbit, fils de Tachefin II.	1462	1475	Mort à Tlemcen.

N^os D'ORDRE.	NOMS des SULTANS.	DURÉE du RÈGNE. Année chrét. de	à	OBSERVATIONS.
19	Abou-Abdallah-Mohammed, surnommé Et-Tsabiti, fils du précédent.	1475	1505	Mort à Tlemcen.
20	Abou-Abdallah-Mohammed, fils du précédent.	1505	1516	Mort à Tlemcen.
21	Abou-Hammou III, frère de Mohammed-et-Tsabiti.	1516	1528	Mort à Tlemcen.
22	Abou-Mohammed-Abdallah, frère du précédent.	1528	1540	Mort à Tlemcen.
23	Abou-Zeiyan-Ahmed, fils du précédent (pour la première fois).	1540	1543	
24	Abou-Abdallah-Mohammed, frère du précédent.	1543	1544	Mort assassiné loin de Tlemcen.
//	Abou-Zeiyan-Ahmed, frère du précédent (pour la seconde fois).	1544	1550	Mort à Tlemcen.
25	Mouley-Hacen, frère du précédent.	1550	1554	Meurt de la peste à Oran, en 1556. Son fils devient chrétien sous le nom de Carlos, passe en Espagne et y meurt sous Philippe II. Salha-raïs-Pacha prend définitivement possession de Tlemcen en 1555.

On voit, par ce tableau, que des vingt-cinq sultans qui occupèrent le pouvoir depuis le milieu du XIII^e^ jusqu'à la moitié du XVI^e^ siècle de notre ère, dix-huit moururent de mort naturelle ou violente dans leur capitale même, et que les sept autres, dépossédés par des révolutions de palais, finirent misérablement dans l'exil. On a de bonnes raisons de supposer que les restes de ceux-ci ne furent jamais rapportés à Tlemcen pour y être inhumés, et, par conséquent, leurs noms doivent être rayés du programme des recherches à venir. Quant aux dix-huit sultans morts à Tlemcen même, quatre de leurs tombeaux ont été déjà retrouvés : ce sont ceux d'Abou-Hammou-Mouça II et de trois de ses fils, Abou-Tachefin, Abou-Abdallah-Mohammed et Abou-Malek-Abdelouahed. Nous savons, de plus, que le corps du sultan Abou 'l-Abbas-Ahmed fut enterré, par ordre de son successeur, dans le grand cimetière d'El-Eubbad, où le hasard fera peut-être un jour retrouver sa sépulture [1]. Le champ des recherches se resserre donc de plus en plus, et il ne resterait à découvrir, tout compte fait, que les tombeaux de treize rois, parmi lesquels ceux de Yar-

[1] Dans cette nécropole (مقبرة) d'El-Eubbad, où l'on enterrait encore il y a quinze ans, se trouvent des tombeaux de date très-ancienne, notamment l'élégant monument en ruine élevé à la mémoire du fameux ouali Sidi-Ibrahim-Abou-Ishak-et-Thiyar, contemporain de Yarmoracen; le tombeau de l'iman Mohammed-ibn-Abou-Amer-et-Temini (1345); ceux des savants Sidi-Senouci (1489) et Sidi-Ahmed-ben-Zekri (1494), dont nous avons relaté les épitaphes dans la *Revue africaine*.

moracen et de ses quatre premiers successeurs, circonstance qui donnerait, il est vrai, un grand prix à la découverte.

La direction à donner à ces nouvelles recherches est d'ailleurs tout indiquée. La tradition, comme nous l'avons dit, prétend que Yarmoracen fut enterré dans l'intérieur même de la grande mosquée. Il s'agirait donc de reprendre les fouilles que nous y avions entreprises sans succès, en ayant soin de les pousser plus à fond et sur un espace plus étendu que nous ne l'avons fait. Mais il est possible aussi que la tradition se trompe, et peut-être retrouverait-on tout simplement le tombeau de Yarmoracen au même lieu que ceux de ses successeurs. Or, on sait déjà où il convient de rechercher ces derniers. Nous possédons à cet égard un renseignement précis. C'est l'assertion déjà citée d'Ibn-Khaldoun, qui, en rapportant la mort d'Abou-Hammou I^er^ ajoute qu'il fut enterré « dans le cimetière de la famille Yarmoracen, au Vieux-Château[1]. » Il ressort clairement de cette indication que les deux prédécesseurs de ce prince, Abou-Sâid-Othman et Abou-Zeiyan, ainsi que les membres de leur famille, avaient été déjà inhumés dans ce lieu de sépulture réservé, et il dut en être de même de son fils Abou-Tachefin I^er^. Ce point nous semble hors de toute contestation. Il n'y aurait donc, pour s'en convaincre, qu'à continuer les fouilles commencées par nos soins au Vieux-Château, en les étendant

[1] Endr. déjà cité de l'*Hist. des Berbères*, t. III, p. 401.

aux parties du terrain militaire les plus rapprochées de la grande mosquée, qui se trouvaient inaccessibles pour nous il y a quinze ans, mais qui ne le seraient peut-être plus pour les explorateurs d'aujourd'hui. Nous ne doutons pas que les efforts qu'on pourrait diriger de ce côté ne soient largement récompensés. En ce qui concerne les autres sultans, au nombre de huit, successeurs d'Abou-Hammou ou d'El-Motawekkel, dont les tombeaux seraient aussi à rechercher, c'est également sur ce même point de l'ancienne nécropole du Vieux-Château que les investigations devraient porter, de même que sur la partie du terrain avoisinant le mausolée de Sidi-Ibrahim où des fouilles n'étaient pas praticables à l'époque de nos recherches. Nous pensons que c'est dans le sous-sol de la voie publique qui longe ce monument qu'il faudrait creuser à deux ou trois mètres de profondeur, pour arriver à compléter les premières découvertes. Enfin, dans le petit cimetière de Sidi-Yakoub, où nous nous trouvions arrêté, dans ce temps-là, par la crainte de profaner des sépultures encore trop récentes, on pourrait procéder aussi à de nouvelles recherches. Étendues sur un plus large espace, elles donneraient sans doute des résultats plus concluants. Il y aurait surtout un intérêt particulier à découvrir l'épitaphe de la fille ou femme de sultan en l'honneur de laquelle avait été érigé, il y a au moins cinq siècles, le monument dont les ruines élégantes décorent ce cimetière aristocratique.

Telle est, croyons-nous, la direction sommaire qu'il conviendrait de donner aux investigations qui pourront être entreprises ultérieurement, à mesure que les circonstances les rendront praticables.

Les marbres tumulaires provenant de nos fouilles, de même que ceux qui ont pu être découverts depuis, sont exposés, à côté d'autres monuments non moins intéressants, dans une salle annexe de l'hôtel de ville qui sert de musée provisoire. La municipalité de Tlemcen s'est montrée jusqu'à présent pleine de sollicitude pour ces épaves du passé, qui sont comme des archives historiques dont elle a la garde. Elle a fait d'importants sacrifices, dont le public lui sait gré, pour en assurer la conservation [1]. Ce qui est maintenant à désirer, c'est que de provisoire ce musée devienne définitif, soit par un aménagement convenable du local actuel, soit par son installation dans un édifice qui serait jugé plus propre à cette destination spéciale; c'est aussi que les monuments y soient classés suivant leur provenance, leur âge et leur valeur historique; enfin, qu'un catalogue explicatif, mis à la disposition des visiteurs, en rende l'étude plus accessible. Ces améliorations, dont l'opportunité ne saurait lui échapper, l'administration municipale s'empressera sans doute de les réaliser, aussitôt que les ressources de son budget s'y prête-

[1] Grâce à la louable initiative de l'ancien maire, M. Louis Jalteau, dont l'administration intelligente et intègre a laissé un souvenir durable dans le pays, et à celle de ses honorables successeurs MM. le colonel Bernard et Soipteur.

ront, et qu'elle se sentira encouragée à un nouveau sacrifice par l'appui libéral et éclairé du conseil général d'Oran.

Chaque année voit s'accroître le nombre des artistes ou des touristes français et étrangers qui visitent l'Algérie, avec le désir de remporter de leur voyage autre chose que des impressions banales et fugitives. Tlemcen s'offre à eux comme un des points les plus dignes d'attirer leur attention et de leur laisser des souvenirs intéressants et durables. A côté de ses sites ravissants et de sa belle et riche campagne fécondée par le labeur intelligent de nos colons, Tlemcen peut leur montrer ses monuments, qui rappellent le temps où elle était une capitale de quatre-vingt mille âmes. Les spécimens qu'elle possède de l'architecture musulmane aux XII^e^, XIII^e^ et XIV^e^ siècles sont absolument uniques en Algérie[1].

[1] Les belles photographies de MM. Maigné, Pedra, Pignon, et d'autres peut-être que nous oublions, ont déjà fait connaître une partie de ces monuments. Deux architectes d'un grand talent, M. Viala de Sorbier, membre correspondant de l'Institut, et M. Lefèvre, ancien inspecteur des bâtiments civils en Algérie, ont fait une étude particulière des plus belles mosquées de Tlemcen et des ruines pittoresques de la Mansoura. La publication de leurs remarquables dessins, demeurés jusqu'à présent inédits, serait un véritable service rendu à l'art. Un autre architecte distingué, M. Duthoit, attaché à la commission des monuments historiques, a été chargé, en 1872, par le Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, d'une mission spéciale en Algérie. A en juger par le rapport inséré dans la deuxième livraison du tome I^er^ des *Archives des missions scientifiques et littéraires* (1873), Tlemcen doit se trouver largement représentée dans la collection de dessins rapportée par M. Duthoit. Il est donc désirable que les résultats de sa mission soient prochainement publiés.

C'est peut-être ce qu'on ne sait pas assez. Il importe donc de mettre en évidence et en relief tout ce qui caractérise l'originalité propre de l'ancienne cité des Beni-Zeiyan. C'est à la jeune cité française d'aujourd'hui de faire les honneurs des monuments que lui a légués son aînée. Tlemcen, mieux connue et plus justement appréciée, deviendrait une des stations préférées de tout voyageur en Algérie, artiste, archéologue ou simple touriste. Et quand on aurait vu une fois ce beau pays, on voudrait le revoir; car le connaître, c'est l'aimer.

IV.

L'ÉPITAPHE

D'ABOU-ABDALLAH-MOHAMMED (BOABDIL),

DERNIER ROI DE GRENADE.

Après le démembrement de la vaste monarchie des Ommeïades, qui avait rayonné d'un si vif éclat sur le monde du moyen âge, on put croire que la domination musulmane en Espagne était anéantie. Mais, à l'honneur de l'islamisme, il se trouva une main hardie et vigoureuse pour relever ces ruines, pour grouper les éléments épars de la nationalité arabe et en reconstituer un petit État, qui devait défier encore longtemps la puissance toujours croissante des armes espagnoles. Telle fut l'origine du royaume de Grenade, qui se fonda, en l'an 1238 de notre ère, sous l'autorité habile et prévoyante d'Abou-Abdallah-Mohammed-el-Ahmar. Il avait peu

d'étendue ; mais la beauté de son climat, ses richesses naturelles, la fertilité de son sol, l'industrie de ses habitants, le goût et la culture des arts, des sciences et de la poésie qui vinrent s'y réfugier comme dans un commun asile, avec toutes les élégances du luxe et les traditions de l'ancienne chevalerie, tout contribua à faire de ce coin de l'Andalousie un foyer de civilisation que les poëtes ont célébré à l'envi, et dont le prestige dure encore. Le prince éminent qui avait eu cette inspiration patriotique et féconde mourut après un règne pacifique et glorieux de trente-cinq ans, en laissant dans les merveilles de l'Alhambra un souvenir impérissable de son nom. Il léguait en même temps à ses successeurs des traditions de sage politique et de bonne administration qui firent la prospérité de l'État, tant qu'elles restèrent en honneur. Sous les règnes sages et éclairés des deux Abou 'l-Hadjadj et de Mohammed V, la grandeur de Grenade atteignit son apogée ; mais, après eux, la décadence commença. C'est alors qu'on vit naître les intrigues de palais, les usurpations, les rivalités entre les grandes familles de l'État, les factions populaires s'entre-déchirant au profit d'ambitions ardentes et mal contenues, le relâchement des mœurs, l'affaiblissement des courages, l'anarchie au dedans, l'impuissance au dehors, enfin tous ces signes avant-coureurs d'une dissolution prochaine.

Ce mal intérieur avait déjà fait bien des progrès à l'avénement de Mouley-Abou 'l-Hacen-Ali, père de Boabdil, en 1466. Avancé en âge et d'une santé

chancelante, ce prince ne manquait pourtant pas d'une certaine énergie de caractère, mais ses forces trahissaient sa volonté. Un des principes de gouvernement dont les plus intelligents de ses prédécesseurs ne s'étaient jamais départis, c'était le maintien de la paix avec les rois de Castille et d'Aragon, même au prix d'une sorte de vassalité plutôt nominale que réelle. Abou'l-Hacen lui-même se conforma d'abord à cette tradition, et les quinze premières années de son règne s'écoulèrent paisiblement. Puis on le voit tout d'un coup, en 1481, sans provocation et au mépris des traités, envahir le territoire espagnol, s'emparer par surprise de la ville de Zahra et en massacrer la population inoffensive. Cet audacieux coup de main appelait d'énergiques représailles. Les Espagnols, à leur tour, fondent sur la ville d'Alhama, située à huit lieues de Grenade, l'emportent de vive force et passent les habitants au fil de l'épée. Cette place, une des mieux fortifiées de l'Andalousie, passait aux yeux des Maures pour imprenable. Elle formait comme un poste avancé dont la possession par l'ennemi laissait la capitale à découvert; aussi la consternation fut-elle grande à Grenade lorsqu'on y apprit ce désastre. La population tout entière s'émut, et déjà des voix graves et autorisées s'élevaient pour prédire la ruine totale du royaume. C'est à ce moment que Boabdil fait son entrée sur la scène politique. Il pouvait avoir vingt-cinq ans. Sa mère, d'origine chrétienne, femme ambitieuse et remuante, qui disposait d'un

parti puissant, entrevoit dans l'effervescence populaire l'occasion, qu'elle avait rêvée depuis longtemps, de pousser son fils au pouvoir. Une conspiration est ourdie contre le vieux roi. Celui-ci, prévenu à temps, s'empare de la personne de son fils et le fait enfermer. Mais Boabdil, avec l'aide de sa mère et de quelques amis dévoués, déjoue la vigilance de ses gardiens, s'échappe de sa prison, et, s'avançant à la tête d'une troupe de partisans déterminés, il force les portes de l'Alhambra et somme son père d'abdiquer. Abou 'l-Hacen résiste; on en vient aux mains, le sang coule dans les rues de Grenade, et le roi est sur le point de céder à la violence, quand la voix respectée des représentants de la religion parvient à dominer le tumulte. L'apaisement se fait, et l'on en vient à un accord. Le père et le fils se partageront la souveraineté : l'un trônera à l'Alhambra, l'autre à l'Albaycin (1482).

Cette trêve conclue, Abou 'l-Hacen, poussé par un reste d'énergie virile, et jaloux de réhabiliter son honneur aux yeux des siens, rassemble à la hâte un petit corps d'armée, et se porte au secours de la ville de Loja, qui se trouvait serrée de près par les Espagnols. Il réussit à en faire lever le siége, et de là, dans l'espoir de réparer son échec d'Alhama, il pousse vers cette place, qu'il attaque assez vigoureusement, quoique sans succès. Il reprend alors la route de Grenade, mais il en trouve les portes fermées. Boabdil, profitant de son absence pour manquer à la foi jurée, avait proclamé la déchéance de son

père et fait reconnaître sa propre autorité comme la seule légitime. Le vieux roi, abattu par cet affront et jugeant la résistance inutile, se retire, avec quelques serviteurs fidèles, auprès de son frère Abou-Abdallah-Mohammed, gouverneur de Malaga. Cet Abou-Abdallah était un valeureux guerrier, à qui ses prouesses militaires avaient valu, de la part même de ses ennemis, le surnom de Zagal, c'est-à-dire le brave; il était maintenant seul à soutenir l'honneur du nom musulman, et il venait de remporter de brillants avantages sur les troupes espagnoles. Boabdil en était jaloux. A l'instigation de sa mère qui le poussait à inaugurer son règne par quelque action d'éclat, il se met lui-même en campagne, et, comme la ville de Lucena, qu'il savait mal défendue, lui paraissait une proie facile, c'est sur ce point qu'il dirige une expédition dans laquelle il entraîne l'élite de ses chevaliers. Un échec l'y attendait. Il n'était pas même en vue de la place, que déjà la cavalerie ennemie l'enveloppait de toute part, faisait main basse sur sa petite troupe et la mettait en pleine déroute. Ses plus braves compagnons s'étaient fait tuer à ses côtés. Lui-même allait succomber, lorsque, pour échapper au péril, il saute à bas de son cheval et court se cacher. Après le combat, on le trouva tapi sous une touffe de lauriers-roses, au bord d'un torrent. Reconnu, il fut fait prisonnier[1] Quand il s'agit de traiter de sa rançon

[1] Cardonne, *Hist. de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes*, t. III, p. 274, fait suivre le récit de cette affaire de la

avec les ministres du roi Ferdinand, il ne racheta sa liberté qu'au prix des plus lâches concessions. Il ne répugnait pas à la politique espagnole d'entretenir dans Grenade des discordes qui ne faisaient qu'appauvrir la force de résistance de l'ennemi. Boabdil, qui faisait acte de vassalité et promettait la plus entière soumission aux vues de son suzerain, fut donc rendu à la liberté et reconduit à sa capitale par une escorte d'hommes d'armes qui devaient, au besoin, lui en ouvrir les portes. Il y trouva son père réinstallé à l'Alhambra. Alors la guerre civile se ralluma plus furieuse qu'auparavant. Il y eut encore beaucoup de sang répandu. Mais à la fin «les Maures de Grenade, dit Marmol, voyant que leur vieux roi aveugle et incommodé de maladie était incapable de gouverner l'État parmi tant de troubles, élurent pour roi le brave Abou-Abdallah (Zagal), et déclarèrent son neveu indigne de la couronne, pour avoir pris l'alliance des chrétiens. Quelque temps après, le vieux roi mourut dans la forteresse de Monduchar, où son fils l'avait enfermé[1].»

Ce fut en 1484 qu'arriva cette nouvelle révolution. Abou-Abdallah (Zagal), acclamé par le parti national, apparaissait comme un sauveur. Il pouvait, en se débarrassant de son neveu, garder le pouvoir pour lui seul. Mais, soit par générosité, soit par

réflexion suivante : «Il était le premier prince grenadin qui fût tombé au pouvoir de l'ennemi depuis la fondation du royaume.»

[1] Marmol-Carvajal, *Descript. génér. de l'Afrique*. Trad. de Perrot d'Ablancourt, 1667, t. I^er, liv. II, p. 430.

crainte de mécontenter la faction puissante qui demeurait attachée à Boabdil, il admit celui-ci au partage de la royauté, à la condition que, répudiant toute attache avec les Espagnols et ne s'inspirant plus que du bien public, il unirait ses efforts aux siens pour combattre l'ennemi et conjurer le péril commun. Boabdil promit tout. Zagal courut alors aux points les plus menacés. Son neveu, pour tromper tout le monde par un semblant de patriotisme, marcha à la délivrance de Loja, qui se trouvait de nouveau investie par les troupes castillanes. Il réussit à rester maître de la place; mais à peine y était-il entré, qu'il en faisait hommage à son suzerain le roi Ferdinand. En retour de cet acte de lâche soumission, le roi lui assurait les moyens de combattre son rival, et lui garantissait la tranquille possession de Grenade, jusqu'au jour où toutes les autres places fortes du royaume se seraient rendues à composition. Ce moment venu, la capitale elle-même devait être livrée à l'armée espagnole. Ce honteux traité demeura secret. Cependant, les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, poursuivaient avec une énergique persévérance leur grand dessein, qui était d'affranchir de la domination musulmane tout le sol de la Péninsule, et ils étaient décidés à ne déposer les armes que lorsque leur but serait complétement atteint. Leurs généraux procédaient méthodiquement à cette entreprise de longue haleine; ils avançaient d'un pas lent, mais sûr, s'inspirant de ce dicton populaire en Castille, « que c'était grain à grain

qu'il fallait manger la Grenade [1]. » Six années se passèrent de la sorte dans une guerre sans trêve ni merci, l'intrépide Zagal ne désespérant pas du salut de la patrie, et défendant pied à pied son territoire envahi; et l'efféminé Boabdil oubliant, dans les tournois et les fêtes, ces heures d'angoisse où la nationalité musulmane agonisait. En 1490, Zagal, à bout de ressources, sinon de courage, était contraint de renoncer à la lutte. Il ne pouvait plus rentrer à Grenade, dont les portes s'étaient fermées à son approche; il ne voulut pas non plus accepter les offres brillantes que lui faisait son vainqueur, et, désespéré, il passa en Afrique. A ce moment, le drapeau castillan flottait sur toutes les forteresses du royaume. Grenade seule restait debout. Sommé par le roi Ferdinand de tenir sa parole et de livrer la place, Boabdil eut peur; la crainte d'un soulèvement populaire le fit reculer devant cette trahison. Il essaya de représenter aux rois catholiques que sa capitale était occupée par des populations nouvelles, insoumises, exaspérées par la perte des plus belles places du royaume, et décidées à ne pas souffrir que Grenade fût livrée sans résistance. Il demandait du temps. On lui répondit par une déclaration de guerre.

Au commencement de mai 1491, une armée espagnole, forte de soixante mille hommes, vint prendre position dans la fertile plaine de la Vega, sur le Daro, à deux lieues de la place. A son ap-

[1] « Grano á grano se ha de comer la granada, » cité par Viardot, *Hist. des Arabes et des Mores d'Espagne*, t. Ier, p. 352.

proche, la population fut consternée. Riche, habituée au luxe et à l'abondance, énervée par les guerres civiles, elle n'avait plus ni la foi religieuse, ni la vertu patriotique des ancêtres. Cependant, chez quelques-uns, les traditions chevaleresques avaient survécu, et l'élite de la noblesse grenadine, conduite par l'intrépide Mouça-ben-Abou 'l-Hacen, fit bonne contenance au début des hostilités. Ce fut d'abord une guerre d'escarmouches. Chaque jour, deux à trois mille cavaliers sortaient de la ville et venaient parader devant le camp espagnol. Maures et Castillans se défiaient à la façon des héros d'Homère, et dans ces combats d'aventure, l'avantage restait souvent aux assiégés. Les choses allèrent ainsi pendant trois mois; les approvisionnements de la place continuaient d'être assurés, et sa population reprenait courage. Mais tout changea de face du jour où le roi Ferdinand, voulant manifester hautement sa ferme résolution de ne point se retirer avant d'avoir achevé sa conquête, eut fait entourer son camp d'un fossé et d'une muraille, et improvisé dans son enceinte une véritable ville, cette Santa-Fé dont on voit encore les ruines, et qui se trouva pourvue, comme par enchantement, de tous les établissements nécessaires au séjour prolongé d'une nombreuse armée. A partir de ce moment, la cavalerie, qui était la seule force réelle des assiégés, perdit tous ses avantages. Quand il fallut se mesurer avec la redoutable infanterie castillane, les milices de Grenade levées à la hâte, mal commandées, sans

traditions ni discipline, lâchèrent pied au premier choc pour se retirer en désordre sous les murs de la place. Poursuivies le sabre au poing par les Espagnols, qui en firent grande tuerie, ces bandes désorganisées jetèrent la consternation dans la ville, quand elles y rentrèrent en tumulte, et les assiégeants, profitant de ce désarroi général, s'emparèrent sans résistance de l'artillerie, ainsi que des postes d'observation qui entouraient la place, et y mirent garnison. La défense avait dit son dernier mot. Toute tentative de sortie parut désormais impossible. Devenue maîtresse du terrain et libre de ses mouvements, l'armée espagnole investit la ville de manière à intercepter l'arrivée des convois. La disette commença à se faire sentir. Le peuple, incapable d'endurer de longues privations, prenait une attitude menaçante. La situation devenait critique.

Boabdil qui, depuis le commencement du siége, s'était confiné dans ses appartements de l'Alhambra, considéra que le moment était venu de sortir de son inaction. Il convoqua son divan, pour délibérer sur les mesures de salut qu'il convenait de prendre dans les conjonctures présentes. On connaissait ses intentions secrètes; on fut d'avis qu'une capitulation était le seul moyen de se sauver avec le moins de dommage possible. En vain Mouça, le seul homme de cœur au milieu de cette cour corrompue, soutenait que toutes les ressources n'étaient pas épuisées, et qu'au moins, avant de se rendre, il fallait combattre en désespérés. Sa voix mâle ne trouva

pas d'écho. Séance tenante, il fut décidé que des négociations allaient être entamées avec le roi Ferdinand. Le vizir Abou 'l-Kacem-Abd-el-Malek, chargé des pleins pouvoirs du divan, se rendit au camp espagnol, et, après de longues conférences avec les plénipotentiaires castillans, une convention fut signée le 25 novembre 1491. Il y était stipulé que si, dans deux mois, le roi de Grenade n'était pas secouru par terre ou par mer, il livrerait les citadelles de la ville, les tours et les portes, et qu'il jurerait obéissance au roi de Castille, dont la souveraineté serait solennellement reconnue par tous les habitants. De plus, les captifs chrétiens devaient être mis en liberté sans rançon; les Musulmans conserveraient leurs biens, leurs armes, leurs chevaux, leurs lois et coutumes, leur langue, leurs juges naturels, leurs mosquées avec le libre exercice de leur culte. Ils seraient exempts d'impôts pendant trois ans, et l'on n'exigerait d'eux, dans la suite, que le tribut qu'ils étaient habitués à payer à leur ancien souverain. Quant au roi Abou-Abdallah, un riche domaine dans les Alpujarras, avec des revenus considérables, lui était assuré. Enfin, cinq cents otages, choisis parmi les jeunes gens des plus nobles familles, devaient rester entre les mains du vainqueur jusqu'à l'entière exécution du traité [1]

[1] *Art de vérifier les dates*, t. Ier de la continuation, 1821. *Chronol. hist. des Maures d'Espagne*, par M. Audiffret. — On trouve des détails intéressants sur les négociations qui accompagnèrent ce traité dans le tome VIII de l'importante collection des *Documentos*

Au retour du vizir Abou 'l-Kacem, et lorsqu'il eut rendu compte au divan de sa mission, tous les assistants donnèrent les marques d'un morne désespoir. Le seul Mouça prit encore la parole. Il s'efforça de ranimer leur patriotisme en leur dépeignant les outrages et les vexations qu'ils auraient à endurer de la part des chrétiens, et en les exhortant à courir à une mort glorieuse, plutôt que de se soumettre à un esclavage humiliant. Mais, jugeant au silence qui répondait seul à son fier langage que tout sentiment généreux était éteint dans ces âmes pusillanimes, il sortit indigné de l'assemblée, alla chez lui prendre ses armes et son cheval, abandonna la ville et ne reparut plus[1] Boabdil, incapable d'un suprême effort d'énergie, put se consoler en voyant que la lâcheté des gens de sa cour égalait la sienne. Le sacrifice était consommé. A quelques semaines de là, comme il était évident qu'on ne devait plus compter sur aucun secours du dehors, et qu'il y avait à craindre que le peuple, mécontent et ameuté, n'en vînt à une révolte ouverte dans l'intervalle qui devait s'écouler jusqu'au délai fixé par la capitulation, les conseillers du roi de Grenade le décidèrent sans peine à devancer l'expiration de ce délai. Boabdil envoya donc au roi de Castille de riches présents en chevaux de race, armes et pierreries, lui faisant sa-

inéditos para la historia de España, publ. à Madrid par D. Miguel Salva et D. Pedro Sainz de Baranda.

[1] Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España,* cap. XLIII, édit. Baudry, 1840, p. 665.

voir que, puisque telle était la volonté de Dieu, il était prêt à lui faire la remise immédiate de la ville. Ferdinand accueillit avec joie ce message; il réitéra au roi ses promesses de protection, et l'on convint que l'armée espagnole ferait son entrée dans la place conquise, le 6 janvier 1492.

« Le jour venu, dit Marmol, que le roi de Grenade devait livrer l'Alhambra et les autres forteresses, le cardinal de Mendoza, archevêque de Tolède, accompagné de quantité de noblesse, en fut prendre possession, et, parce qu'une des conditions était qu'on ne passerait pas par les rues de la ville, de peur que la communication des chrétiens et des Maures ne causât quelque désordre, un ingénieur fit le chemin par où l'on monte aujourd'hui du côté de Saint-Antoine-le-Vieux, et qui de là se va rendre à l'Alhambra. Sitôt que le cardinal fut parti avec des troupes et de l'artillerie, les rois catholiques décampèrent avec tout le reste de l'armée en ordre de bataille, et marchèrent pas à pas à travers la plaine jusqu'à une demi-lieue de la ville où ils firent halte. Le cardinal, étant arrivé à l'endroit des prisons, rencontra le roi de Grenade, qui descendait à pied de l'Alhambra, et, lui ayant dit quelque chose en particulier, le roi lui répondit qu'il prît possession de bonne heure des palais et des forteresses au nom de leurs Majestés, à qui Dieu les avait donnés par leur mérite et pour les péchés des Maures, et fut audevant d'eux par la même route. Les chrétiens entrèrent paisiblement dans l'Alhambra, et, se saisis-

sant des tours et des portes, s'emparèrent en même temps des Tours Vermeilles et de la porte de la rue des Gomères. Après quoi, le cardinal fit planter la croix d'argent qui marchait devant lui et l'étendard royal sur la tour qu'on nomme la Cloche, d'où l'on découvrait le lieu où était le roi et tout le camp. Le cardinal avait tardé quelque temps à donner ce signal, et la reine, qui l'attendait avec impatience, se mit aussitôt à genoux et rendit grâces au Dieu tout-puissant en grande dévotion, et ceux de la chapelle commencèrent à chanter le *Te Deum* pour actions de grâces.

« En même temps, le roi Ferdinand, accompagné de quelques seigneurs et gentilshommes de sa cour, marcha vers la ville et rencontra en chemin le roi de Grenade, qui voulut mettre pied à terre pour lui faire la révérence; mais il ne le voulut pas souffrir, et le Maure, en arrivant, lui baisa le bras droit et lui présenta les clefs de la forteresse, qu'il rendit au comte de Tendilla, qui en fut le premier gouverneur aussi bien que du reste. Ensuite, il se rendit à l'Alhambra par la même route que le cardinal avait prise. Quelques-uns disent que le roi maure retourna joindre sa famille dans une maison de la ville où elle s'était rassemblée. Mais des Maures, qui étaient présents, m'ont dit qu'après avoir salué le roi et lui avoir donné les clefs, il prit la route de l'Alpujarra, dont on lui avait donné plusieurs places en apanage. Ils ajoutaient qu'étant arrivé près du Padul, en un lieu d'où l'on découvre, pour la dernière fois, la

ville de Grenade, il s'arrêta à contempler cette grande ville dont les palais éclataient de loin, et qu'il s'écria avec un grand soupir : « Dieu est grand ! » puis qu'il se mit à verser des larmes, mais que sa mère lui dit : « Tu fais bien de pleurer comme une femme ce que tu n'as pu défendre comme un homme[1]. »

A ce moment, un de ses vizirs, qui ne l'avait pas abandonné dans sa mauvaise fortune, essaya de relever son courage. « Considérez, seigneur, lui dit-il, que l'adversité rehausse la gloire de ceux qui la supportent avec constance et fermeté. » A quoi le prince répondit en soupirant : « Hélas ! quelles infortunes ont jamais égalé les miennes ? » On marqua l'endroit où il avait ainsi exhalé sa douleur, ses remords peut-être, à la vue de la glorieuse cité de ses aïeux, qui venait de succomber entre ses mains lâches et criminelles. Les Arabes l'appelèrent « Fedj - Allah-Akbar » en souvenir des dernières paroles qu'il y avait prononcées, et les Espagnols ne le désignèrent plus que sous le nom de « El último sospiro del rey moro, le dernier soupir du roi maure[2]. » Boabdil demanda comme une suprême faveur que la porte par laquelle il était sorti de l'Alhambra fût à jamais murée. On accéda à ce vœu. Puis il gagna tristement

[1] Marmol, ouvr. cit. p. 440. Conde rapporte ainsi cette parole attribuée à la sultane mère : « Razon es que llores como muger, pues no fuiste para defenderla como hombre. »

[2] Conde, chap. déjà cité, et Rossew - Saint - Hilaire, *Hist. d'Esp.* t V, p. 507.

la résidence qui lui avait été assignée dans les Alpujarras. Une partie de sa famille seulement et quelques serviteurs fidèles le suivirent dans sa retraite. La plupart des grands du royaume, non contents de faire acte de soumission et d'hommage à la couronne de Castille, s'étaient engagés à son service. On prétend même que la femme du roi demanda à se faire chrétienne, qu'elle fut baptisée sous le nom d'Isabelle de Grenade, et mariée, quelque temps après, à un gentilhomme castillan[1] Quoi qu'il en soit, le roi déchu ne put supporter longtemps l'état d'abandon auquel il se voyait réduit. Les railleries et les insultes auxquelles il était en butte de la part de ses anciens sujets le remplissaient d'amertume. Il prit donc le parti de s'exiler de cette Andalousie dont il avait été le seigneur, et où il ne vivait plus qu'en vassal déshonoré. Le roi Ferdinand lui racheta, pour quatre-vingt mille ducats d'or, le domaine qu'il lui avait concédé, et mit à sa disposition un navire qui le transporta à Oran dans l'hiver de 1493. De là, Boabdil se rendit à Tlemcen auprès du sultan régnant, Mouley-Mohammed-et-Tsabiti, et il mourut

[1] Cette assertion est de Ginez de Hita; mais comme son livre est plutôt un roman qu'une histoire, on ne doit l'accueillir qu'avec réserve. Il dit expressément : « La reyna sultana fué á besar las manos de los catholicos reyes, laqual recibieron benigna y amorosamente, y ella dixo que queria ser christiana, y ansi fué hecho. Baptizóla el nuevo arçobispo, y le puso por nombre doña Isabel de Granada. Casóla el rey con un principal cavallero. » (*Historia de las guerras civiles de Granada*, édit. de Paris, 1660, p. 640, cap. XVII.)

dans cette ville, l'année suivante, au commencement de mai 1494.

Ce fait était resté ignoré. On le connaît aujourd'hui par l'épitaphe même de Boabdil, dont nous allons donner la transcription.

بسم الله الرحمن الرحيم صلى الله على سيدنا محمد وعلى آله

قبر سلطان قد مات في حال الجلايه

بتلمسان غريبا مهملا بين نسايه

بعد ان جاهد ومن ابا الاجهد اعتنايه

حكم الدهر عليه فهو احكم قضايه

واتاه الله صبرا عند انزال بلايه

وسقى الله قبره دايما غيث سمايه

هذا قبر السلطان العادل الهمام الحافل المجاهد الكامل
امير المسلمين وخليفة رب العلمين مولانا ابي عبد الله
الغالب بالله ابن مولانا امير المسلمين المقدس ابي الحسن
ابن امير المسلمين ابي الحجاج ابن امير المسلمين ابا عبد
الله ابن امير المسلمين ابي الحجاج ابن امير المسلمين ابي
الوليد بن نصر الانصاري الخزرجي السعدي الاندلسي قدس
الله تربته ورفع في الجنة مرتبته جاهد في وطنه الاندلسي
في نصرة الايمان وعمر اقواه بطاعة الرحمن وباشر
بنفسه الكريمة في مواطن عديدة مواقف شديدة في

ملاقات جيوش متكاثرة من عبدة الصلبان بجماعة قليلة من الفرسان ولم يزل ايام امارته وخلافته جاهد في الله حق الجهاد ويقابل بشرذمة قليلة من الجند زمر الاعاد ولم يكن له من

هلكهم الله على معظم الوطن وكل ما قدر الله من والغربة والمحن فوصل مدينة تلمسان ولم يزل بها مقبول الثغر متواصل الاحزان ثم كان ما قضاه من لا راد لامره ولا معقب لحكمه حتمه على العباد لقوله كل نفس ذايقة الموت قد سابق علمه معاناته في حال غربته عن وطنه ووطن اجداده الملوك الكبار سلالة الانصار حماة دين المصطفى المختار ورفعه الله في اعلام السعادة عليا مولاه وتغمده برضاه بين العشاءين من ليلة الاربعاء غرة شعبان عام تسعة وتسعين وثماني ماية وله من العمر نحو من اربعين عام

بقدر لد[illegible]عند ما

بلغ الكتاب لحده المحدودى

يا رب واقبل لي جهادي انني

اخشى يكون لديك بالمردودى

منجد

لي الجهاد وسيره المحمودي
والقصد محمود والنجاة بغيتي
فبجاه احمد لا تخيب قصودي

Au nom de Dieu clément et miséricordieux.

Que Dieu soit propice à notre seigneur Mohammed et à sa famille!

Tombeau d'un roi mort dans l'exil,

A Tlemcen, étranger, délaissé parmi ses femmes;

Lui qui avait combattu pour la foi! . . . .

Le destin inflexible l'avait frappé de son arrêt.

Mais Dieu lui donna la résignation, en même temps que le malheur s'abattait sur lui.

Que Dieu répande à jamais sur sa sépulture la rosée de son ciel!

Ce tombeau est celui du roi juste, magnanime, généreux, le défenseur de la religion, l'accompli, l'émir des Musulmans et le représentant du maître des mondes, notre seigneur Abou-Abdallah, le victorieux avec l'aide de Dieu, fils de notre seigneur l'émir des Musulmans. . . . . le saint, Abou 'l-Hacen, fils de l'émir des Musulmans Abou'l-Hadjadj,

Fils de l'émir des Musulmans Abou-Abdallah,

Fils de l'émir des Musulmans Abou'l-Hadjadj,

Fils de l'émir des Musulmans Abou'l-Oualid,

Fils de Nacer-el-Ansari, El-Khazradji, Es-Sàdi, l'Andalousien.

Que Dieu sanctifie sa tombe et lui assigne une place élevée dans le paradis! Il combattit, dans son pays d'Andalousie, pour le triomphe de la foi, ne s'inspirant que de son zèle pour la gloire divine, et prodiguant sa généreuse vie sur maint champ de bataille, dans des mêlées terribles où les armées innombrables des adorateurs de la croix se ruaient sur une poignée de cavaliers (musulmans). Et il ne cessa, au temps de sa puissance, et pendant son khalifat, de combattre pour

la gloire de Dieu, donnant à la guerre sainte tout ce qu'elle exige, et relevant, quand il venait à chanceler, le courage de ses guerriers. . . . .

Et il arriva dans la ville de Tlemcen où il trouva toujours un bon accueil et de la sympathie pour ses malheurs. C'est alors que s'accomplit ce qu'avait décidé Celui dont les arrêts sont irrévocables. . . . . et dont tous les mortels subissent la loi, suivant ce qu'il a dit : « Toute âme goûtera la mort. » . . . . Et la mort le surprit sur la terre étrangère, loin de sa patrie, loin du pays de ses aïeux, les grands rois de la race d'El-Ansar, les soutiens de la religion de l'Élu, du Préféré . . . .

Et Dieu l'a élevé dans les régions de la félicité . . . . et l'a revêtu de sa grâce, entre les deux prières du soir, le mercredi de la nouvelle lune de châban de l'an huit cent quatre-vingt-dix-neuf (899), et il avait environ quarante ans d'âge.

. . . .

O mon Dieu! puissent t'agréer les combats que j'ai combattus pour la foi !

Car ce que je crains, c'est qu'ils ne me fassent pas trouver grâce devant toi.

. . . .

Et c'est là ce qui me fait espérer ton pardon et me confier dans ta bonté.

Par les mérites de Mohammed, ne frustre pas mon espoir!

Le document épigraphique qu'on vient de lire, en établissant la certitude d'un fait que l'histoire peut enregistrer désormais comme authentique, nous amène, du même coup, à relever une méprise dans laquelle sont tombés la plupart des historiens qui ont voulu suivre Boabdil dans son exil, et raconter la manière dont il avait fini.

Marmol-Carvajal écrivait moins d'un siècle après la prise de Grenade, et dans sa jeunesse il avait pu, comme il le dit lui-même, converser de ce mémorable événement et de ses suites avec des personnes qui en avaient été les témoins. Comment se fait-il donc qu'au sujet de la mort de Boabdil il ait accredité une relation de tout point opposée à la vérité? Marmol raconte, en effet, que ce prince, ayant émigré en Afrique, alla demander asile au roi de Fez, allié de sa maison, et qu'après un long séjour dans ce pays il fut tué, au passage de l'Ouad-el-Asouad (la rivière des noirs), en combattant, à la tête de la cavalerie mérinide, contre les troupes des chérifs de Maroc. C'est pour lui un fait avéré qui lui inspire même la réflexion suivante : « Le roi de Grenade mourut en cette bataille pour la défense d'un royaume étranger, lui qui n'avait pas voulu hasarder sa vie pour la défense du sien[1]. » Marmol ne dit pas, d'ailleurs, à quelle source il avait puisé ce renseignement. Mais ce n'était évidemment qu'un on-dit qui ne reposait sur aucune donnée positive, et que le grave historien eût dû accueillir avec plus de réserve. Le combat de la rivière des noirs se livra en 1536. Boabdil eût été au moins octogénaire à cette époque. Et comment admettre qu'un prince qui avait montré si peu de virilité dans sa jeunesse aurait fini en héros dans un âge si avancé? C'est à quoi Marmol n'avait pas ré-

[1] Marmol, ouvr. cit. t. Ier, livr. II, p. 451.

fléchi. Trente ou quarante ans après lui, un autre chroniqueur espagnol, Jacques Bleda, qui a laissé une histoire fort détaillée de la conquête du royaume de Grenade, se contente de dire que Boabdil passa en Afrique; mais il ne fait pas la moindre allusion à l'espèce de légende mise en circulation par son devancier. Apparemment, elle n'avait déjà plus cours de son temps[1] Quoi qu'il en soit, la première assertion, émanée d'un écrivain aussi autorisé que Marmol, continua de faire son chemin sans contradicteur, et presque tous les historiens l'ont reproduite à peu près dans les mêmes termes. Un seul, à notre connaissance, fait exception. L'annaliste hollandais George Horn, dans un précis d'histoire universelle imprimé à Leyde, en 1666, sous le titre assez bizarre d'Arche de Noé, dit expressément, avec le laconisme qui lui est propre : « Ferdinand et Isabelle assiégèrent Grenade et s'en emparèrent en l'année 1492, pendant que son dernier roi, Abou-Abdallah, que de Thou appelle Zagoïbi, s'exilait en Afrique, auprès du roi de Tlemcen. Et c'est ainsi que finit la domination des Maures en Espagne[2]. » Sur quelle autorité ce compilateur s'appuyait-il pour énoncer avec tant de justesse un fait qu'on ne soupçonnait pas avant lui, et pour l'opposer si résolû-

[1] *Coronica de los Moros de España*, Valence, 1618, p. 623.

[2] *Georgii Hornii Historia*, Lugdun. Batavor. 1666, p. 373. « Ferdinandus et Izabella Granadam obsederunt ac anno MCCCCXCII expugnarunt, ultimo rege Abu-Abdalla, quem Thuanus vocat Zagoibium, in Africam ad regem Telmesinum exulatum concedente. Atque hic fuit finis Maurorum in Hispaniā dominationis. »

ment à la version généralement admise, même par le grave et judicieux de Thou, qu'il avait sous les yeux [1] ? Nous n'en savons rien. Toujours est-il que, soit par un pur hasard, soit par suite d'informations dont il a gardé le secret, George Horn se trouve être le seul qui ait rencontré sur ce point la vérité. Au fond, la question est d'une importance bien secondaire, et l'on comprend que nos historiens aient admis de confiance la tradition la plus accréditée avant eux, d'autant qu'elle ne présentait rien que de vraisemblable. D'ailleurs, tout moyen de contrôle leur faisait défaut.

Quant aux auteurs arabes, nous ne connaissons qu'Al-Makkari qui ait raconté avec quelques détails les dernières luttes des Musulmans grenadins contre les Espagnols. Il est amené, par conséquent, à parler de Boabdil, « dont le règne, suivant son expression, fut marqué par la ruine de la domination de l'islam dans l'Andalousie. » Il dit que Boabdil émigra à Fez avec toute sa famille, qu'il se fit bâtir dans cette ville des palais dans le goût andalou, que lui, Makkari, avait visités, qu'enfin il y mourut en l'année 940 de l'hégire (1533), et fut enterré dans l'oratoire situé à la porte d'Ech-Cheriât. Il ajoute encore que Boabdil laissa deux fils appelés Youçof et Ahmed;

[1] De Thou se conforme à la relation de Marmol et dit : « Mahamet, fils du roi de Fez, et Zagoibi, autrefois roi de Grenade, furent tués dans cette action. La mort de ce dernier est un grand exemple des caprices de la fortune. Ce prince, en perdant ses États, ne perd pas la vie; il la perd en défendant ceux d'autrui. » (*Hist. univ.* trad. en français sur l'édit. latine de Londres, 1734, t. II, liv. VII, p. 17.)

que les descendants de ceux-ci continuèrent d'habiter Fez, et qu'en 1037 (1628) ils se trouvaient réduits à une si grande pauvreté, qu'ils ne vivaient plus qu'au moyen des aumônes qui leur étaient accordées sur les revenus des biens religieux[1] En présence de ce texte, nous ne dissimulons pas notre embarras. Voilà des détails donnés avec tant de précision et empreints d'une telle sincérité, que la confiance s'impose d'elle-même. Nous nous garderions donc de les révoquer en doute, s'ils ne se trouvaient en contradiction avec le document authentique que nous possédons. Ce document prouve que Boabdil est mort à Tlemcen. D'où provient l'erreur de ceux qui le font mourir à Fez? D'une confusion de noms et de personnes.

Nous nous rappelons que Boabdil, pendant son règne de neuf à dix ans, n'avait pas toujours été le seul maître. De 1484 à 1489, il avait partagé sa précaire souveraineté avec son oncle, appelé comme lui Abou-Abdallah-Mohammed, le Zagal des historiens espagnols. Nous avons vu Zagal, pendant que son neveu s'oubliait dans les délices de l'Alhambra, lutter courageusement pour l'indépendance de son pays. Vaincu, il avait décliné les offres du roi Ferdinand, qui voulait le retenir à son service en le dotant d'un riche apanage, et il s'était décidé, en

[1] *Analectes de l'histoire et de la littérature des Arabes d'Espagne*, Leyde, 1858, t. II, p. 814. Nous devons la communication de ce passage d'Al-Makkari à l'obligeance de M. G. Dugat, l'un de ses savants éditeurs.

1490, à passer en Afrique. Marmol énonce le fait sans indiquer le lieu de retraite que Zagal avait choisi[1]. D'autres, plus affirmatifs, le font aller à Fez, et comme la légende ne perd jamais ses droits, on dit que le roi de Fez, accusant Zagal d'avoir perdu le royaume de Grenade par sa faute, confisqua les richesses qu'il avait apportées avec lui dans son exil, lui fit perdre la vue par un affreux supplice et l'envoya ensuite mendier son pain avec un écriteau portant ces mots : « Je suis l'infortuné roi d'Andalousie[2]! » La version d'Al-Makkari est bien différente. Cet écrivain était de Tlemcen, où il avait passé sa jeunesse, et sa famille habita constamment cette ville. Il avait donc entendu raconter qu'un roi de Grenade était venu autrefois y chercher un asile, et quand, sur la fin de sa vie, il écrivait au Caire le grand ouvrage où toute sa science historique se trouve amalgamée sans beaucoup d'ordre ni de critique, il y consigna ce souvenir de son pays natal. Seulement, plein de l'idée que Fez, selon ce qu'on lui avait raconté au cours de ses voyages, avait été le lieu d'exil de Boabdil, il en avait conclu naturellement que l'exilé de Tlemcen ne pouvait être

[1] « Il leur demanda (à Ferdinand et Isabelle) la permission de se retirer en Barbarie, sous prétexte qu'il ne pouvait vivre en particulier là où il s'était vu roi. » (Ouvr. cit. t. Ier, liv. II, p. 436.)

[2] A. de Circourt, *Hist. des Mores mudejares*, Paris, 1846, t. Ier, p. 333. Washington-Irwing, *Conquête de Grenade*, trad. par Cohen, Paris, 1829, t. II, p. 324. Cette légende paraît avoir été empruntée à divers chroniqueurs espagnols, notamment à Pedraza (*Hist. Granat.*) et à Suarez (*Hist. de Obispados de Guadis y Baza*).

qu'Abou-Abdallah-Zagal, et c'est en effet ce qu'il avance dans les termes suivants : « Lorsque le sultan Ez-Zagal, qui est Abou-Abdallah-Mohammed-ibn-Sâd, oncle du sultan de Grenade, vit cela (les revers éprouvés par les Musulmans), il se hâta de traverser la mer, passa à Oran, puis à Tlemcen où il s'établit. Ses descendants jusqu'à aujourd'hui sont connus sous le nom de Fils du sultan d'Andalousie[1]. » Remarquons bien qu'Al-Makkari n'indique pas la date de la mort de Zagal. Il ne parle pas non plus de son tombeau; c'est qu'apparemment ni lui ni personne de sa famille ne l'avait vu. S'il eût pu lire l'épitaphe que nous possédons, eût-il omis d'en faire mention? Et sans doute la connaissance de ce document eût prévenu l'erreur dans laquelle il est involontairement tombé. Mais il est à croire que déjà de son temps, et même bien avant lui, on ne soupçonnait plus l'existence de cette épitaphe, disparue par suite de certaines circonstances particulières sur lesquelles nous reviendrons. Le témoignage d'Al-Makkari n'est donc appuyé d'aucune preuve et n'a rien de concluant. C'est simplement l'écho de ce qui se disait à Tlemcen, à une époque où l'on avait déjà perdu le fil de la véritable tradition. En lui prêtant trop d'importance, on risquerait d'embrouiller la question, au lieu de la résoudre. L'historien Cardonne a reproduit textuellement l'assertion d'Al-Makkari, sans en indiquer la source, et Conde semble se référer à la

[1] *Analect.* t. II, p. 810.

même autorité quand il assure que Zagal se retira à Oran, bien qu'il ne dise pas s'il alla plus loin [1].

En somme, qui ne voit qu'en tout ceci la confusion est extrême? Pourtant, un fait se dégage de ces données contradictoires : c'est que des deux derniers rois de Grenade, l'oncle et le neveu, qui portaient le même nom d'Abou-Abdallah, l'un émigra à Tlemcen et l'autre à Fez. Or, notre épitaphe ne peut laisser subsister aucun doute sur l'identité de celui des deux qu'elle concerne. Elle ne peut se rapporter à Zagal, qui était non pas le fils, mais le frère d'Abou'l-Hacen, et qui devait avoir au moins soixante et dix ans en 1494, puisque son père Abou'l-Hadjadj-Youçof III était mort en 1423. Mais si nous nous étions trompé, si notre lecture a été fautive sur ces deux points d'âge et de filiation, l'épitaphe ne pourrait-elle s'appliquer à Zagal aussi bien qu'à Boabdil? Oui assurément; il semblerait même que l'oncle était plus digne que le neveu de ces éloges pompeux décernés au prince défunt pour ses prouesses guerrières. Nous sommes donc loin, comme on voit, de nous dissimuler la gravité de l'objection. Nous y répondrons simplement que, malgré la difficulté que nous avons eue à déchiffrer cette inscription, s'il est un point sur lequel nous ayons acquis la presque certitude de ne point nous être écarté de la véritable leçon, c'est précisément celui dont il s'agit.

[1] Cardonne, t. III, p. 310; Conde, IVe part. ch. XLIII.

Le roi de Grenade mort à Tlemcen est donc Boabdil. Abou-Abdallah-Zagal serait l'émigré de Fez. Mais que, dans son exil, ce prince ait été en butte à une odieuse persécution de la part d'un souverain musulman allié de sa famille, c'est une allégation dénuée de preuves et qui n'a aucun caractère historique. Il n'est guère croyable non plus que Zagal soit mort à l'une des deux dates assignées par Marmol et Al-Makkari à la mort de Boabdil, car, dans l'un ou l'autre cas, il eût été plus que centenaire. Pour concilier toutes les versions, il n'y aurait pas d'invraisemblance à admettre que le prince grenadin tué à la rencontre de l'Ouad-el-Asouad en 1536 était un de ses fils, peut-être même un fils de Boabdil. De cette manière, la tradition qui a servi de base au récit de Marmol se trouverait jusqu'à un certain point justifiée. Nous n'insisterons pas davantage sur ce sujet, de crainte de nous égarer, à notre tour, dans des hypothèses par trop hasardées.

La généalogie relevée sur notre épitaphe peut donner lieu à deux observations. Pour rendre celles-ci plus intelligibles, nous les ferons précéder d'un tableau chronologique, présentant l'ordre de succession des vingt souverains qui régnèrent à Grenade, de 1238 à 1492. Nous en empruntons les éléments à l'*Art de vérifier les dates.*

Le royaume de Grenade est fondé, en 1238, par Abou-Abdallah-Mohammed-el-Ahmar, surnommé El-Ghaleb-b' illah, qui règne trente-cinq ans et a pour successeurs ses fils :

Mohammed II, el-Émir, de 1273 à 1302;
Abou-Abdallah-Mohammed III, de 1302 à 1309;
et Abou'l-Djoïouch-Nacer, de 1309 à 1314.

Nacer est dépossédé par son neveu... Abou 'l-Oualid-Ismail, qui règne de 1314 à 1325.

Ce dernier a pour successeur ses fils :
Abou-Abdallah-Mohammed IV, de 1325 à 1333;
et............................ Abou 'l-Hadjadj-Youçof Ier, de 1333 à 1354.

A Youçof succède son fils.......... Abou-Abdallah-Mohammed V, de 1354 à 1359, pour la première fois.

Mohammed V est renversé, en 1359, par un usurpateur,
Ismail II, de 1359 à 1360;
lequel est supplanté, à son tour, par
Abou-Said, de 1360 à 1362.
Mohammed V remonte sur le trône et règne encore vingt-neuf ans.......... de 1362 à 1391, pour la deuxième fois.

Après lui, le pouvoir passe successivement à ses trois fils :
Abou-Abdallah-Youçof II, de 1391 à 1396;
Mohammed VI, de 1396 à 1408;
et............................ Abou 'l-Hadjadj-Youçof III, de 1408 à 1423.

Youçof III a pour successeur son fils :
Mohammed VII, surnommé El-Aiçar (le gaucher), de 1423 à 1427, pour la première fois.
Il est renversé par un de ses cousins,
Mohammed VIII, es-Saghir (le petit), de 1427 à 1429.
En cette année 1429, Mohammed-el-

Aiçar ressaisit ses droits et règne, pour la deuxième fois, jusqu'en 1431.

Il est dépossédé, de nouveau, par un autre de ses parents, Youçof IV, ben-el-Ahmar, qui se maintient un an au pouvoir.

En 1432, Mohammed-el-Aiçar remonte pour la troisième fois sur le trône et l'occupe sans contestation jusqu'en 1445.

A sa mort, il a pour successeur son neveu :

Mohammed IX, el-Ahnaf (le boiteux), qui règne de 1445 à 1454.

Un de ses cousins, Mohammed X, appelé aussi Ismail III, lui succède de 1454 à 1466.

Il a pour successeur son fils........ Abou 'l-Hacen-Ali, de 1466 à 1482.

Qui règne concurremment, de 1482 à 1484, avec son fils................ Abou-Abdallah-Mohammed XI (Boabdil), de 1482 à 1492.

Lequel partage, à son tour, la souveraineté avec son oncle Abou-Abdallah-Mohammed (Zagal), de 1484 à 1489.

La première chose à remarquer, c'est que les historiens ne s'accordent pas avec l'épitaphe sur la filiation d'Abou 'l-Hacen, père de Boabdil. Ils le donnent comme étant fils de son prédécesseur immédiat, appelé par les uns Mohammed X, et par les autres Ismail III, le même apparemment qu'Al-Makkari désigne sous le nom de sultan Sâd, fils de l'émir Ali, fils du sultan Youçof[1]. Suivant ce système, Abou'l-

[1] *Analect.* t. II, p. 814.

Hacen ne serait que l'arrière-petit-fils d'Abou 'l-Hadjadj (Youçof III), tandis que, si nous nous en rapportons à notre inscription, il était le propre fils de ce souverain, qui avait régné de 1408 à 1423. Nous signalons ce désaccord, mais nous n'hésitons pas à considérer l'énonciation de l'épitaphe comme l'expression exacte de la vérité. En étudiant d'autres monuments du même genre, nous avons été à même de constater que l'ordre généalogique y est toujours rigoureusement observé. On ne s'expliquerait pas qu'il y eût été dérogé dans le cas présent. Ceux qui élevaient ce tombeau à Boabdil, ses fils probablement, ne pouvaient se tromper sur un point qui les touchait de si près. L'erreur ne peut donc être que du côté des historiens imparfaitement renseignés. Ceux-ci, d'ailleurs, peu soucieux de s'accorder avec eux-mêmes, ne nous représentent-ils pas Abou 'l-Hacen comme déjà avancé en âge à l'époque de son avénement en 1466? Cette dernière assertion se trouve justifiée par tous les faits connus. Elle est donc exacte. Mais elle ne l'est qu'à condition qu'Abou 'l-Hacen sera considéré comme le fils d'Abou 'l-Hadjadj. Si, au contraire, on le rajeunit de deux générations, elle sera complétement erronée. On peut s'étonner, il est vrai, qu'Abou 'l-Hacen ne soit arrivé au pouvoir que quarante-trois ans après la mort de son père. Une dissertation historique ne serait pas à sa place ici; mais il suffira de rappeler qu'après le règne si tourmenté de Mohammed (le gaucher), fils aîné d'Abou 'l-Hadjadj, et

par conséquent frère d'Abou 'l-Hacen, il s'écoula vingt années de troubles, pendant lesquelles deux princes de la ligne collatérale réussirent successivement à usurper le pouvoir royal, au détriment de l'héritier légitime. Ce ne fut qu'après la mort du dernier de ces compétiteurs qu'Abou 'l-Hacen arriva à faire triompher définitivement ses droits. On s'explique ainsi qu'à ce moment de sa carrière il était déjà d'un âge relativement avancé. Il devait avoir au moins cinquante ans.

Quant au reste de la généalogie, l'épitaphe se trouve en parfaite concordance avec les données historiques. Mais il est un point qui mérite attention. Le Nacer qui clôt la liste des ancêtres ne doit pas être confondu avec Abou 'l-Djoïouch-Nacer, quatrième roi de la dynastie. Abou 'l-Oualid, qui le déposséda violemment en 1314, n'était pas son fils, mais son neveu. Le Nacer dont il s'agit dans l'épitaphe est un ancêtre plus reculé, qui ne paraît pas avoir joué de rôle très-marquant dans l'histoire, bien qu'il ait été gouverneur d'une des principautés de l'Andalousie, probablement dans la première moitié du XII^e siècle de notre ère, et que son nom se soit perpétué dans la dynastie qui tirait de lui son origine. Il avait eu deux fils. L'aîné, Youçof, fut le père d'Abou-Abdallah-Mohammed-el-Ahmar, fondateur du royaume de Grenade Le second, Ismail, eut pour fils Abou-Said-Faradj, père d'Abou 'l-Oualid-Ismail, qui, en détrônant Abou 'l-Djoïouch, intronisa au pouvoir la branche cadette dite des Faradj, dont il était le re-

présentant le plus direct[1] Suivant Al-Makkari, Nacer était fils ou descendant de Kaïs l'Ansarien, de la tribu de Khazradj. Ces noms antiques de caste et de tribu étaient chers à des princes dont l'orgueil nobiliaire se complaisait à faire remonter leur origine aux compagnons du Prophète, et même plus haut. Notre épitaphe nous montre qu'à ces titres de leur ancêtre ils ajoutaient encore les qualifications d'Es-Sâdi (le Sâdien), et d'El-Andaloci (l'Andalousien), la première en mémoire de quelque illustre personnage de leur race qui avait porté le nom de Sâd, et la seconde en l'honneur de la patrie adoptive où ils avaient fait souche de rois.

Lorsque Grenade tomba au pouvoir des Espagnols, cette dynastie des Nacerides était déjà vieille de deux siècles et demi. Le règne de Boabdil en marqua tristement la fin. Pour le dire en passant, il y a une frappante analogie entre la destinée de ces Nacerides et celle des Beni-Zeiyan. Les deux dynasties s'élèvent à la même époque, fondées par deux hommes d'un grand caractère; elles subissent simultanément les mêmes vicissitudes de grandeur et de décadence, et par les mêmes causes; enfin toutes les deux tombent presque en même temps. Le dernier roi de Grenade vient mourir misérablement à Tlemcen, tandis que le dernier des Beni-Zeiyan s'en va s'éteindre obscurément en Espagne. De même que la dynastie des Beni-Zeiyan, celle des Nacerides

[1] Cons. les épitaphes des sept premiers rois de Grenade, citées par Mohammed-el-Khatibi, dans Casiri, t. II, p. 265, 276, 290, 305.

avait produit quelques princes éminents par leurs vertus et leurs talents, mais à côté de ceux-là, des despotes cruels ou incapables, qui précipitèrent la ruine des Musulmans [1].

Boabdil est un de ceux dont la mémoire mérite d'être le plus sévèrement jugée. Et pourtant, la postérité lui a été indulgente. La grandeur de la catastrophe à laquelle son nom reste attaché lui a valu, bien à tort, cette sorte de faveur populaire qui sympathise avec les infortunes qu'elle croit imméritées. On a vu un malheureux là où il y avait un coupable. C'est par ce côté légendaire que Boabdil est surtout connu. Le Romancero espagnol, en l'éclairant d'un rayon de sa poésie alerte et naïve, a créé un type chevaleresque et galant qui s'est imposé à l'imagination comme la réalité même. Grâce à ces chants restés populaires, le souvenir d'El-Rey-Chico, le petit roi Boabdil, est toujours vivant dans les contrées méridionales de l'Espagne. Le personnage historique a fini par disparaître sous le héros de roman [2] C'est d'après ces données de la légende traditionnelle qu'a dû être conçu et exécuté

[1] *Hist. des Arabes*, par L. A. Sédillot (collect. Duruy, 1854), p. 319.

[2] L'ouvrage déjà cité de Ginez de Hita est, à ce point de vue, d'une lecture fort instructive. A côté des faits historiques les plus indiscutables, la légende y prend ses aises. L'auteur reproduit un grand nombre de ces romances populaires dont nous parlons. Elles ont été traduites en français avec une grande fidélité et un rare bonheur d'expression, par M. Ferd. Denis, dans l'appendice de son intéressant roman historique Ismael-ben-Kaïsar (Paris, 1829).

le portrait que l'on montre dans la galerie du Généralife, à Grenade. «Boabdil y est représenté vêtu d'un costume de brocart jaune garni de velours noir; il porte sur la tête une toque de velours noir surmontée d'une couronne. Il a l'air doux, le visage agréable, le teint blanc et les cheveux blonds [1].» Ce portrait, en le supposant authentique, n'est pas le seul souvenir de Boabdil qui soit conservé en Espagne. On peut voir à l'arsenal royal de Madrid une armure complète, et de plus deux heaumes ou casques, ainsi qu'une épée de combat, qui passent pour lui avoir appartenu [2]. L'un de ces deux casques, qui, par un rapprochement singulier, figure à côté de l'armure de Christophe Colomb, est damasquiné d'arabesques ciselées en argent dans le goût byzantin, et d'un très-beau travail. Il était autrefois enrichi de pierreries et surmonté d'une grenade en or, mais ces précieux ornements ont disparu. L'épée porte une devise en caractères arabes, la garde est couronnée par deux têtes d'éléphant. Le musée de Grenade possède aussi un sabre de Boabdil, dont la poignée est ornée du même emblème.

Ces armes avaient plutôt brillé dans les tournois

[1] Wash. Irwing, t. II, p. 415.

[2] Ces quatre pièces sont décrites sous les n^{os} 2517, 2343, 2356 et 1598 du *Catalogue de la Real-Armeria*, publié, par ordre du gouvernement espagnol, sous la direction de don José Maria Marchesi, Madrid, 1849, 1 vol. gr. in-8°. — L'armure et l'épée de Boabdil se trouvent fidèlement reproduites par la gravure dans le tome I^{er}, pl. 45, de l'ouvrage de MM. Jos. Lavallée et Ad. Guéroult, l'*Espagne* (Univers pittoresque, Didot, 1844).

que sur les champs de bataille, car Boabdil ne fut jamais un héros. Il n'avait ni la valeur ni le sang-froid de l'homme de guerre. Il était vain et présomptueux. Son esprit prompt, mais imprévoyant, l'entraînait, tête baissée, dans des aventures fatales à lui-même et aux autres. On le croyait né sous une mauvaise étoile. Aussi l'avait-on surnommé « Zogoibi, le malencontreux. » La folle équipée de Lucena, et tous les malheurs qui accablèrent sa patrie, par sa faute, ne justifièrent que trop ce surnom. Dans son exil, au lieu de l'apaisement et du repos qu'il cherchait, il trouva l'abandon, le mépris et la haine des Musulmans, qui ne lui pardonnaient point d'avoir laissé s'écrouler le rempart de l'islamisme en Espagne. On va même jusqu'à prétendre qu'il mourut assassiné [1] Ce fait, s'il n'est pas historiquement prouvé, n'a pourtant rien d'invraisemblable.

C'est le hasard qui a fait découvrir l'épitaphe de Boabdil. Il y a environ vingt-cinq ans, en procédant à la démolition de quelques vieilles maisons arabes qui tombaient dans l'alignement d'une nouvelle voie de communication, à proximité de la mosquée de Sidi-Ibrahim, on fut étrangement surpris de trouver, à l'entrée d'une de ces maisons, un seuil formé d'une plaque de marbre onyx que couvrait une longue inscription. Les gonds de la porte avaient creusé dans le marbre une profonde empreinte; l'altération

[1] « Los Gomelos todos se passaron en Africa, y el Rey-Chico con ellos; y en Africa le mataron los Moros de aquellas partes, porque perdió á Granada. » (Ginez de Hita, *ouvr. cit.* p. 640.)

des caractères était sensible en certains endroits, où ils paraissaient comme usés par le frottement. D'où provenait cette inscription ? Que signifiait-elle ? C'est ce que nul ne pouvait dire. On savait seulement qu'elle existait à cette place depuis un temps immémorial.

Par quel bizarre enchaînement de circonstances l'épitaphe de Boabdil était-elle devenue un seuil de porte ? Dans cette profanation de son tombeau, on est tenté de voir un effet des haines qui avaient empoisonné la fin de sa vie, et qui l'auraient poursuivi jusqu'après sa mort, une humiliation infligée à sa mémoire, son nom maudit et condamné à être foulé aux pieds. Cette violation de sépulture, si extraordinaire en pays musulman, et s'adressant à un si haut personnage, n'avait pu avoir d'autre cause. C'est probablement dans les premières années du XVI[e] siècle qu'elle fut consommée. Les Espagnols, décidément maîtres chez eux, avaient entrepris leur croisade d'outre-mer ; ils s'étaient emparés d'Oran ; déjà ils menaçaient Tlemcen. A ce moment, le fanatisme des Musulmans africains et des réfugiés andalous, surexcité par la présence des chrétiens et l'imminence du péril, dut faire un douloureux retour sur les malheurs que le dernier roi de Grenade avait attirés sur son pays et sur l'islamisme. Tous les excès, sous couleur de représailles, parurent alors justifiés. C'est sans doute dans ce moment d'effervescence nationale que quelque fanatique enleva la tombe du roi malencontreux, pour lui faire subir

cette profanation d'un genre étrange qui, à trois siècles et demi de distance, demeure pour nous un sujet d'étonnement[1]. Nous craignons bien que ces suppositions ne paraissent un peu téméraires; mais, en l'absence de données historiques, elles peuvent être jusqu'à un certain point permises. C'est là notre excuse.

Il nous reste à dire ce que devint l'épitaphe de Boabdil après sa découverte. Remise à l'autorité militaire, qui se montrait pleine de sollicitude pour la conservation des monuments du passé, elle fut déposée au cercle des officiers, où elle resta plusieurs années. On essaya, croyons-nous, à plusieurs reprises, de déchiffrer la mystérieuse inscription; mais on ne put réussir à en trouver la clef. Au commencement de 1857, M. le général de Beaufort d'Hautpoul, commandant supérieur de la subdivision, qui voulait bien s'intéresser à nos recherches, nous en fit don pour le musée de la ville, qui commençait alors à se former. Elle n'a point cessé d'y figurer depuis cette époque, et ce n'est pas une des pièces les moins précieuses de cette collection déjà si riche.

L'épitaphe de Boabdil se compose de trente-deux lignes très-serrées. Elle est gravée sur une plaque de marbre onyx qui mesure 91 centimètres de lon-

[1] La maison dans laquelle l'épitaphe de Boabdil a été retrouvée était située tout près de l'emplacement occupé autrefois par le cimetière d'Abou-Hammou, ce qui donne lieu de croire que c'est dans ce cimetière que le roi de Grenade avait été inhumé.

gueur sur 44 centimètres de largeur, avec une épaisseur de 6 centimètres. Les caractères, d'un type andalou un peu grêle, ont perdu presque tout leur relief. C'est un assemblage brouillé et confus où l'œil a quelque peine à s'orienter. Les taches du marbre et les nombreuses veines, à teintes diverses, dont il est sillonné, ajoutent encore à la confusion. La lecture d'un texte épigraphique aussi altéré constitue donc un travail pénible et de longue haleine. Nous avons dû nous y reprendre à différentes fois, et ce n'est qu'après bien des tâtonnements que notre curiosité reçut un commencement de satisfaction, que nous comprîmes enfin que nous avions affaire à une épitaphe, et à l'épitaphe d'un roi de Grenade. Peu à peu la lumière se fit, et la difficulté diminuait à mesure que nous pénétrions plus avant au cœur du sujet. Toutefois, nous l'avouons en toute sincérité, nos efforts n'eussent pas toujours abouti au résultat désiré, sans la collaboration patiente et éclairée d'un lettré musulman plein de mérite, le regretté Si-Hammou-ben-Rostan, alors muphti de Tlemcen. Malgré cela, la transcription que nous avons mise sous les yeux du lecteur offre encore plusieurs lacunes, et peut-être aussi quelques leçons défectueuses. D'autres, plus habiles et plus heureux, compléteront notre œuvre imparfaite. Nous ne revendiquerons pour nous que le mérite d'avoir le premier appelé l'attention sur une épave historique aussi intéressante par le nom qu'elle rappelle que curieuse par les vicissitudes qu'elle a subies.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

SÉPULTURES DE SIDI-IBRAHIM 10

Épitaphe du sultan Abou-Abdallah-Mohammed, fils d'Abou-Hammou II 21

— Inscription poétique du même tombeau 24

Épitaphe de la princesse El-Alia, fille du sultan Abou-Hammou 26

Épitaphe de la princesse Tahadrit, fille du même sultan 28

Épitaphe d'une autre princesse fille du même sultan 30

Épitaphe de l'émir Abou-Ali-el-Montecer, fils du sultan Abou-Malek-Abd-el-Ouahed 34

Épitaphe de Mouley-Mohammed, fils de Mouley-Tachefin 39

Épitaphe de la princesse El-Alia, fille de Mouley-Mohammed 40

Épitaphe de dame Rahmouna, fille de l'Abdelouadite El-Maâthi 42

SÉPULTURES DU VIEUX-CHÂTEAU 52

Épitaphe du sultan Abou-Hammou-Mouça II 58

— Inscription poétique du même tombeau 69

Épitaphe de la princesse Chemsa, femme du sultan Abou-Hammou 70

— Inscription poétique du même tombeau 71

Épitaphe du sultan Abou-Tachefin II, fils d'Abou-Hammou 73

Épitaphe de la princesse Rokïa, petite-fille du sultan Abou-Malek-Abd-el-Ouahed 77

Épitaphe du sultan Abou-Malek-Abd-el-Ouahed, fils d'Abou-Hammou 78

Épitaphe de la princesse Melouka, femme du sultan Abou-Abdallah-el-Motawekkel 90

Épitaphe de la dame Hadja-Yasmine 91

Épitaphe de la princesse Melouka, fille du cheikh Yakoub 93

Pages.

Épitaphe de l'émir Salem, fils du sultan Abou-Abdallah-el-Motawekkel.......... 94
Épitaphe de l'émir Abou-Hafs-Omar, fils du même sultan. 96
Épitaphe de Mouley-Mohammed, fils de Mouley-Daoud.... 97
Épitaphe de l'émir Abou-Abdallah-Mohammed, fils du sultan El-Motawekkel.......... 98
— Description d'un Dinar d'or frappé à Tlemcen, sous le règne du même sultan.......... 111
Épitaphe de l'émir El-Messâoud, fils du sultan Mohammed-et-Tsabiti.......... 117
Épitaphe de l'émir Abou-Zeid-Abd er-Rahman, fils du même sultan.......... 118
Épitaphe de la princesse Aïcha, fille du même sultan..... 119
Épitaphe d'une autre princesse, fille du même sultan.... 120
Épitaphe de la princesse Ez-Zohr, fille du sultan Abou-Abdallah-Mohammed.......... 121
Épitaphe de la princesse Aïcha, fille du sultan Abou-Mohammed-Abdallah.......... 122
Épitaphe de Mouley-Abou'l-Abbas, petit-fils du sultan Abou'l-Abbas-Ahmed.......... 133
Épitaphe de dame Fathma, femme de Mouley-Mohammed l'Andalousien.......... 135
Épitaphe de demoiselle Omm' es-Sâd, fille de Mouley-Addou l'Andalousien.......... 136

SÉPULTURES DE SIDI-YAKOUB.......... 140
Épitaphe d'une jeune princesse, fille d'Amer-ben-Yakoub, arrière-petit-fils de Yarmoracen.......... 142
Épitaphe du Cheikh Youçof-ben-Abderrahman, arrière-petit-fils de Farès-ben-Zeiyan.......... 146
Épitaphe d'une princesse, petite-fille du sultan Mouley-Abdallah.......... 147

TABLEAU DES SULTANS BENI-ZEIYAN, qui régnèrent à Tlemcen de 1239 à 1555.......... 151

ÉPITAPHE DU SULTAN ABOU-ABDALLAH (BOABDIL), dernier roi de Grenade.......... 175